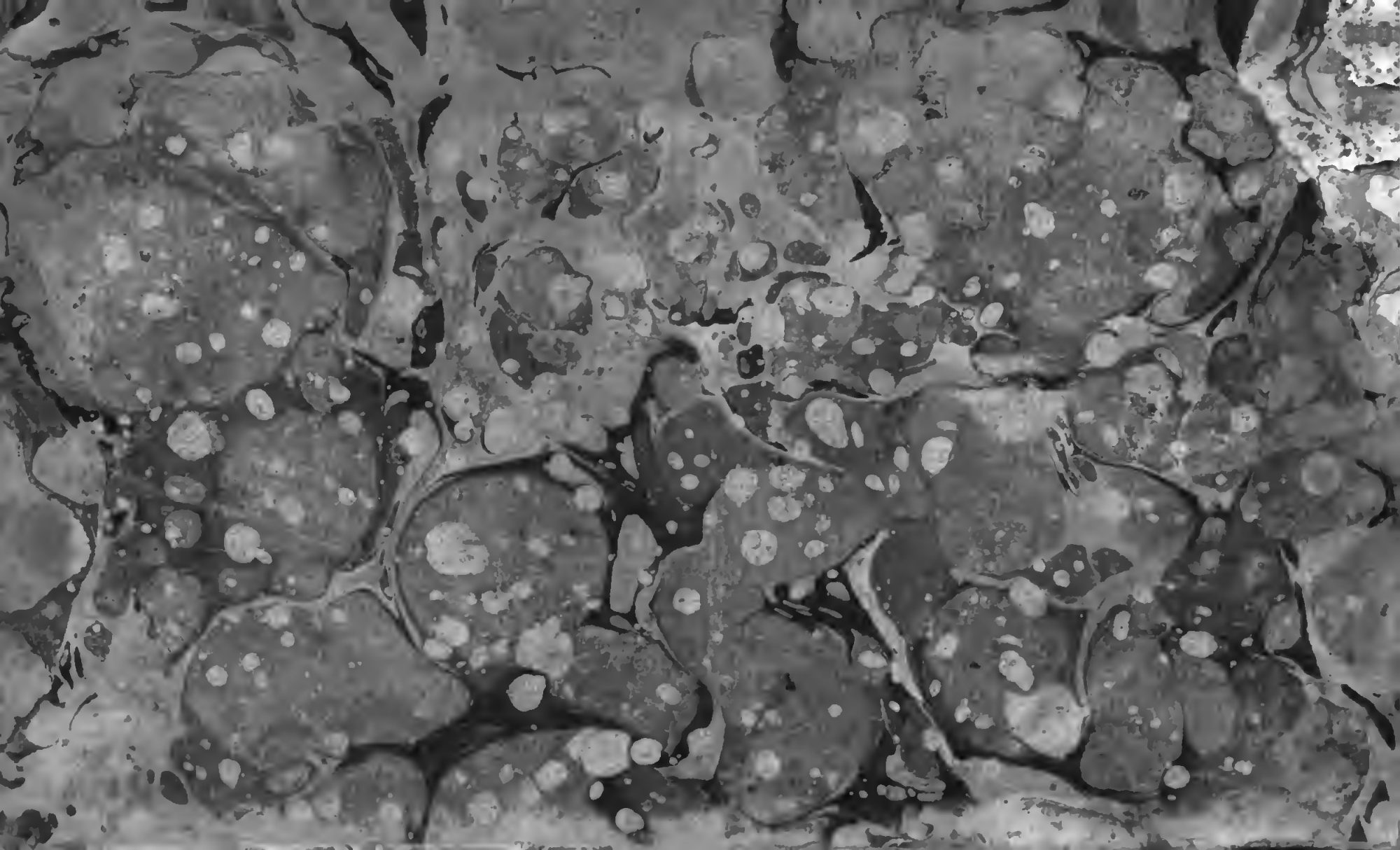
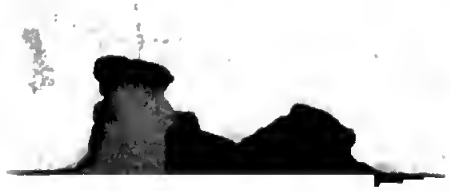
BIBLIOTEC.
UNIVER. DI ROMA
ISTITUTO DI
Fond. Levi
438
FILOSOFIA



RMSE 00 7344
RMSE 00 7345



Digitized by Google

ŒUVRES

D'HELVETIUS.

TOME PREMIER.

> ..... Ce sont les fanatiques, les prêtres et les ignorans qui font les révolutions ; les personnes éclairées, désintéressées et sensées sont toujours amies du repos....
>
> BOULLANGER.

Avis au Relieur.

Les feuilles H et I du tome premier, portent à la signature, tome II; il est essentiel de faire attention aux reclames.

OEUVRES

D'HELVETIUS.

..... Undè animi constet natura videndum,
Quâ fiant ratione et quâ vi quæque geruntur
In terris. LUCRET. de rerum naturâ. *Lib. I.*

TOME PREMIER.

Inv. 11 138
(W)

A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire-Imprimeur, quai des Augustins. N°. 50.

L'AN DEUXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

Ex libris Adolfo Levi 438

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS PREMIER.

De l'Esprit en lui-même.

L'OBJET de ce discours est de prouver que la *sensibilité physique* et la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos *idées*; et que tous nos *faux jugemens* sont l'effet ou de nos *passions* ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER, page 59.
Exposition des principes.

CH. II. *Des erreurs occasionnées par nos passions*, 74.

CH. III. *De l'ignorance*, 22.
On prouve, dans ce chapitre, que la seconde source de nos erreurs consiste dans l'ignorance des faits, de la comparaison desquels dépend, en chaque genre, la justesse de nos décisions.

CH. IV. *De l'abus des mots*, 95.
Quelques exemples des erreurs occasionnées par l'ignorance de la vraie signification des mots.

Il resulte de ce discours, que c'est dans nos *passions* et notre *ignorance* que sont les sources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugemens* sont l'effet des causes accidentelles, qui ne supposent point dans l'*esprit* une *faculté de juger*, distincte de la *faculté de sentir*.

DISCOURS II.

De l'esprit par rapport à la société.

ON se propose de prouver dans ce discours, que le même *intérêt* qui préside au jugement que nous portons

sur les *actions*, et nous les fait regarder comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes* au public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les *idées*; et qu'ainsi, tant en matière de *morale* que d'*esprit*, c'est l'*intérêt* seul qui dicte tous nos *jugemens*; vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue, qu'en considérant la *probité* et l'*esprit* relativement, 1°. *à un particulier*; 2°. *à une petite société*; 3°. *à une nation*; 4°. *aux différens siècles et aux différens pays*; et 5°. *à l'univers*.

CHAPITRE PREMIER, page 109.
Idée générale.

CH. II. *De la probité par rapport à un particulier*, 115.

CH. III. *De l'esprit par rapport à un particulier*, 121.
On prouve, par les faits, que nous n'estimons dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'estimer.

CH. IV. *De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres*, 130.
On prouve encore, dans ce chapitre, que nous sommes, par la paresse et la vanité, toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie et à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CH. V. *De la probité par rapport à une société particulière*, 142.
L'objet de ce chapitre est de montrer que les sociétés particulières ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles: or, l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public, elles doivent souvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au public; elles doivent donc, par l'éloge de ces actions, souvent séduire la probité des plus honnêtes gens, et les détourner, à leur insu, du chemin de la vertu.

CH. VI. *Des moyens de s'assurer de la vertu,* pag. 146.

On indique en ce chapitre, comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulières, résister à leurs séductions, et conserver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CH. VII. *De l'esprit par rapport aux sociétés particulières,* 153.

On fait voir que les sociétés pèsent à la même balance le mérite des idées et des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on sent qu'elles doivent, en conséquence, porter sur les mêmes objets, des jugemens très-différens de ceux du public.

CH. VIII. *De la différence des jugemens du public, et de ceux des sociétés particulières,* 163.

Conséquemment à la différence qui se trouve entre l'intérêt du public et celui des sociétés particulières, on prouve, dans ce chapitre, que ces sociétés doivent attacher une grande estime à ce qu'on appelle le *bon ton* et le *bel usage.*

CH. IX. *Du bon ton et du bel usage,* 171.

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton et ce bel usage, la même estime que les sociétés particulières.

CH. X. *Pourquoi l'homme admiré du public, n'est pas toujours estimé des gens du monde,* 182.

On prouve qu'à cet égard la différence des jugemens du public et des sociétés particulières, tient à la différence de leurs intérêts.

CH. XI. *De la probité par rapport au public,* 192.

En conséquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préside au jugement que le public porte sur les actions des hommes.

CH. XII. *De l'esprit par rapport au public,* 194.

Il s'agit de prouver, dans ce chapitre, que l'estime

du public pour les idées des hommes, est toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les estimer.

CH. XIII. *De la probité par rapport aux siècles et aux peuples divers*, page 207.

L'objet qu'on se propose, dans ce chapitre, c'est de montrer que les peuples divers, n'ont, dans tous les siècles et dans tous les pays, jamais accordé le nom de vertueuses qu'aux actions, ou qui étoient, ou du moins, qu'ils croyoient utiles au public. C'est pour jetter plus de jour sur cette matière, qu'on distingue dans ce même chapitre, deux différentes espèces de vertus.

CH. XIV. *Des vertus de préjugé, et des vraies vertus*, 217.

On entend par *vertus de préjugé*, celle dont l'exacte observation ne contribue en rien au bonheur public; et, par *vraies vertus*, celles dont la pratique assure la félicité des peuples. Conséquemment à ces deux différentes espèces de vertus, on distingue dans ce même chapitre, deux différentes espèces de *corruption de mœurs*, l'une *religieuse* et l'autre *politique*: connoissance propre à répandre de nouvelles lumières sur la science de la morale.

CH. XV. *De quelle utilité peut être à la morale, la connoissance des principes établis dans les chapitres précédens*, 234.

L'objet de ce chapitre est de prouver que c'est de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples; et que la plupart des moralistes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroisseut moins inspirés par l'amour du bien public, que par des intérêts personnels ou des haines particulières.

CH. XVI. *Des moralistes hypocrites*, 242.

Développement des principes précédens.

CH. XVII. *Des avantages qui résultent des principes ci-dessus établis*, page 247.

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, et même aux législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation; et nous fournissent enfin les moyens de rendre les peuples plus heureux et les empires plus durables.

CH. XVIII. *De l'esprit considéré par rapport aux siècles et aux pays divers*, 257.

Exposition de ce qu'on examine dans les chapitres suivans.

CH. XIX. *L'estime pour les différens genres d'esprit, est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer*, 258.

CH. XX. *De l'esprit considéré par rapport aux différens pays*, 282.

Il s'agit, conformément au plan de ce discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes; et que les nations, toujours fidèles à l'intérêt de leur vanité, n'estiment, dans les autres nations, que les idées analogues aux leurs.

CH. XXI. *Le mépris respectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité*, 294.

Après avoir prouvé que les nations méprisent dans les autres, les mœurs, les coutumes et les usages différens des leurs, on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la nature, la supériorité que quelques-unes d'entr'elles ont sur les autres: supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.

CH. XXII. *Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature, les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement*, page 304.

On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers; que tout obéit à la loi de l'intérêt; et que, si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point pour la morale l'estime qu'elles devroient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir, jusqu'à présent, été d'aucune utilité à l'univers.

CH. XXIII. *Des causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la morale*, 310.

CH. XXIV. *Des moyens de perfectionner la morale*, 317.

CH. XXV. *De la probité par rapport à l'univers*, 332.

CH. XXVI. *De l'esprit par rapport à l'univers*, 335.

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers; et que les idées de cette espèce sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des nations.

La conclusion générale de ce discours, c'est que l'*intérêt*, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'*estime* et du *mépris* attachés aux *actions* et aux *idées* des hommes.

DISCOURS III.

Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

Pour résoudre ce problème, on recherche dans ce discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*esprit*, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; et l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisans pour surmonter la peine de l'*application*.

Chapitre premier, page 344.

On fait voir, dans ce chapitre, que, si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en douant les uns préférablement aux autres, d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire et de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine dans les chapitres suivans, quelle influence a sur l'esprit des hommes, la différence, qu'à cet égard, la nature a pu mettre entr'eux.

Ch. II. *De la finesse des sens*, 350.

Ch. III. *De l'étendue de la mémoire*, 354.

Ch. IV. *De l'inégale capacité d'attention*, 366.

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organisés, du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées: on observe ensuite que l'attention est une fatigue et une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir;

qu'ainsi, la question se réduit à savoir si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attaché la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des forces qui agissent sur notre ame*, pag. 388.

Ces forces se réduisent à deux : l'une, qui nous est communiquée par des passions fortes ; et l'autre, par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.

CH. VI. *De la puissance des passions*, 396.

On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques, et nous élèvent aux plus grandes idées.

Fin de la table sommaire du tome premier.

ESSAI

ESSAI

Sur la vie et les ouvrages d'Helvetius, servant de préface à cette édition.

Claude-Adrien Helvetius naquit à Paris au mois de janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius et de Gabrielle d'Armancourt. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut persécutée du tems de la réforme, et s'établit en Hollande, où plusieurs d'entr'eux ont possédé des emplois honorables. Le bisaïeul d'Helvetius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des services qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illustre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu sous le nom de médecin hollandois, et nous lui devons l'Ipechacuana; il avoit appris l'usage de cette racine, d'un de ses parens, gouverneur de Batavia; il s'en servit avec beaucoup de succès à Paris et dans nos armées. Louis XIV, dont les graces étoient si souvent ce que doivent être les graces des rois, c'est à-dire des récompenses, lui donna des lettres de noblesse, et la charge d'inspecteur-général des hôpitaux. Il mourut à Paris en 1727, regretté des pauvres et des gens de bien.

Un de ses fils, héritiers de ses talens, cultiva, comme lui, la médecine avec gloire. Il étoit jeune encore lorsqu'il sauva le roi régnant d'une maladie dangereuse, dont ce prince fut attaqué à l'âge de sept ans. Il fut depuis premier médecin de la reine, et mérita la confiance et les bontés de cette princesse. Il fut à Versailles l'ami de toutes les maisons dont il étoit le médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres,

et alloit voir assidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimoit beaucoup sa femme qui étoit belle et attachée à son mari, comme à tous ses devoirs. Ils aimèrent tendrement leurs fils, et s'occupèrent également de son éducation et du soin de rendre son enfance heureuse. Il n'avoit pas cinq ans lorsque ses parens le confièrent à M. Lambert, homme sage et sensible; qui vit encore, et pleure son élève.

Il n'y avoit point de travail que l'envie de plaire à un tel précepteur ne fît entreprendre au disciple. Il eut de bonne heure le goût de la lecture. Il est vrai qu'il n'aima d'abord que les contes de fées et des livres où régnoit le merveilleux. Mais il leur associa bientôt Lafontaine, et même Despréaux, dont les ouvrages charment les hommes de goût, mais ne devroient pas charmer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius au college, lorsqu'il lut l'Iliade et Quinte-Curse. Ces deux lectures changèrent son caractère. Il étoit fort timide, il devint audacieux. Son goût pour l'étude fut suspendu pendant quelque-tems. Il vouloit entrer au service et ne respiroit que la guerre.

D'abord le despotisme de ses régens, leur ton menaçant et la contrainte le révoltèrent. Les occupations minutieuses dont on le surchargeoit, le dégoûtèrent. Il ne fit que des progrès médiocres. Mais parvenu à la rhétorique, le P. Porée, son régent dans cette classe, s'apperçut que cet écolier étoit très-sensible aux éloges. En louant ses premiers efforts, il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au college. Le P. Porée trouva dans celles d'Helvetius plus

d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples. De ce moment, il lui donna une éducation particulière. Il lisoit avec lui les meilleurs auteurs anciens et modernes, et lui en faisoit remarquer les beautés et les défauts. Ce père n'écrivoit pas avec goût, mais il avoit d'excellens principes de littérature. C'étoit un bon maître et un méchant modèle. Il avoit sur tout le talent de connoître la mesure d'esprit et le caractère de ses élèves, et la France lui doit plus d'un grand homme, dont il a deviné et hâté le génie.

La première jouissance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius comblé d'éloges dans les exercices publics de son collège, voulut réussir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord détesté la danse et l'escrime. Il excella depuis dans ces deux arts. Il a même dansé à l'opéra sous le nom et le masque de Javillier, et a été très-applaudi.

Son émulation qui s'étendoit à tout, ne prit jamais le caractère de l'envie. Il aimoit ses jeunes rivaux, il avoit gagné leur confiance. Ils étoient sûrs de sa discrétion dans les petits complots que la sévérité des maîtres et le besoin du plaisir rendent si communs parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au collège, lorsqu'il connut le livre de l'entendement humain. Ce livre fit une révolution dans ses idées. Il devint un zélé disciple de Locke, mais disciple, comme Aristote l'a été de Platon, en ajoûtant des découvertes à celles de son maître.

Il porta dans l'étude du droit l'esprit philosophique que Locke lui avoit inspiré. Il cherchoit dès-lors les rapports des loix avec la nature et le bonheur des hommes.

Son père dont la fortune étoit médiocre, et qui avoit encouru la disgrace du cardinal de Fleuri par son attachement à M. le duc, le destinoit à la finance, comme à un état qui pouvoit l'enrichir et lui laisser le tems de faire usage de ses talens. Il l'envoya chez M. d'Armancourt, son oncle maternel, et directeur des fermes à Caen. Là, Helvetius fut occupé des lettres et de la philosophie, plus que de la finance; et plus occupé des femmes, que des lettres et de la philosophie. Il apprit cependant en peu de tems, et presque sans y songer, tout ce que doit savoir un financier.

Il avoit vingt trois ans, lorsque la reine, qui aimoit M. et madame Helvetius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre et une demi-place, mais M. Orri lui donna bientôt la place entière. C'étoit lui donner 100000 écus de rentes. Ses parens empruntèrent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, et ils exigèrent de leur fils, qu'il prendroit sur les produits de sa place, les rentes, et même le remboursement de ces fonds.

Il avoit deux passions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes et l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre et de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il sut jouir avec sagesse. Il destina d'abord les deux tiers de ses revenus au remboursement de ses fonds. Le reste fut consacré aux dépenses que son âge et la noblesse de son cœur lui rendoient nécessaires

Il avoit cherché au sortir de l'enfance, à se lier avec les hommes célèbres dans les lettres. Marivaux étoit de ce nombre. Cet homme, qui a mis dans ses romans tant d'esprit, de sentiment et de verbiage, étoit sou-

vent agréable dans la conversation. Il méritoit des amis par la délicatesse de son ame et la pureté de ses mœurs. Helvetius lui fit une pension de deux mille francs. Marivaux, quoiqu'un excellent homme, avoit de l'humeur et devenoit aigre dans la dispute. Il n'étoit pas celui des amis d'Helvetius pour lequel celui-ci avoit le plus de goût. Mais du moment qu'il lui eut fait une pension, il fut celui de ses amis pour lequel il eut le plus d'attentions et d'égards.

Le fils de Saurin, de l'académie des sciences, n'avoit encore donné aucun des ouvrages qui lui ont fait de la réputation. Mais il étoit connu des gens de lettres comme un esprit étendu, juste et profond, qui avoit des connoissances variées, de la vertu et du goût. Il n'avoit alors pour subsister, qu'une place qui ne convenoit point à son caractère. Il reçut d'Helvetius une pension de mille écus qui lui valut l'indépendance, le loisir de cultiver les lettres, et le plaisir de sentir et de publier qu'il devoit son bonheur à son ami. Ce digne ami, lorsque Saurin voulut se marier, l'obligea d'accepter les fonds de la pension qu'il lui faisoit.

Il cherchoit par-tout le mérite, pour l'aimer et le secourir. Quelque soin qu'il ait pris de cacher ses bienfaits, nous pourrions présenter une liste d'hommes connus qu'il a obligés. Mais nous croirions manquer à sa mémoire, si nous osions nommer ceux qui ont eu la foiblesse de rougir de ses secours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ses lumières, sa philosophie saine, la sagesse de sa conduite, la variété de ses talens, l'enjouement de son esprit, la facilité de son commerce, le rendoient agréable à plusieurs sortes de sociétés. Son

indifférence même étoit utile à sa considération. Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être pas ses ennemis, le voyoient avec plaisir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, et celui d'avoir vu ce siècle brillant dont notre siècle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'anecdotes intéressantes, qu'il rendoit plus intéressantes encore par la manière de les placer. Ses contes et ses plaisanteries faisoient penser. Les femmes, les hommes de la cour, les artistes, les poëtes, les philosophes aimoient sa conversation.

Helvetius faisoit sa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un disciple qui venoit proposer ses doutes avec modestie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler de Hobbes et de Locke. Ce qu'il apprit sur tout de Fontenelle, c'est le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ses idées.

Montesquieu n'étoit alors que l'auteur des lettres Persannes. Mais dans cet ouvrage frivole en apparence, et dans la conversation, Helvetius avoit apperçu le guide des législateurs. Montesquieu devina aussi quel homme seroit un jour son ami. Je ne sais, disoit-il, si Helvetius connoît sa supériorité, mais pour moi, je sens que c'est un homme au-dessus des autres.

La Henriade, poëme épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'histoire de Charles XII, si supérieure à toutes les histoires écrites en France, des pièces fugitives qui faisoient oublier cette foule de riens agréables si communs dans le siècle de Louis XIV, une philosophie lumineuse répandue sur plusieurs genres, beaucoup de génie, plusieurs sortes de mérite, attiroient sur Voltaire les regards de la France et de l'Europe. Personne

n'a plus excité que lui l'admiration et l'envie. La partie du public qui ne se rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens qui dans leurs lectures cherchent de bonne foi du plaisir ou des modèles, étoient ses admirateurs. Le reste à peu près composoit le nombre de ses ennemis. Son amour pour les lettres, son art de louer dont il n'a fait que trop d'usage, sa politesse, son envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ses secrets les plus chers, c'est-à-dire, le dessein et les deux premiers chants de son poëme du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit consultés jusqu'à ce moment, et un ami zélé pour sa gloire.

On voit par plusieurs lettres de Voltaire, combien ce grand homme avoit été frappé du génie d'Helvetius. « Votre première épître, lui dit-il, est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches écrivains qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal, envieux ou timide. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever et tombent en se cassant les jambes. Vous avez un génie mâle; et j'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affadir ».

Dans d'autres occasions, Voltaire donne à Helvetius des conseils excellens, et que nous rapporterons, parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

« Je vous dirai en faveur des progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains : craignez en atteignant le grand de sauter au gigantesque. N'offrez que des images vraies; servez-vous toujours du mot propre, Voulez-

vous une petite règle infaillible ? La voici : Quand une pensée est juste et noble, il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers, seroit belle en prose, et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paroît alors chargé d'un mot superflu ; s'il y a dans la construction le moindre défaut ; si une conjonction est oubliée ; enfin, si le mot le plus propre n'est pas mis à sa place, concluez que votre diamant n'est pas bien enchassé. Soyez sûr que des vers qui auront un de ces défauts ne se feront pas relire ; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit ».

Dans une autre lettre, Voltaire reprend Helvetius, qui lui avoit dit trop de mal sur Boileau. « Je conviens, dit-il, avec vous qu'il n'est pas un poëte sublime ; mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raison en vers harmonieux et pleins d'images. Il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses expressions : il ne s'élève gueres, mais il ne tombe pas ; et d'ailleurs ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe ; vous voyez tout en grand. Votre pinceau est fort et hardi ; la nature vous a mieux doué que Despréaux : mais vos talens, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette suite d'idées, ces liaisons, cet art aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit du génie. Envoyez-moi, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement. »

Quelques hommes d'esprit, mais dont les idées n'étoient

pas fort étendues, disoient souvent à Helvetius que la métaphysique, et en général la philosophie, ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire; mais quelquefois il avoit des doutes. Voltaire le rassuroit.

« Soyez persuadé, lui disoit-il, que la sublime philosophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle est quelquefois poëtique dans la prose du P. Mallebranche. Pourquoi n'acheveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché? C'étoit un poëte manqué; et vous êtes né poëte ».

Voltaire avoit raison. Est-ce que Lucrece chez les Romains, et Pope chez les Anglois n'ont pas fait deux poëmes philosophiques, et pourtant admirables?

Des hommes peu éclairés, et quelques amis, peut être jaloux, répétoient à Helvetius qu'il devoit son temps à d'autres études qu'à celles de la poësie et de la philosophie. « Continuez, lui écrivoit Voltaire, de remplir votre ame de toutes les connoissances, de tous les arts et de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le parnasse de vos talens. Ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on regle la dépense de sa maison et le livre de son maître-d'hôtel. Quoi! pour être fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penser? eh! Atticus étoit fermier-général. Les chevaliers Romains étoient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus ».

Atticus continua. Il est d'usage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils sont chargés de s'instruire des différentes branches des revenus, de veiller sur les commis et de faire

exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, Helvétius visita successivement la Champagne, les deux Bourgognes et le Bordelois ; et nulle part il ne se fit une loi de donner toujours raison aux préposés de la ferme, et toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiscations ; et souvent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. La ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame. Mais depuis, Helvetius ne fit de belles actions qu'à ses dépens, et les fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

Il eut le courage d'être quelquefois orateur du peuple auprés de sa compagnie et du ministre. On venoit d'employer dans les salines de Lorraine et de Franche Comté, une machine appellée *graduation*, qui diminuoit la consommation du bois, mais aussi la qualité du sel. Helvétius proposa de détruire la machine, ou de diminuer le prix du sel. Il est aisé de juger qu'il ne put rien obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorsqu'on venoit d'y établir un nouveau droit sur les vins, qui désoloit la ville et la province. Il écrivit à sa compagnie contre le nouveau droit et fut indigné des réponses qu'il reçut. Il lui échappa de dire un jour à plusieurs bourgeois de Bordeaux : « Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Faites-vous craindre. Vous pouvez vous assembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne sont pas deux cent. Je me mettrai à leur tête, et nous nous défendrons; mais enfin vous nous battrez, et on vous rendra justice ».

Heureusement ce conseil de jeune homme ne fut pas

suivi. Mais de retour à Paris, Helvetius appuya si bien les plaintes des Bordelois, qu'il obtint la suppression de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des subalternes, il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre, il proposoit de donner plus de valeur aux terres du domaine; et c'est ainsi qu'il se rendoit utile à-la fois, à la ferme et à la nation. Ces services ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des dégoûts. Il avoit affaire à de petits esprits, et il leur proposoit de grandes vues; à des hommes endurcis par l'âge et par la finance, et il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il soulageoit, le commerce des gens de lettres, ses études et ses maîtresses, lui faisoient à peine supporter les inconvéniens de son état. Son pére, qui avoit fait de lui un fermier-général, ne put jamais en faire un financier. Il avoit remboursé ses fonds, et malgré ses dépenses en plaisirs et en bonnes œuvres, il se trouvoit encore des sommes considérables. Il acheta des terres et forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entièrement aux lettres et à la philosophie. Mais il lui falloit une femme qu'il pût aimer, et que la retraite dans laquelle il vouloit vivre ne rendroit pas malheureuse.

Chez madame de Graffigni, si connue par le joli roman des lettres Péruviennes, il vit mademoiselle de Ligniville, et fut frappé de sa beauté et des agrémens de son esprit. Mais avant de songer à l'épouser, il voulut la connoître. Il la voyoit souvent sans lui parler de ses desseins et du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'observation, il vit que mademoiselle de Ligniville avoit l'ame élevée sans orgueil, qu'elle supportoit sa mauvaise fortune avec dignité, qu'elle

avoit du courage, de la bonté et de la simplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers sa retraite, et lui en fit la proposition qui fut acceptée. Mais avant de se marier, il voulut quitter la place de fermier général.

Helvetius, par complaisance pour son père, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'étoit pas plus fait pour la cour que pour la finance. Il fut très-sensible aux bontés de la reine. Cette princesse aimoit les gens d'esprit, et traita bien Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-tems ses lumières et ses vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de service, et lui laissoit l'emploi de son tems.

Il se maria enfin au mois de juillet 1751, et partit sur-le-champ pour sa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux secrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus fermier-général. Mais il leur étoit nécessaire. L'un d'eux, nommé Bandot, étoit chagrin, caustique et inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu Helvetius dans son enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaisirs de ce Bandot étoit de discuter avec son maître, la conduite, l'esprit, le caractère, les ouvrages de ce maître indulgent. La discussion ne finissoit jamais que par la plus violente satyre. Helvetius l'écoutoit avec patience; et quelquefois en le quittant, il disoit à madame Helvetius : mais, est-il possible que j'aie tous les défauts et tous les torts que me trouve Bandot? Non sans doute. Mais enfin, j'en ai un peu : et qui est-ce qui m'en parleroit, si je ne garde pas Bandot? »,

Il n'étoit occupé dans ses terres que de ses ouvrages, du bonheur de ses vassaux, et de celui de madame

Helvetius. Il pouvoit dire, comme milord Bolingbroke dans une de ses lettres à Switft : je n'ai plus que pour ma femme, l'amour que j'avois autrefois pour tout son sexe ».

Il avoit cessé depuis deux ans de travailler à son poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit à des recherches sur l'homme. Dès ses premières méditations, il avoit entrevu des vérités nouvelles. Ces vérités devinrent plus claires, et le conduisirent à d'autres; et il étoit livré entièrement à la philosophie, lorsqu'en 1765, il perdit son père. Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce médecin illustre. Il connoissoit parfaitement son fils, c'est-à-dire, qu'il avoit de grandes lumières, et qu'il étoit sans préjugés. Il vit avec plaisir ce fils sacrifier une grande fortune à celle de la gloire. Helvetius regretta beaucoup un si excellent père. Il refusa de recueillir sa succession, qu'il vouloit laisser entièrement à sa mère. Après de longues contestations, il obtint qu'elle en conserveroit la plus grande partie. La mort de son père étoit le premier malheur qui jusqu'alors eût troublé sa vie heureuse, et suspendu ses occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force ; et enfin, en 1758, il donna le livre de l'*esprit*, dont je vais faire l'analyse.

Il commence par examiner ce qu'on entend par le mot *esprit*. Il est tantôt la faculté de penser, et tantôt la masse d'idées et de connoissances rassemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquierent par l'impression des objets extérieurs sur nos sens; elles se conservent par la mémoire, qui n'est que la première impression continuée, mais affoiblie. Ce don d'acquérir des idées par les sens et

de les conserver par la mémoire, ne nous donneroit que des connoissances bornées, et nous laisseroit sans arts, sans mœurs et sans police, si la nature nous avoit conformés comme la plûpart des animaux ; c'est à nos mains flexibles que nous devons notre industrie ; et sans cette industrie, occupés dans les forêts du soin de nous défendre et de disputer notre subsistance, à peine aurions-nous formé quelques societés foibles ou barbares.

Les objets dont les sens nous transmettent les idées, ont des rapports avec nous et entr'eux. L'esprit humain s'élève à la connoissance de ces rapports, voilà sa puissance et ses bornes. L'appercevance de ces rapports est ce qu'on appelle *jugement*.

Juger, c'est sentir.

La couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment de la couleur que je nomme *jaune*. L'idée de cette différence est un jugement ; ce jugement est une sensation composée de sensations reçues dans le moment, ou conservées dans la mémoire. Les notions même de force, de puissance, de justice, de vertu, etc. quand on les analyse, se réduisent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout dans l'homme se réduit donc à sentir.

L'homme est sujet aux erreurs. Elles ont trois causes ; les passions, l'ignorance et l'abus des mots.

Les passions nous trompent, parce qu'elles nous font voir les objets sous une seule face. Le prince ambitieux, fixe son attention sur l'éclat de la victoire et sur la pompe du triomphe. Il oublie les inconstances de la fortune et les malheurs de la guerre.

La crainte présente des fantômes, et ne laisse point

d'entrée à la vérité. L'amour est fertile en illusions. « Vous ne m'aimez plus, disoit, mademoiselle de Caumont à Poncet, vous croyez moins ce que je vous dis, que ce que vous voyez. »

L'ignorance est a cause des erreurs dans les questions difficiles. C'est faute de connoissances que la question du luxe a été si long tems agitée, sans être éclaircie. De grands hommes en ont fait l'apologie, d'autres la satyre.

Sur l'abus des mots, troisième cause de nos erreurs, Helvetius renvoie à Locke, et ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir au philosophe anglois. Il fait voir que les sens faux donnés aux mots, *espace*, *matière*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les sources de beaucoup d'erreurs en métaphysique et en morale. La *matière* n'est que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*espace* n'est que le néant ou le vuide; considéré avec les corps, il n'est que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'absence des bornes. L'*amour-propre* est un sentiment gravé en nous par la nature, et qui devient vertueux ou vicieux, selon la différence des goûts, des passions, des circonstances. La *liberté* de l'homme consiste dans l'exercice volontaire de ses facultés.

Passons au second discours.

L'esprit a plus ou moins l'estime du public, selon que les idées sont neuves, utiles et agréables. Ce ne sont pas leur nombre, leur étendue, qui emportent notre estime; c'est le rapport qu'elles ont avec notre bonheur, qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainsi, c'est la connoissance ou la vengeance, qui loue ou qui méprise.

Les idées les plus estimables sont celles qui flattent nos penchans. Le premier des livres pour Charles XII, c'est la vie d'Alexandre ; pour une femme sensible, c'est le poëte qui peint l'amour. C'est notre intérêt qui nous fait adopter ou rejetter l'opinion des autres.

Il est vrai qu'il y a sur la terre un petit nombre de philosophes conduits par l'amour du vrai, qui estiment de préférence les idées lumineuses : mais ces philosophes sont en si petit nombre, qu'il ne faut pas les compter. Le reste du genre humain n'estime que les idées qui flattent son opinion ou son intérêt. Un sot n'a que de sots amis. Auguste, Louis XIV, le grand Condé, vivoient avec les gens d'esprit. Sous un monarque stupide, disoit la reine Christine, toute sa cour l'est, ou le devient.

Lorsque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage est établie, nous les louons souvent sans les estimer. Nous n'avons pas pour eux une estime sentie, mais une estime sur parole. Telle est l'estime générale pour Homère, que tout le monde loue, et qui n'est lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de soi la plus haute idée, et n'estime dans les autres que son image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir et le sybarite, la prude et la coquette se méprisent. Le philosophe qui vivra avec des jeunes gens, sera l'imbécille, le ridicule de la société. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant, croient chacun sincèrement que leur sorte d'esprit est la plus estimable.

Ainsi la grande société, la nation se divise en petites sociétés,

sociétés, qui, selon leurs occupations, leur rang, leur état, estiment la sorte d'esprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour, on estime sur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils soient pour la plupart frivoles, ineptes, ignorans.

Si les petites sociétés n'estiment que l'esprit qui est plus près de leur esprit, le public n'accorde son estime qu'à l'esprit qui est utile au public.

En conséquence de cette vérité, l'esprit qui réussit dans les sociétés particulières, réussit rarement dans le public.

Tel homme au contraire, tel ouvrage font honneur à la nation, et ne réussissent pas dans les sociétés particulières.

Si le public ne rend aucun honneur à l'esprit médiocre, c'est qu'il n'est jamais d'aucune utilité. Si pourtant, dans certaines circonstances, des esprits médiocres devenus généraux ou ministres, sont honorés, c'est qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les grands. On ne demande pas à la comédie italienne les mêmes talens qu'à la comédie françoise.

Après la mort des hommes en place et des artistes, ceux-ci sont les plus honorés, parce que la postérité jouit de leurs travaux, et que les autres ne sont utiles qu'à leur siècle.

Certains esprits célèbres dans quelques pays et quelques siècles, ne le sont point dans d'autres siècles et dans d'autres lieux. Les sophistes, les théologiens, si illustres autrefois, recueillent le mépris des siècles

éclairés. Les farces de Scarron réussissoient avant que l'on eût vu Molière.

Il y a pourtant des idées qui plaisent dans tous les lieux et dans tous les tems : les unes sont instructives, les autres sont agréables. Il y en a des unes et des autres dans Homère, Virgile, Corneille, le Tasse, Milton, qui ne se sont point bornés à peindre une nation ou un siècle, mais l'humanité. Il est peu d'hommes assez mal organisés pour être insensibles aux tableaux des grands objets et à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaisirs des sens, et sur-tout ceux de l'amour, sont également du goût de tous les peuples. Les philosophes qui ont découvert des vérités utiles, ont l'estime de tous les siècles ; et dans tous les siècles, on aime les poëtes qui ont fait aimer la vertu ?

Dans les sociétés particulieres, on donne le nom de *vertu* aux actions utiles à ces sociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des loix un parent coupable, passe pour vertueux.

Le ministre qui refuse ses amis, ses parens, les courtisans, pour leur préférer l'homme de mérite et le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur inutile et malhonnête.

Dans les cours, on appelle prudence la fausseté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les trésors de l'état, le nom d'aimable au prince qui accorde à ses favoris, à sa maîtresse des emplois importans au bonheur de l'état.

Comment donc savoir si on est vertueux ? Dirige t-on toutes ses actions au bien du plus grand nombre ? On est vertueux. Oui, la vertu n'est que l'habitude de di-

riger ses actions au bien général. C'est en la considérant sous ce point de vue, qu'on peut s'en former des idées nettes et précises que les moralistes n'ont point eues jusqu'à présent.

Les uns, à la tête desquels est Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, selon eux, est l'idée de l'ordre, de l'harmonie, du beau essentiel. Les autres, à la tête desquels est Montaigne, prétendent que les loix de la vertu sont arbitraires, parce qu'ils voyent qu'une action vicieuse au Nord, est souvent vertueuse au Midi. Les premiers pour n'avoir point consulté l'histoire, errent dans un dédale de mots. Les seconds pour n'avoir point médité sur l'histoire, ont pensé que le caprice décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'est donc que le désir du bonheur général. Les actions vertueuses sont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus stupides, dans leurs coutumes les plus singulières, ont en vue leur bonheur ; et si, dans certains pays, dans certains lieux, on honnore des actions qui nous paroissent coupables, c'est que dans ces pays ces actions sont utiles. Le vol fait avec adresse étoit honoré à Sparte, parce que dans cette république toute militaire, et où il n'y avoit point l'esprit de propriété, la vigilance et l'adresse étoient des qualités utiles. En Chine, où la population est excessive, il est permis au père d'exposer ou de tuer ses enfans. Cette loi, si cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, et par conséquent est utile. Enfin, c'est par-tout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuses.

Mais dans tous les pays, on attache l'idée de vertu

à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui, mais c'est qu'on est persuadé que ces actions produisent un bien, soit pour ce monde, soit pour l'autre; et j'appelle ces habitudes, ces actions, vertus de préjugé dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que sur la préférence donnée à des sociétés particulières sur la société générale : ce qui seul les rend vicieuses.

Quel bien font au monde et à la patrie les austérités des moines et des fakirs? De quelle utilité peut être la folie des Indiens, qui se font dévorer par les crocodiles?

Il est des crimes de préjugé. comme il est des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuisent à personne. Quel mal fait le bramine qui épouse une vierge, et l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poisson?

Les vertus de préjugé sont quelquefois des habitudes atroces; comme la coutume des Giagues, de piler dans un mortier les enfans, pour en composer une pâte, que les prêtres assurent les rendre invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'aient pour les crimes de préjugé plus d'horreur, que pour les actions les plus nuisibles à la société; et plus d'estime pour les pratiques minutieuses et indifférentes, que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles et des vertus de préjugé, il suit qu'il y a chez les peuples deux espèces de corruption, l'une politique et l'autre religieuse. Celle-ci peut n'être pas criminelle, quand elle s'allie,

avec l'amour du bien public, les talens, de véritables vertus.

La corruption politique prépare au contraire la chûte des empires. Le peuple en est infecté, lorsque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption se joint quelquefois à l'autre. Alors les moralistes ignorans les confondent, mais elles sont souvent séparées. La corruption religieuse n'est souvent que l'amour du plaisir, et inspirée par la nature qu'elle satisfait sans la dégrader. La corruption politique est l'effet du gouvernement.

C'est dans la législation et l'administration des empires, qu'il faut chercher la cause des vices et des vertus des hommes.

Les déclamations des moralistes ne font que satisfaire leur vanité, et ne produisent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos sentimens, et nos sentimens sont l'effet de la nature et des loix.

Il faut moins censurer le luxe, qui peut être nécessaire à un grand état, et la galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les arts, le goût, et des vertus politiques, que l'institution, qui fait de l'homme un lâche, un esclave, un fripon ou un sot.

Il est des moralistes hypocrites. Ce sont ceux qui voyent avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, et qui se déchaînent contre quelques excès dans la jouissance des plaisirs.

D'après les principes posés ci-dessus, on peut faire un cathéchisme dont les préceptes seront clairs, vrais et invariables. Le peuple qui en seroit instruit ne seroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé;

Le législateur le plus éclairé ne donneroit que des loix utiles, et les loix seroient respectées.

L'inexécution des loix prouve toujours l'ineptie du législateur. La récompense, la punition, la gloire, l'infamie, sont quatre divinités qui peuvent répandre les vertus, et créer des hommes illustres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale, les législateurs ont deux moyens; l'un, d'unir les intérêts particuliers à l'intérêt général; l'autre, de hâter les progrès de l'esprit. Mais pour hâter ces progrès, il faut savoir si l'esprit est un don de la nature, ou l'effet de l'éducation.

C'est le sujet du second discours.

Tous les hommes ont des sens assez bons pour appercevoir les mêmes rapports dans les objets; ils ont les mêmes besoins, et ils auroient la même mémoire, s'ils avoient la même attention.

Tous les hommes bien organisés sont capables d'attention. Tous apprennent leur langue, tous apprennent à lire, et conçoivent au moins les premières propositions d'Euclide. Cela suffit pour s'élever aux plus hautes idées, pourvu qu'ils veuillent faire des efforts d'attention; et pour faire des efforts, il faut avoir des passions.

Ce sont les passions qui fécondent l'esprit et l'élèvent aux grandes idées. Ce sont elles qui ont formé et conduit Lycurgue, Alexandre, Epaminondas, etc. Ce sont elles qui ont inspiré les vastes projets, les moyens extraordinaires, les mots sublimes, qui sont les saillies des ames fortement passionnées.

On devient stupide dans l'absence des passions.

Les princes montrent quelquefois de l'esprit pour

s'élever au despotisme. Leurs desirs sont-ils remplis ? Ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la paresse, et ils s'abrutissent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes sont-ils susceptibles du même degré de passion ?

L'origine des passions est dans la sensibilité physique, dans l'amour du plaisir, et la crainte de la douleur, qui remue également tous les hommes.

L'avare en se privant de tout, se propose de s'assurer les moyens de jouir des plaisirs et de se dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la poursuite des grandeurs. L'amour de la gloire et de la vertu n'est que le desir de jouir des avantages que la gloire et la vertu procurent.

Tous les hommes sont susceptibles de passion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire et la vertu ; tous ont donc la puissance de s'élever aux plus grandes idées, et de faire de grandes choses. Les hommes nés égaux deviennent différens par les loix et par l'éducation qui doit préparer à l'obéissance et au respect pour les loix. L'éducation est trop négligée ; mais pour savoir ce qu'elle peut faire sur les esprits, il est important de fixer d'une manière précise les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'esprit. C'est ce que nous allons voir dans le quatrième discours.

Le nom de génie n'est donné qu'aux esprits inventeurs. Leur invention porte sur les détails ou sur le fond des choses. C'est le travail excité par les passions, et sur-tout celle de la gloire qui porte l'ame aux grandes méditations ; et fait trouver des vérités nouvelles, de nouvelles combinaisons. Les objets dont il est entouré,

les circonstances où il est placé déterminent et bornent le génie.

L'imagination est l'invention des images, comme l'esprit est l'invention des idées ; elle brille dans les descriptions, les tableaux. Les peintures sont grandes et voluptueuses.

Le sentiment est l'ame de la poésie. L'auteur qui en est privé, est toujours en-deçà ou au-delà de la nature. Celui qui n'a que de l'esprit s'éloigne toujours de la simplicité.

L'esprit n'est qu'un assemblage d'idées nouvelles qui n'ont pas assez d'étendue, ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainsi Machiavel et Montesquieu sont des génies; la Rochefoucaut et la Bruyère sont des hommes d'esprit.

Le talent est l'aptitude à un seul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'esprit est fin quand il apperçoit de petits objets, et donne à deviner.

L'esprit est fort quand il produit des idées propres à faire de fortes impressions.

Il est lumineux quand il rend clairement des idées abstraites.

Il est étendu lorsqu'il saisit un ensemble et voit des rapports éloignés.

Il est pénétrant, profond, lorsqu'il voit tout dans les objets.

Le bel esprit tient plus au choix des mots et des tours qu'aux choix des idées.

L'esprit du siècle, l'esprit du monde est frivole et porte sur de petits objets. S'il s'occupe un moment des

grands hommes et des ouvrages célèbres, il cherche à les rabaiser. C'est le Dieu de la raillerie qui considère avec un ris malin et un œil moqueur, le panthéon, l'église de S. Pierre, le Jupiter de Phidias.

Le génie, l'esprit sont les effets de la force ou de la vivacité des passions. Le bon sens est l'effet de leur modération. Il se borne presque à l'esprit de conduite.

Mais il est, dit-on, des peuples qui paroissent insensibles aux passions de la vertu et de la gloire. Est-ce la faute du climat, est-ce celle du gouvernement ?

Dans leurs républiques, Horatius Coclès, et Léonidas ne pouvoient être que des héros. Dans ces républiques, les hommes peu passionnés étoient du moins bons citoyens.

Les républiques se corrompent, quand les honneurs et les plaisirs sont attachés à la tyrannie, à la puissance. Les hommes qui auroient été des Scipions et des Camilles, seront des Marius et des Catilina.

La considération est une gloire diminuée. Lorsqu'elle est attachée au crédit, elle fait des flatteurs et des intriguans. L'argent est-il plus honoré que la vertu ? On voit aux Cincinnatus, aux Catons, succeder les Crassus et les Séjan. La plus haute vertu, le vice le plus honteux sont également l'effet du plaisir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un desir secret d'être despote, parce que chaque homme a du plus au moins le desir de faire servir les autres à son bonheur.

Il ne faut pas toujours des talens et du courage, pour établir la tyrannie. Il ne faut quelquefois qu'une audace commune et des vices. Le prince commence par diviser les ordres des citoyens, par répandre une sorte

d'anarchie, par faire desirer à une partie de la nation l'abaissement de l'autre. Il fait ensuite briller le glaive de la puissance, met les vertus au rang des crimes, multiplie les délateurs, veut étouffer les lumières, et proscrit également les Séneque et les Traséas.

Mais les despotes donnent à la soldatesque qui leur est toujours dévouée, le sentiment de la force, et finissent par être ses victimes.

L'histoire des empereurs de Rome et de Constantinople, des Sultans des Turcs, des Czars, etc. sont une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de lèze-majesté, est donc l'homme qui conseille à son prince de porter à l'excés et de faire trop sentir son autorité.

Les despotes, maîtres absolus des peuples qui n'osent les censurer, n'ont plus d'intérêt de s'instruire. Leurs ministres placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de justice, ni d'administration, aucune idée de vertu. Ainsi l'avilissement des peuples entretient l'ignorance et l'ineptie des princes et des ministres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la législation unit l'intérêt particulier à l'intérêt général. Dans ces pays oú la puissance est partagée entre le peuple, les grands, les rois, la nécessité où se trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'ils ont de tout penser et de tout dire, donnent aux ames de la force et de l'élévation.

Une petite ville de la grèce a produit plus de belles actions et de grands hommes, que tous les riches et vastes empires de l'Orient

La force des passions est proportionnée aux récompenses qu'on leur propose. Les monceaux d'or du Mexi-

que et du Pérou, en exaltant l'avarice des Espagnols, ont fait des prodiges. Les disciples de Mahomet et d'Odin, dans l'espérance de posséder les Houris ou les Valkiries, ont été avides de la mort. Par-tout où les lettres mènent à la considération ou à la fortune, elles sont cultivées avec succès.

Le bon sens qui est l'effet des passions foibles, ne crée, n'invente, ne change, ni n'éclaire. Quand tout est dans l'ordre, il remplit assez bien les grandes places. Faut-il réformer les abus? il ne montre que l'ineptie.

Il n'y a que le génie inspiré par les passions fortes qui fonde ou répare la constitution des empires.

Le goût est la connoissance de ce qui plaît au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette dernière sorte par l'habitude de comparer des jugemens. On acquiert le goût de la première sorte, qui est le vrai goût, par la connoissance profonde de l'humanité.

Pour réussir dans les arts, les sciences et les affaires, il faut d'abord être persuadé qu'on n'excelle pas dans plusieurs genres très-différens. Newton n'est pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géomètres.

Il est plusieurs talens exclusifs. Il y a même certaines qualités, et même, si j'ose le dire, certaines vertus particulières, exclues par certains talens. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On vante la modération d'un philosophe, et on se plaint de son peu de sensibilité, sans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de son ame le talent de l'observation. On veut que l'homme de génie soit toujours sage, et on oublie que le génie est l'effort des passions rarement compatibles avec la sagesse.

On peut connoître si on est né pour les grandes choses, à trois signes certains. 1°. Si on aime assez la gloire pour sacrifier toutes les autres passions. 2°. Si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages consacrés par les suffrages de tous les siècles. 3°. Si on aime véritablement les grands hommes de son tems. Après avoir donné ces idées sur les différentes sortes de talens, l'auteur finit, comme il l'avoit promis, par nous parler de la science de l'éducation, qui est la connoissance des moyens propres à former des corps robustes, des esprits éclairés, des ames vertueuses. Ces moyens dépendent absolument du gouvernement. Sous un mauvais gouvernement, la nature et l'éducation ne peuvent rendre les hommes, ni éclairés, ni vertueux, parce qu'ils veulent toujours leur bonheur, et que sous les tyrans, la lumière et la vertu ne conduisent point au bonheur.

Voilà un extrait fidèle du livre de l'*esprit*. Il ne s'est point fait d'ouvrage où l'homme soit vu plus grand et mieux observé dans les détails. On a dit à Descartes qu'il avoit créé l'homme. On peut dire d'Helvétius, qu'il l'a connu. Il est le premier qui ait fondé la morale sur la base inébranlable de l'intérêt personnel. Il est celui des philosophes qui a le plus dissipé ces nuages, ces faux sytêmes qui nous déguisent à nous-mêmes, et nous donnent de fausses idées de la vertu. Son livre est la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes sociétés. Personne n'a mieux fait sentir sur quels principes il faut établir un gouvernement, et les inconvéniens de toute constitution politique, où les avantages du petit nombre sont préférés au bonheur du grand nombre. « Athéniens, disoit

Solon, vous serez si convaincus qu'il est de votre intérêt de suivre mes loix, que vous ne serez pas tentés de les enfreindre ».

Voilà ce que doivent dire tous les législateurs, et ce que leur prescrit Helvétius. Son livre a encore un avantage qui le met au-dessus de bien d'autres. C'est le style. Il est par-tout clair. noble. Lorsque l'auteur parle d'une vérité nouvelle ou abstraite, il n'est que simple et précis. A-t-il accoutumé votre esprit à ces idées neuves, son style prend de la majesté, de la force et des graces. A-t-il à vous présenter une de ces vérités qui intéressent plus particulièrement les hommes, il la pare des richesses de son imagination, et cette imagination, toujours soumise à la philosophie, l'embellit sans l'égarer. Elle ne sert qu'à rendre les vérités plus sensibles, et, pour ainsi dire, plus palpables. C'est dans dans la même vue qu'il répand dans son livre tant de contes plaisans ou intéressans. Ces contes sont des apogues ; et s'il les a un peu prodigués, il faut se ressouvenir qu'il écrivoit en France, et qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorsque cet ouvrage parut à Paris, les vrais philosophes l'estimèrent, les petits moralistes en furent jaloux, les gens du monde, en attendant qu'il fût jugé, en parlèrent avec dénigrement. Les hypocrites s'allarmèrent, et avec raison. Une femme célèbre par la solidité et les agrémens de son esprit, disoit d'Helvétius : » C'est un homme qui a dit le secret de tout le monde ».

Les théologiens préparèrent un plan de persécution qu'ils firent précéder par des critiques absurdes. On disoit dans le journal chrétien et dans des mandemens

emphatiques, « Que le pernicieux livre de l'*esprit* étoit une vapeur sortie de l'abîme: que l'auteur étoit un lion qui attaquoit la justice à force ouverte, un serpent qui tendoit des embûches; qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes, sans respect pour Origène, qui a dit expressément que l'homme opère par la raison et la bête par l'instinct; que l'auteur a tort de parler de législation, attendu qu'on trouve dans l'évangile tout ce qu'il faut savoir là-dessus; qu'il n'y a rien dans les livres sacrés, ni dans les SS. Pères de ce qui est contenu dans le livre de l'*esprit*; que l'amour de la gloire et l'amour de la patrie doivent être condamnés comme passions, parce que toutes les passions sont les fruits du péché ».

D'autres théologiens aussi lumineux disoient: « Que la philosophie des encyclopédistes et d'Helvétius répandoit une odeur de mort qui infecteroit toute la postérité, et que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit d'âge en âge le bon grain semé dans le champ du père de famille «.

Helvétius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité; il ne pensa pas même à répondre à des accusations si vagues et si absurdes. Comment l'auroit-il fait? Comment prouver, dit Pascal, qu'on n'est pas une porte d'enfer? Il eut quelque inquiétude lorsqu'il fut menacé d'une censure de la Sorbonne. Il la vit paroître, et ne la trouva que ridicule. Une suite de quelqu'unes des propositions condamnées par cette faculté, justifiera bien le mépris d'Helvetius.

« La sensibilité physique produit nos idées, ou, ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les sens ».

« Le desir de notre bonheur suffit pour nous conduire à la vertu ».

« C'est par de bonnes loix qu'on rend les hommes vertueux ».

« La douleur et le plaisir font penser et agir les hommes «.

« Il faut traiter la morale comme les autres sciences, et faire une morale comme une physique expérimentale ».

« C'est à la différente manière dont le desir du bonheur se modifie, qu'on doit ses vices et ses vertus ».

« Les hommes ne sont point méchans, mais soumis à leurs intérêts «.

« Les actions vertueuses sont les actions utiles au public ».

« De tous les plaisirs des sens, l'amour est le plus vif ».

« Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis en opposisien l'intérêt particulier et l'intérêt général ».

» Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, etc. etc. ».

Quelque temps après que cette censure eut paru, quelques prêtres, et le nommé Neuville, jésuite, prêchèrent à Paris et à la cour contre le livre de l'*esprit*.

La haine des Molinistes et des Jansénistes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accusoient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; et pour se justifier les uns et les autres se piquoient d'un grand zèle contre les philosophes. Les Jansénistes avoient plus de crédit dans le parlement, et les Molinistes à Versailles. Les Jansénistes vouloient faire brûler l'auteur du livre, et les Jésuites vouloient se faire honneur à la cour de le persécuter.

Il faut leur rendre justice, plusieurs d'entr'eux étoient amis d'Helvetius, autant que des Jésuites pouvoient être amis. Il avoit ménagé leur ordre, et dans son ouvrage, où il se mocquoit de tant de prédicateurs et de docteurs, il n'avoit pas cité un seul Jésuite. Ces peres lui en savoient gré; et d'abord ils parlèrent de son livre avec modération; ils lui donnèrent même quelques éloges. Mais les Jansénistes s'étant déclarés les persécuteurs d'Helvetius, les Jésuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier ecclésiastique se déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit se taire avec bienséance. Enfin le parlement étant près de sévir, les Jésuites furent humiliés de n'avoir point encore cabalé.

L'un d'eux, ami depuis vingt ans d'Helvetius, (et cette qualité m'empêchera de le nommer) imagina qu'il feroit un honneur infinie à lui et à son ordre, s'il pouvoit faire rétracter un philosophe. Il ourdit une intrigue contre son ami et son bienfaiteur, et la suivit avec l'activité et la perfidie affectueuse d'un prêtre de cour.

Il proposa d'abord à Helvétius de signer une petite rétractation qui devoit, disoit-il, lui ramener les bontés de la reine, et le préserver des fureurs jansénistes. Helvetius consentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avoit dit dans sa préface, » que si, contre son attente, quelques-uns de ses principes n'étoient pas conformes à l'intérêt du genre humain, il déclaroit d'avance qu'il les desavouoit; et que sans garantir la vérité d'aucune de ses maximes, il ne garantissoit que la droiture et la pureté de ses intentions.

Le Jésuite se fit d'abord valoir d'avoir obtenu une espèce de rétractation; mais il en vouloit une plus précise,

précise, plus détaillée, et sur-tout humiliante. Il inspiroit à la reine la volonté de l'exiger. Il montroit à Helvétius la nécessité de s'y résoudre, et n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à madame Helvétius pour l'effrayer, mais il écrivoit à une femme courageuse, déterminée à passer avec son mari et ses enfans dans les pays étrangers. Il réussit mieux auprès de la mère d'Helvetius. Elle fut persuadée que son fils devoit à la reine les démarches que cette princesse lui demandoit. Elle insista et déchira long-tems le cœur d'Helvetius, sans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans son livre avec une bienséance et une réserve qui devoient le mettre à l'abri de la censure. Et de plus il s'étoit soumis à toutes les formalités juridiques. Il avoit eu un censeur royal dont il avoit respecté les jugemens. Comment donc pouvoit-il être coupable? Quand même son livre auroit été répréhensible, on ne pouvoit s'en prendre qu'au censeur; et c'est ce qu'on fit craindre à Helvetius. Il ne pouvoit soutenir l'idée qu'il alloit être la cause de la disgrace, peut-être même de la perte d'un homme estimable, et pour le sauver, il signa ce qu'on voulut.

Ainsi, pour avoir démontré que l'unique manière de rendre les hommes vertueux et heureux, étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général, Helvétius fut traité comme Galilée le fut pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée après avoir demandé pardon à genoux, dit en se relevant, *E però si muove.* La postérité a été de son avis; et plus elle s'éclairera, et plus elle pensera comme Helvetius.

On croit bien que sa soumission n'appaisa pas les prêtres. Il reçut ordre de se défaire de sa charge; et

M. Tercier, son censeur, fut destitué de sa place de premier commis aux affaires étrangères. Ces rigueurs furent l'ouvrage des Jésuites. Les Jansénistes vouloient aller plus loin. Le parlement qui assurément n'entendoit pas le livre de l'*esprit*, alloit poursuivre Tercier et Helvetius, lorsqu'un arrêt du conseil qui se bornoit à supprimer le livre, sauva l'auteur et le censeur.

Tandis qu'une secte de théologiens se ménageoit le plaisir d'humilier Helvetius, et qu'une autre se flattoit de l'espérance de le faire brûler, les journalistes de France mêlèrent leurs voix à celle de ces tigres. Ils traitèrent le livre de l'*esprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'élève au-dessus du médiocre. Leurs intrigues ont été répétées, et le sont encore par des hommes de bonne foi, et qui n'ont de commun avec les journalistes que de ne pas entendre Helvetius.

On l'accusa de n'avoir rien dit que les anciens n'eussent dit avant lui. Sans doute plusieurs des vérités qui se trouvent dans son livre, se trouvent chez les anciens. Mais là, elles sont éparses, isolées, sans qu'on ait apperçu les rapports qui sont entr'elles. Dans Helvetius au contraire, elles sont liées, elles s'appuient et forment le système de l'homme.

Cette vérité, toutes nos idées nous viennent des sens, se trouve dans Aristote et dans Epicure : mais ce n'est que dans Locke qu'elle est développée, démontrée et qu'elle fonde la connoissance de l'esprit humain ; par conséquent, c'est à Locke qu'elle appartient.

Ce qui est vice au nord est vertu au midi, est dans Montagne comme dans Helvetius ; mais dans Montagne cette vérité est donnée comme un phénomène, dont on ignore la cause, dans Helvétius la cause en est as-

signée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les profèrent comme de simples assertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les lient à d'autres vérités et les rendent plus fécondes.

On accusa Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à Montesquieu; et ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention et de capacité, n'a pas saisi l'ensemble du livre de l'*esprit*, ou de l'esprit des loix. La chaîne des idées échappe dans Montesquieu, parce qu'il est obligé d'omettre souvent les intermédiaires. Mais cette chaîne n'existe pas moins. Elle échappe dans Helvetius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'esprit, frappé de plusieurs détails, perd de vue la suite des idées principales; mais cette suite n'est pas moins dans l'ouvrage.

On osa dire qu'Helvetius anéantissoit toutes les vertus, parce qu'il faisoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions. Mais qu'est-ce qu'Helvetius entend par le mot d'*intérêt*? L'amour du plaisir, l'aversion de la douleur. A quoi se réduit donc ce qu'il dit? A cette vérité éternelle, que, soit dans la vertu, soit dans les plaisirs, le desir de notre bonheur est toujours notre mobile.

On l'accusa aussi de favoriser la corruption des mœurs et le libertinage, parce qu'il parle de l'enthousiasme de vertu et de gloire, que l'amour des femmes a souvent inspiré chez les Spartiates, chez les Samnites et chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes d'Helvetius, que si le libertinage regnoit chez un peuple, les femmes y seroient trop peu estimées, pour que le desir de leur plaire devint un

mobile puissant, et que quand les plaisirs sont communs ou faciles on ne les achete ni par des travaux, ni par des dangers.

On blâme Helvetius de parler froidement des vertus privées et seulement utiles à de petites societés. Ce n'est pas qu'il ne sentît l'estime qui leur est due ; il les possédoit toutes. Mais elles sont moins son objet que les vertus qui contribuent au bonheur et à la gloire des nations ; et quand ces grandes vertus sont une fois établies par de bonnes loix, les autres en deviennent la suite nécessaire.

Ce que le commun des lecteurs a le moins pardonné à Helvetius, c'est d'avoir prétendu que tous les hommes naissoient avec la même disposition à l'esprit, et qu'il n'y avoit pas d'homme que l'éducation et le travail ne pussent élever au rang de génie. Selon lui, c'est l'éducation seule qui distingue les hommes. La nature les a fait égaux. Il compte pour rien les différences du tempérament, de la constitution physique ; il suppose que l'organe intérieur qui reçoit les sensations, est le même dans toutes les têtes, qu'il reçoit ces sensations de la même manière, qu'il opère dans tous avec la même facilité, et qu'enfin les circonstances seules et l'éducation ont fait Newton géomètre, Homere poëte, Raphael peintre, et tel critique un sot. Il emploie toutes ses forces pour établir cette opinion ; et il faut convenir que jusqu'à présent, il ne l'a pas persuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver, il résulte l'évidence d'une très-grande vérité ; c'est qu'en général pour étendre et former nos talens, nos qualités, nous comptons trop sur la nature, et pas assez sur l'éducation. Cette maxime de Locke, que

nous naissons les disciples des objets qui nous environnent, est mise dans tout son jour par Helvetius. Il faut dire encore que si chaque homme n'est pas né avec les mêmes dispositions qu'un autre homme, les hommes considérés en masse, sont réputés égaux. Le législateur qui commande à vingt millions d'hommes, doit voir à tous les mêmes facultés ; et ses loix comme celles de la nature, doivent être générales. Elles ne doivent choisir personne pour inspirer à lui seul la la vertu ou le génie. C'est au philosophe qui observe les hommes dans le détail, à voir les différences que la nature a mises entr'eux. Mais ces différences s'anéantissent aux yeux du législateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce siècle, je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquisition : mais que cette condamnation, sollicitée par le clergé de France, n'eût aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit, admiré et réimprimé. Plusieurs hommes revêtus des premières dignités de l'église, et entr'autres, le cardinal Passionnei, s'empressèrent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaisir qu'il leur avoit donné. Un autre cardinal que nous ne nommons point, parce qu'il vit encore, lui mandoit *qu'on ne concevoit pas à Rome la sottise et la méchanceté des prêtres françois.* Tous les journaux d'Italie le comblèrent d'éloges.

L'un dit en parlant du livre, *questa è un opera che all'umanità apporterà infallibilmente un granvantaggio.* Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore deè ral'egrars, esseudo sicuro della gratitudine; et della stima che per lui avranno i veri dotti, e quelli che ben comprendono le di lui grande idee.*

Le succès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres, il s'en fit plusieurs éditions dans la première année. En Ecosse, Hume et Roberson en parlèrent comme d'un ouvrage supérieur. Plusieurs poëtes anglois le célébrèrent. Il n'eut de critiques dans cette île éclairée que celles d'un petit nombre de partisans que s'y conserve la philosophie de Platon, embellie et rendue spécieuse par milord Shafsterburi.

En Allemagne, il parut d'abord deux traductions du livre d'Helvetius, Le fameux Gottscheid mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit, que si le livre de l'*Esprit* « a été condamné en France et dans un pays qui croit à l'infaillibilité du pape, il doit réussir chez les protestans et dans les pays où les hommes ont conservé leurs droits ». Il ajoute que l'auteur vient de détruire plusieurs préjugés funestes à sa patrie, et qu'il éclaire le monde sur les principes de la morale et de la législation ».

Son livre fut lu avec avidité dans toutes les cours d'Allemagne, et il fut reçu avec les mêmes transports en Suede et jusqu'en Russie. La reine de Suede disoit à un homme qu'elle honoroit de sa confiance : « Que je voudrois m'entretenir avec Helvetius ! je voudrois au moins qu'il sût le plaisir qu'il me donne. Ecrivez-lui de ma part combien je l'admire ».

L'ambassadeur de France à Pétersbourg lui écrivoit : « J'ai trouvé en arrivant l'esprit russe aussi occupé du vôtre que tout le reste de l'Europe. Et c'est avec un grand plaisir que je me charge d'être l'interprète des gens éclairés de cette nation. Je prends la liberté de m'étendre avec eux sur vos qualités. Comme citoyen

et comme ministre, je dois connoître et faire connoître tout ce qui honore ma patrie ».

Le petit nombre de François dont les suffrages méritent d'être comptés, citoient le livre de l'*Esprit* avec éloge dans leurs ouvrages, et le défendoient avec chaleur dans la conversation. Voltaire donnoit à Helvetius les témoignages les plus flateurs de son estime.

> Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon :
> Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoissance :
> Votre livre est dicté par la saine raison.
> Partez vîte, et quittez la France.

Voltaire lui offre un asile ; il le console, il le soutient, il l'encourage. Il lui souhaite et lui propose de vivre dans une entière indépendance, où il puisse faire usage de son amour pour la vérité, de son éloquence et de son génie. Il écrit en même tems à d'autres personnes qu'il est le partisan le plus zélé d'Helvetius ; que notre nation est bien ridicule, et que si-tôt qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde est allarmé, comme si les Anglois faisoient une descente. Il ajoute qu'en Angleterre, le livre de l'*esprit* n'auroit fait à son auteur que des disciples et des amis ; par ce qu'au lieu d'hypocrites et de petits importans, les Anglois n'ont que des philosophes qui nous instruisent, et des marins qui nous donnent sur les oreilles. Il invite sur-tout ses compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penser et leur profond mépris pour les fadaises de l'école. Il assure que depuis long-tems il n'a pas vu un seul honnête homme qui, sur les choses essentielles, ne pensât comme Helvetius.

Tant de suffrages illustres, les éditions du livre de l'*esprit* qui se succédoient rapidement, son succès chez toutes les nations, le témoignage que l'auteur pouvoit se rendre d'avoir fait un livre utile au genre humain, les signes éclatans de la reconnoissance universelle, le doux sentiment de sa gloire guérirent bientôt les blessures qu'avoient faites à Helvetius la cabale et l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il passoit la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré. Bon mari et bon père, content de sa femme et de ses enfans, il y goûtoit tous les plaisirs de la vie domestique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le sentir. Une femme du monde disoit en parlant d'eux: « Ces gens-là ne prononcent point comme nous les » mots de mon mari, ma femme, mes enfans ».

Helvetius s'étoit préparé depuis long-tems une autre source de bonheur. A-peine avoit-il été possesseur de sa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à son caractère de bienfaisance.

Il y avoit dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vasseconcelle. Il ne possédoit qu'un petit bien chargé de redevances au seigneur; et depuis longtems il ne les avoit pas payées. Helvetius en achetant la terre achetoit aussi les droits sur les sommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau seigneur, ne manquerent pas d'exiger avec rigueur tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorsqu'on lui annonça M. de Vasseconcelle. Celui ci dit à Helvetius que l'état de ses affaires ne lui avoit pas permis depuis plusieurs années de payer ce qu'il devoit au seigneur de Voré;

qu'il n'étoit pas en état dans ce moment de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante et les arrérages d'une année. Il ajouta que si on en exigeoit d'avantage, et si on continuoit les procédures, on le ruineroit sans ressource. Il pria Helvetius de donner ordre à ses gens d'affaires de cesser leurs poursuites. « Je sais, lui dit Helvetius, que vous êtes un galant homme, et que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez ; et voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter ». Il lui donne une quittance générale. M. de Vasseconcelle se jette à ses genoux en s'écriant : « Ah ! Monsieur, vous sauvez la vie à ma femme et à cinq enfans ». Helvetius le releve en l'embrassant, lui parle avec l'intérêt le plus noble et le plus tendre, et lui fait accepter une pension de mille livres pour élever ses enfans.

D'autres gentilshommes ou voisins ou vassaux d'Helvetius, eurent recours à lui dans leurs besoins ; plusieurs furent prévenus. Ceux qui pendant la guerre avoient une troupe à rétablir, ou un équipage à faire; ceux qui avoient des enfans à élever, un bien en désordre, pouvoient compter sur le seigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette classe, qu'il a obligés, nous ne nommerons que MM. de l'Etang, qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'ils ont reçus d'Helvetius.

Si ses fermiers essuyoient quelque perte, si l'année n'étoit pas féconde, il leur faisoit d'abord des remises, et souvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ses terres un chirurgien, homme de mérite. Il avoit

établi une pharmacie bien fournie de tout, et dont les remedes étoient distribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un paysan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin et tout ce qui convenoit à son état. Helvetius alloit le voir souvent, il le consoloit, il avoit soin qu'il fut bien servi; quelquefois il le servoit lui-même. Il avoit une manière assez sûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la chose contestée.

Il étoit l'ami zélé et attentif du petit nombre de paysans qui montroit des mœurs et de la bonté; il étoit flatté d'avoir pour convives des vieillards, des femmes décrépites qui avoient toute la grossiereté de leur état, mais qui étoient justes et faisoient du bien.

Il a fait souvent jouir ses amis d'un spectacle délicieux, celui de son arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfans venoient l'entourer, l'embrasser, poussoient des cris et versoient des larmes de joie. A son départ, son carrosse étoit long-tems suivi d'une foule de ses vassaux ou plutôt de ses voisins.

Il excitoit le travail dans toutes ses terres; et il vouloit exciter l'industrie à Voré, par ce qu'elle pouvoit seule donner aux habitans une aisance que leur refuse la stérilité du terrain. Il essaya de faire faire du point d'Alençon; mais jusqu'à présent cet essai n'a pas réussi, il a été plus heureux dans une autre entreprise. Après avoir été trompé par des agens infidèles ou peu intelligens, il a enfin établi une manufacture de bas au métier qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il passoit toutes ses matinées à méditer et à écrire. Le reste du jour, il cherchoit de la dissipation. Il ai-

moit la chasse; mais pour la rendre plus agréable, il n'imaginoit pas d'y multiplier le gibier. Il est vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de braconniers. Il fit faire des défenses sévères; mais les gardes qui le connoissoient, ne portoient pas fort loin la sévérité. Un jour, un paysan vint chasser jusques sous les fenêtres du château. Helvetius en fut irrité, et ordonna que cet homme fut veillé de près, et arrêté à la première occasion. Dès le lendemain on lui amène le coupable. Helvetius fort en colère, se leve, et court au chasseur que deux gardes traînoient dans la cour du château. Après l'avoir regardé un moment : « Mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi : si vous aviez besoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé? Je vous en aurois donné ». Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté au paysan, et lui fit donner du gibier.

Cependant Madame Helvetius, indignée de l'insolence des braconniers, assuroit son mari que tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chasses. Il en convint et promit d'user de rigueur. Il ordonna à ses gardes de faire payer l'amende à quiconque tireroit sur ses terres, et de le désarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêtent un paysan qui chassoit, lui ôtent son fusil, et le conduisent en prison, dont il ne sortit qu'après avoir payé l'amende. Helvetius informé de cette aventure, va trouver le paysan, mais en secret, dans la crainte d'essuyer les reproches de Madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit se passer entr'eux, il lui paie le prix de son fusil, et lui rend la somme à

laquelle l'amende et les frais pouvoient se monter. Madame Helvetius de son côté n'étoit pas tranquille. Elle disoit à ses enfans : « Je suis la cause que ce pauvre homme est ruiné : c'est moi qui ai excité votre père à faire punir les braconniers. Elle se fait conduire chez celui qui lui faisoit tant de pitié ; elle demande à quoi se monte la somme de l'amende et des frais, et le prix du fusil. Elle paie le tout ; et le paysan reçut l'argent, sans manquer au secret qu'il avoit promis à Helvetius.

La même année, à son retour à Paris, il lui arriva une petite aventure, qui prouve que sa philosophie et sa bonté ne le quittoient jamais. Son carrosse fut arrêté dans une rue par une charette chargée de bois, et qui pouvoit se détourner aisément, et rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. Helvetius impatienté, traita de coquin le conducteur de la charrette. « Vous avez raison, lui dit le paysan, je suis un coquin ; et vous un honnête homme ; car je suis à pied, et vous êtes en carosse. Mon ami, lui dit Helvetius, je vous demande pardon. Mais vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer ». Il lui donna six francs, et le fit aider par ses gens à ranger sa charrette.

Après avoir passé sept ou huit mois dans ses terres, il ramenoit sa famille à Paris, où il vivoit dans une assez grande retraite avec quelques amis de tous les états, qui lui convenoient par leurs lumières et par leurs mœurs. Seulement il donnoit un jour de la semaine aux simples connoissances. Ce jour-là, sa maison étoit le rendez-vous de la plupart des hommes de mérite de la nation et de beaucoup d'étrangers ; princes, ministres, philosophes, grands seigneurs, littérateurs étoient empressés de connoître Helvetius.

Un genre de vie si délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, et connoître cette nation célèbre, à qui l'Europe doit tant de lumières. Il vouloit voir l'effet des bonnes loix et d'une administration vigilante. Il partit pour Londres au mois de mars 1764; il fut reçu du Roi, des hommes en place, des sçavans, comme devoit l'être un homme illustre que sa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes, il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France : mais il trouvoit des cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'Angleterre beaucoup d'humanité, et rien de cette insolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitans de Londres.

En traversant un bourg de la province d'Yorck-Shire, un postillon mal-adroit le renversa; les glaces de la chaise furent brisées, et le postillon qui avoit été fort froissé, jettoit des cris. Helvetius que les éclats des glaces avoient blessé, sortant de sa chaise les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques paysans qui étoient accourus pour les secourir, remarquèrent ce trait d'humanité, et le firent remarquer à d'autres. Dans le moment, Helvetius fut environné de tous les habitans du bourg. Tous s'empressoient de lui offrir leur maison, leurs chevaux, des vivres, enfin des secours de toute espèce. Plusieurs, et même des plus riches, vouloient lui servir de postillons.

Il remarquoit dans les Anglois un amour extrême pour leurs enfans. Ce qu'on appelle en France l'esprit de société leur est presque inconnu, mais ils jouissent beaucoup des douceurs de la vie domestique. L'esprit de société rassemble à Paris des hommes qui ont le besoin des amusemens frivoles. L'esprit de société rassemble les Anglois

pour s'occuper des intérêts de l'état et de la prospérité de leur patrie. Ils ne cherchent pas les dissipations, parce qu'ils ont des jouissances solides. On voit peu en Angleterre ce rire, plus souvent le signe de la folie que l'expression du bonheur ; mais on voit l'aisance et un sage emploi du temps. On voit un peuple sérieux, occupé et content. Helvetius en quittant ce pays, où il n'avoit point vu l'humanité humiliée et souffrante, répandit des larmes.

Il céda l'année suivante aux instances du Roi de Prusse, et de plusieurs princes, qui depuis long-temps l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on savoit qu'il pouvoit se déterminer à voyager, les instances devenoient plus vives ; et il partit à la fin de l'hyver de 1765. Il étoit pressé de se rendre à Berlin et de voir un grand homme. Le Roi de Prusse voulut le loger et ne permit pas qu'il eût une autre table que la sienne. Il l'entretint souvent, et prit pour sa personne et son caractère l'estime qu'il avoit pour son esprit. Il fut accueilli avec la même considération chez plusieurs princes d'Allemagne, et surtout à Gotha.

Il remarquoit en général dans toutes ces cours et dans la noblesse allemande de la philosophie, de l'amour, de l'ordre et de l'humanité. Il résulte de cet esprit, que sous le joug de plusieurs princes, dont la plupart sont despotes, le peuple n'est point misérable. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore persécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant si la persécution s'étoit renouvellée contre lui, l'Angleterre est le pays qu'il auroit choisi pour asyle.

En attendant, il revint en France. On y avoit dissous l'ordre des Jésuites. Cette société d'intriguans, cette cabale éternelle, à laquelle se rallioient tous les ambitieux sans mérite, cette société funeste aux mœurs et aux progrès des lumières, n'avoit point été proscrite par des philosophes. Ils auroient détruit l'ordre, mais ils auroient bien traité les individus. Les parlemens, pour la plupart jansénistes, avoient traité l'ordre comme ils le devoient, et les individus avec barbarie.

Helvetius avoit appris que ce jésuite qui avoit abusé de sa confiance, et trahi son amitié; ce jésuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la reine, et animé contre lui les tartuffes de la cour, étoit confiné dans un village, où il souffroit la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux, et lui donna cinquante louis. « Portez-les, lui dit il, au père ***, mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offensé, et il seroit humilié de recevoir mes secours ».

Helvetius, dans sa retraite de Voré, s'occupoit à développer, à prouver les principes du livre de l'*esprit*; mais il ne vouloit plus rien donner au public. Il voyoit la philosophie persécutée par des cabales puissantes, se former peu de disciples et aucuns protecteurs. Il en étoit affligé; mais il n'en étoit pas étonné. « La vérité, disoit-il, qui ne peut jamais nuire au genre humain, ni même à aucune de ces grandes sociétés qu'on appelle *les nations*, est souvent opposée aux intérêts de ce petit nombre d'hommes qui sont à la tête des peuples. Ici vous avez de grands corps qui sont tous remplis de ce qu'on appelle l'*esprit de corps*. Ils tendent sans cesse à usurper les uns sur les autres, et tous sur la patrie. Elle devient comme une grande famille, où les aînés

veulent exclure les cadets de tout partage. Comment sera reçu de ces corps un philosophe qui viendra leur dire : avant tout, soyez citoyens, voilà vos fonctions ; remplissez-les avec zèle. Voilà vos droits ; conservez-les sans les étendre. Là, des ministres d'un esprit borné et d'un caractère altier, incapables de voir les abus qui se sont introduits, et ceux qui tiennent à la constitution de l'état, sont conduits par la routine et la suivent ; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre ? c'est ce qu'il faudroit faire cependant pour corriger ces abus que la philosophie vient leur montrer. Ils ont des fantaisies, des projets pour leurs favoris, leurs parens. Croyez-vous qu'ils puissent entendre dire sans impatience, qu'ils ne doivent avoir en vue que le bien de l'état ? qu'ont-ils à desirer ? de ne point éprouver de contradiction. Et pour cela que faut-il faire ? ôter à l'autorité toutes ses bornes, dût-on lui ôter toute sa solidité. Mais ces abus que les ministres respectent ou tolèrent, à qui sont-ils nuisibles ? à la patrie qui n'est qu'un vain nom. A qui peuvent-ils être utiles ? aux grands. Jugez ce que ces grands penseront d'une secte d'hommes qui leur proposent d'être modérés et justes. Le prince, les grands sont environnés de prêtres, qui, dans les siècles d'ignorance, regnoient sur les princes et sur les peuples. Si le monde s'éclaire, ils seront moins-moins respectés, et on les verra comme des hommes souvent dangereux. Peut-on leur savoir mauvais gré de l'espèce de rage avec laquelle ils déchirent la philosophie ? doit-on s'étonner qu'ils soient bien reçus dans les cours, où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puissance ; il nous charge de l'apprendre aux peuples. Au lieu de vous fatiguer à faire de bonnes loix, à donner

ner l'exemple de l'amour de la patrie, forcez les nations à nous croire, et laissez-nous faire : cela est plus aisé.

« Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état, celle des courtisans et des autres ; ces gens-là laisseront-ils établir en paix que leurs fortunes ne sont pas toujours légitimes, et qu'ils en font un usage odieux? pourront-ils consentir qu'on les fasse rougir de ces mêmes richesses, qui sont l'aliment de leur orgueil? Vous voyez que la philosophie doit être poursuivie dans les palais et jusques dans les cabanes, par les classes de la société, qui du moins, pour un moment déterminent l'opinion ; et devant qui la philosophie a-t-elle à se défendre ? quels sont ses juges ? des sots. Mais, direz-vous, il y dans la nation des gens de lettres estimables qui, sans être au nombre des philosophes, adoptent leurs principes, et s'en parent et les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'esprit sont les rivaux humiliés des hommes de génie, et les détestent. Vous auriez compté plus d'un bel esprit dans les détracteurs de Descartes et de Corneille, et plus près de nous dans ceux de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon et de Fontenelle. La philosophie réduit le bel esprit, les petits talens à leur juste valeur ; et ils ont un intérêt d'unir leur voix à celle des hommes frivoles et corrompus qui s'élèvent contre toute liberté de penser. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philosophie y est honorée et heureuse? C'est qu'en Angleterre l'intérêt général et l'intérêt particulier ne sont point opposés, c'est qu'il y règne l'amour de l'ordre et de la patrie. Si l'honneur véritable, si l'esprit du citoyen, si les vraies vertus renais-

soient jamais chez les nations où la philosophie est persécutée, elle y auroit de la considération. Si ces nations au contraire tombent sous le despotisme, et par conséquent se corrompent de plus en plus, la philosophie y sera proscrite pour jamais ».

C'est d'après ces idées qu'Helvetius est revenu à son premier talent, et qu'il ne s'occupoit plus que de son poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avoit laissé sans en faire usage, n'étoit point affoibli. On peut en juger par le sixième chant, et par une partie du quatrième. Il comptoit travailler plusieurs années à cet ouvrage, et le donner lorsque ses amis et lui en seroient contens. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté!

On remarqua au commencement de 1771 quelques changemens dans son humeur et dans ses goûts. On ne lui trouvoit pas sa serénité ordinaire. Il aimoit moins les conversations qu'il avoit le plus aimées. L'exercice le fatiguoit ; il n'alloit presque plus à la chasse. Ce changement n'allarmoit pas sa famille et ses amis. On étoit bien loin de le regarder comme un signe de décadence. On l'attribuoit à des causes morales. Ces dernières années ont été l'époque des malheurs publics auxquels Helvetius fut fort sensible. Le désordre des finances, et le changement de constitution de l'état, répandirent une consternation générale. Un plus grand nombre de suicides dans le royaume, un plus grand nombre dans la capitale, sont des tristes preuves de cette consternation. Des maux physiques l'augmentoient encore. Les récoltes n'étoient point abondantes. Tandis que la disette a duré, les aumônes d'Helvetius n'ont pas permis à ses vassaux d'en souffrir. Dans ces années malheureuses, il a prolongé son séjour à sa campagne, qui lui deve-

noit plus chère par le besoin qu'elle avoit de lui. Et d'ailleurs le spectacle d'une misere qu'il ne pouvoit soulager, lui rendoit triste le séjour de Paris. Il y faisoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduisoit chez lui, avec beaucoup de mystère, quelques nouveaux objets de sa générosité. Souvent en leur présence ; il disoit à son valet-de-chambre ; « Chevalier, je vous défends de parler de ce que vous voyez, même après ma mort ».

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets; et on lui en faisoit des reproches « Si j'étois roi, disoit-il, je les corrigerois ; mais je ne suis que riche, et ils sont pauvres ; je dois les secourir. ».

Sa bonne constitution et une santé rarement altérée, sembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il sentoit qu'il perdoit ses forces. Une attaque de goutte qui se portoit à la tête et à la poitrine, lui ôta d'abord la connoissance et bientôt la vie.

Le 26 décembre 1771, il fut enlevé à sa famille, à ses amis, aux infortunés, et à la philosophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature aussi bien qu'Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la santé et le génie. Dans sa jeunesse il étoit très-bien fait. Ses traits étoient nobles et réguliers. Ses yeux exprimoient ce qui dominoit dans son caractère, c'est-à-dire, la douceur et la bienveillance. Il avoit l'ame courageuse et naturellement révoltée contre l'injustice et l'oppression.

Personne n'a dû être plus convaincu que lui, que pour réussir à tout il ne faut que vouloir fortement.

Il avoit été bon danseur, habile à l'escrime, tireur adroit, financier éclairé, bon poëte, grand philosophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes, mais sans passion; et entraîné par les sens, il n'avoit pas dans l'amitié de préférence exclusive. Il y portoit plus de procédés que de tendresse. Ses amis dans leurs peines, le trouvoient sensible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu nécessaires. Sa conversation étoit souvent celle d'un homme rempli de ses idées, et il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit assez la dispute, et il avançoit des paradoxes pour les voir combattre : il aimoit à faire penser ceux qu'il en croyoit capables, il disoit qu'il alloit avec eux *à la chasse des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des autres; et il se paroit si peu de sa supériorité, que plusieurs hommes d'esprit qui le voyoient beaucoup, ont été long tems sans la deviner. Il craignoit le commerce des grands; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras et de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, et c'est la seule passion qu'il ait éprouvée; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inspiré ses bienfaits. Personne ne les a cachés avec plus de soin. Il n'auroit pas donné à ses plaisirs un tems qu'il destinoit à l'étude; et dans sa jeunesse même, lorsqu'il étoit retiré dans son cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'aux malheureux.

PRÉFACE.

L'OBJET que je me propose d'examiner dans cet ouvrage, est intéressant, il est même neuf. L'on n'a, jusqu'à présent, considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands écrivains n'ont jeté qu'un coup d'œil rapide sur cette matière, et c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit, lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue, est si étroitement liée à la connoissance du cœur et des passions de l'homme, qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet, sans avoir, du moins, à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, et qui ne peut avoir, dans tous les gouvernemens, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis sur cette matière, sont, je pense, conformes à l'intérêt général et à l'expérience. C'est par les faits que j'ai remonté aux causes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres sciences, et faire une morale comme une physique expérimentale. Je ne me suis livré à cette idée, que par la persuasion où je suis que toute morale dont les principes sont utiles au public, est necessairement con-

forme à la morale de la religion, qui n'est que la perfection de la morale humaine. Au reste, si je m'étois trompé, et si, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce seroit une erreur de mon esprit, et non pas de mon cœur; et je déclare d'avance que je les désavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon lecteur, c'est de m'entendre avant que de me condamner ; c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes idées, d'être mon juge et non ma partie. Cette demande n'est pas l'effet d'une sotte confiance, j'ai trop souvent trouvé mauvais le soir ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumières.

Peut-être ai-je traité un sujet au-dessus de mes forces : mais quel homme se connoît assez lui-même pour n'en pas trop présumer? Je n'aurai pas, du moins, à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du public. Si je ne l'obtiens pas, je serai plus affligé que surpris : il ne suffit point en ce genre, de desirer pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'hon-

neur de le dire, mais parce que le vrai est utile aux hommes. Si je m'en suis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de consolation. *Si les hommes*, comme le dit Fontenelle, *ne peuvent, en quelque genre que ce soit, arriver à quelque chose de raisonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuisé toutes les sottises imaginables*; mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens : j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. *Que de sottises*, ajoute Fontenelle, *ne dirions-nous pas maintenant, si les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, et ne nous les avoient, pour ainsi dire, enlevées !*

Je le répète donc : je ne garantis de mon ouvrage que la pureté et la droiture des intentions. Cependant, quelqu'assuré qu'on soit de ses intentions, les cris de l'envie sont si favorablement écoutés, et ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calomnieuses, ont jeté les hommes de génie, semble déjà présager le retour des siècles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre,

que dans la médiocrité de ses talens, qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection, et cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne considère aucun homme en particulier, mais les hommes et les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces discours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeler, en les condamnant, que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités; et que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils et lâches voudroient la proscrire, et lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répètent ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant

qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne seroit pas exposée la nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute nation sans lumière, lorsqu'elle cesse d'être sauvage et féroce, est une nation avilie, et tôt ou tard subjuguée. Ce fut moins la valeur que la science militaire des Romains, qui triompha des Gaules.

Si la connoissance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvéniens dans un tel instant ; cet instant passé, cette même vérité redevient utile à tous les siècles et à toutes les nations.

Tel est enfin le sort des choses humaines: il n'en est aucune qui ne puisse devenir dangereuse dans certains momens ; mais ce n'est qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoissance de certaines vérités, il ne seroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puissans et souvent même mal-intentionnés, sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité, la banniroient entièrement de l'univers. Aussi, le public éclairé, qui seul en connoît tout le prix, la demande sans cesse:

il ne craint point de s'exposer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il estime le plus est cette élévation d'ame qui se refuse au mensonge. Il sait combien il est utile de tout penser et de tout dire; et que les erreurs même cessent d'être dangereuses, lorsqu'il est permis de les contredire. Alors elles sont bientôt reconnues pour erreurs; elles se déposent bientôt d'elles mêmes dans les abîmes de l'oubli, et les vérités seules surnagent sur la vaste étendue des siècles.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS PREMIER.

De l'Esprit en lui-même.

CHAPITRE PREMIER.

ON dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *esprit* ; chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot, et tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste et précise de ce mot *esprit*, et des différentes acceptions dans lesquelles on le prend, il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser, (et l'esprit n'est, en ce sens, que l'assemblage des pensées d'un homme) ou on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit, pris dans cette dernière signification, il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, si j'ose le dire, deux puissances passives, dont l'existence est généralement et distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs ; on la nomme *sensibilité physique.*

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous : on l'appelle *mémoire*, et la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les causes productrices de nos pensées, et qui nous sont communes avec les animaux, ne nous occasionneroient cependant qu'un très petit nombre d'idées, si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains et de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes sans arts, sans habitations, sans défense contre les animaux, tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture et d'éviter les bêtes féroces, ne fussent encore errans dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (1) ?

---

(1) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes ; on leur a, tour-à-tour, ôté et rendu la faculté de penser, et peut-être n'a-t-on pas assez scrupuleusement cherché, dans la différence du physique de l'homme et de l'animal, la cause de l'infériorité de ce qu'on appele l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux sont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf et le cerf, ou par des ongles comme dans le chien et le loup, ou par des griffes, comme le lion et le chat. Or, cette différence d'organisation, entre nos mains et

Or, dans cette supposition, il est évident que la police n'eût, dans aucune société, été portée au dé-

---

les pattes des animaux, les prive non-seulement, comme le dit Buffon, presqu'en entier du sens du tact, mais encore de l'adresse nécessaire pour manier aucun outil et pour faire aucune des découvertes qui supposent des mains.

2°. La vie des animaux, en général, plus courte que la nôtre, ne leur permet, ni de faire autant d'observations, ni par conséquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins, et doivent par conséquent, avoir moins d'invention : si les animaux voraces ont, en général, plus d'esprit que les autres animaux, c'est que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruses pour surprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui, par le secours des armes qu'il s'est forgées, s'est rendu redoutable au plus fort d'entr'eux.

L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multiplié sur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphans et les rhinocéros ne se trouvent que sous certaine latitude.

Or, plus l'espèce d'un animal susceptible d'observations, est multipliée, plus cette espèce d'animal a d'idées et d'esprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont, à peu-près, aussi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme ? c'est qu'ils lui restent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre ; c'est que, parmi les différentes espèces de singes, il en est peu dont la force soit comparable à celle de l'homme ; c'est que les singes sont frugivores, qu'ils ont moins de besoins, et par conséquent, moins d'invention que les hommes ; c'est que d'ailleurs leur vie est plus courte, qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes et les animaux tels que les tigres, les lions, etc ; c'est qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant, comme

gré de perfection où maintenant elle est parvenue. Il n'est aucune nation, qui, en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines nations sauvages qui n'ont pas deux cent idées (1) deux cent mots pour exprimer leurs idées, et dont la langue, par conséquent, ne fût réduite comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris (2), si l'on retranchoit de

---

les enfans, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les singes ne sont pas susceptibles de l'*ennui* qu'on doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisième discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences, dans le physique de l'homme et de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité et la mémoire, facultés communes aux hommes et aux animaux, ne sont, pour ainsi-dire, dans ces derniers, que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur et à la mort des créatures innocentes, et qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines : je répondrai à cette objection, que l'écriture et l'église n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, et supposer ces motifs justes. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorsqu'on lui soutenoit que les animaux étoient sensibles à la douleur, répondoit en plaisantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du foin défendu.*

(1) Les idées des nombres, si simples, si faciles à acquérir, et vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, et qui n'expriment les nombres qui vont au-de'à de trois, que par le mot de *beaucoup.*

(2) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une isle qui

cette même langue les mots d'*arcs*, de *fleches*, de *filets*, &c. qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité et la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation; ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés, sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les philosophes (1), même débattue par les anciens

---

ne produisoit ni arbre, ni arbuste, et qui, vivant du poisson que les flots de la mer jettoient dans les petites baies de l'isle, n'avoient d'autre langue qu'un gloussement semblable à celui du coq-d'Inde.

(1) Quelque stoïcien décidé que fut Séneque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. « Votre lettre, écrit-il à un de » ses amis, est arrivée mal-à-propos: lorsque je l'ai reçue, je me pro» menois délicieusement dans le palais de l'espérance; je m'y assu» rois de l'immortalité de mon ame; mon imagination, doucement » échauffée par les discours de quelques grands hommes, ne dou» toit déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent plus qu'ils » ne la prouvent; déjà je commençois à me déplaire à moi-même, » je méprisois les restes d'une vie malheureuse, je m'ouvrois, avec » délices, les portes de l'éternité. Votre lettre arrive: je me ré» veille; et d'un songe si amusant, il me reste le regret de le re» connoître pour un songe ».

Une preuve, dit Deslandes dans son *Histoire critique de la philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'ame, c'est que du tems de Néron, l'on se plaignoit

pères (1), et renouvellée de nos jours, n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit, s'accorde également bien avec l'une et l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet, que, si l'église n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, et qu'on dût, par les seules lumières de la raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration; qu'on doit peser les raisons pour et contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre de vraisemblances, et, par conséquent, ne porter que des jugemens provisoires. Il en seroit, de ce problême, comme d'une infinité d'autres qu'on ne peut

---

à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des soldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale consolation des malheureux, et doubloit enfin la mort en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

(1) Saint Irénée avançoit que l'ame étoit un souffle. *Flatus est vita.* Voyez la théologie payenne.

Tertullien, dans son traité de l'amè, prouve qu'elle est corporelle. *Tertull. de animâ, cap. 7.* page 268.

Saint Ambroise enseigne qu'il n'y a que la très-sainte Trinité exempte de composition matérielle. *Ambrosius de Abrahamo.*

Saint-Hilaire prétend que tout ce qui est créé est corporel. *Hilarius in Matth.* page 653.

Au second concile de Nicée, on croyoit encore les anges corporels: aussi y lut-on, sans scandale, ces paroles de Jean de Thessalonique: *pingendi angeli quià corporei.*

Saint-Justin et Origène croyoit l'ame matérielle; ils regardoien

eésoudre

résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (1). Je ne m'arrête donc pas d'avantage à cette question ; je

son immortalité comme une pure faveur de Dieu ; ils ajoutoient qu'au bout d'un certain tems les ames des méchans seroient anéanties ; *Dieu*, disoient-ils, *qui de sa nature est porté à la clemence*, se lassera de les punir, et retirera ses bienfaits.

(1) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, et de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répete tous les jours cet axiome dans les écoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu ; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hotellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guères assuré que de sa propre existence. Comment le le seroit-il, par exemple, de celle des corps ? Dieu, par sa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la présence des objets ? or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, et que tout l'univers ne soit un pur phénomène ? d'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve ?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle est plus ou moins vraie*, il est évident que, si nous sommes plus certains de notre propre existence que de celle des corps, l'existence des corps n'est, par conséquent qu'une probabilité : probabilité qui sans doute est très-grande, et qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence ; mais qui n'est cependant qu'une probabilité. Or, si presque toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, qu'elle reconnoissance ne devroit-on pas à l'homme de génie qui se chargeroit de conduire des tables physiques, métaphysiques, morales et politiques, où seroient marqués avec précision tous les divers degrés de probabilité, et, par conséquent, de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion ?

L'existence des corps, par exemple, seroit placée dans les tables

viens à mon sujet, et je dis que la sensibilité physique et la mémoire, où, pour parler plus exactement,

---

physiques comme le premier degré de certitude ; on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à parier que le soleil se levera demain, qu'il se levera dans dix, dans vingt ans, etc. Dans les tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'existence de Rome ou de Londres, puis celle des héros tels que César ou Guillaume-le-Conquérant ; l'on descendroit ainsi, par l'échelle des probabilités, jusqu'aux faits les moins certains, et enfin jusqu'aux prétendus miracles de Mahomet, jusqu'à ces prodiges attestés par tant d'Arabes, et dont la fausseté, cependant, est encore très-probable ici-bas, où les menteurs sont si communs et les prodiges si rares.

Alors les hommes, qui, le plus souvent, ne diffèrent de sentiment que par l'impossibilité où ils sont de trouver des signes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, se communiqueroient plus facilement leurs idées ; puisqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainsi, toujours rapporter leurs opinions à quelques uns des numéros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'esprit est toujours lente, et les découvertes dans les sciences presque toujours éloignées les unes des autres, on sent que les tables de probabilités une fois construites, on n'y feroit que des changemens légers et successifs, qui consisteroient conséquemment à ces découvertes, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appelons *vérités*, et qui ne sont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir ; alors les doutes cesseroient d'être vagues ; soumis au calcul, et par conséquent, appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives : alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*élective*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits, et à adoucir les mœurs.

que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique : le principe qui sent en nous doit être nécessairement le principe qui se ressouvient ; puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver, n'est proprement que *sentir*.

Lorsque par une suite de mes idées, ou par l'ébranlement que certains sons cause dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne, alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à peu près dans la même situation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or, cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation : il est donc évident que se ressouvenir, c'est sentir.

Ce principe posé, je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons d'appercevoir les ressemblances ou les différences, les convenances ou les dis-

---

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences, qu'on agît lorsqu'il paroissoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le tems de délibérer ; qu'on se décidât, par conséquent, plus sûrement, et que dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus, qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent plus sociable : enfin, que l'habitude du doute, en nous rendant moins sensibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui sont des vérités d'un autre ordre.

(Cette dernière phrase n'étoit point dans la première édition.)

convenances qu'ont entr'eux les objets divers, que consistent toutes les opérations de l'esprit. Or, cette capacité n'est que la sensibilité phisique même : tout se réduit donc à sentir.

Pour nous assurer de cette vérité, considérons la nature. Elle nous présente des objets ; ces objets ont des rapports avec nous et des rapports entre eux ; la connoissance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*esprit* : il est plus ou moins grand, selon que nos connoissances en ce genre sont plus ou moins étendues. L'esprit humain s'élève jusqu'à la connoissance de ces rapports ; mais ce sont des bornes qu'il ne franchit jamais. Aussi tous les mots qui composent les diverses langues, et qu'on peut regarder comme la collection des signes de toutes les pensées des hommes, nous rappellent ou des images, tels sont les mots, *chêne*, *océan*, *soleil* ; ou désignent des idées, c'est-à-dire, les divers rapports que les objets ont entre eux, et qui sont ou simples, comme les mots, *grandeur*, *petitesse* ; ou composés, comme *vice*, *vertu* ; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'est-à-dire, notre action sur eux, comme dans ces mots, *je brise*, *je creuse*, *je souleve* ; ou leur impression sur nous, comme dans ceux-ci, *je suis blessé*, *ébloui*, *épouvanté*.

Si j'ai resserré ci-dessus la signification de ce mot, *idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puisqu'on dit également l'*idée d'un arbre*, et

l'*idée de vertu*, c'est que la signification indéterminée de cette expression peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occasionne toujours l'abus des mots.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que, si tous les mots des diverses langues ne désignent jamais que les objets ou les rapports de ces objets avec nous et entre eux, tout l'esprit, par conséquent, consiste à comparer et nos sensations et nos idées, c'est-à-dire à voir les ressemblances et les différences, les convenances et les disconvenances qu'elles ont entr'elles. Or, comme le jugement n'est que cette appercevance elle-même, ou, du moins, que le prononcé de cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger.

La question renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant si *juger* n'est pas *sentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me présente, il est évident que le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes sens, n'est proprement qu'une sensation; que je puis dire également : je juge ou je sens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toise*, fait sur moi une impression différente de celui que j'appelle *pied*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment que celle que je nomme *jaune*; et j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'est jamais que *sentir*. Mais dira-t-on, supposons qu'on veuille savoir si la force est préférable à la grandeur du corps,

peut-on assurer qu'alors juger soit sentir? oui, répondrai-je : car, pour porter un jugement sur ce sujet, ma mémoire doit me tracer successivement les tableaux des situations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'est voir dans ces divers tableaux, que la force me sera plus souvent utile que la grandeur du corps. Mais, repliquera-t-on, lorsqu'il s'agit de juger si, dans un Roi, la justice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne soit alors qu'une sensation?

Cette opinion, sans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe : cependant, pour en prouver la vérité, supposons dans un homme la connoissance de ce qu'on appelle le bien et le mal, et que cet homme sache encore qu'une action est plus ou moins mauvaise, selon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la société. Dans cette supposition, quel art doit employer le poëte ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la justice, préférable, dans un Roi, à la bonté, conserve à l'état plus de citoyens?

L'orateur présentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un, il lui peindra le Roi juste qui condamne et fait exécuter un criminel, dans le second, le Roi bon, qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel et lui détache ses fers; dans le troisième, il représentera ce même criminel, qui, s'armant de son poignard au sortir de son cachot,

court massacrer cinquante citoyens : or, quelle homme, à la vue de ces trois tableaux, ne sentira pas que la justice, qui, par la mort d'un seul, prévient la mort de cinquante hommes, est, dans un Roi, préférable à la bonté ? Cependant ce jugement n'est réellement qu'une sensation. En effet, si par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains sons, exciter en nous à peu-près les mêmes sensations qu'on éprouveroit à la présence même des objets ; il est évident qu'à l'exposé de ces trois tableaux, juger que, dans un Roi, la justice est préférable à la bonté, c'est sentir et voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un citoyen, et que dans le troisième, on en massacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugemens portés, par exemple, sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telle que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abstractions, ou celle de l'analyse ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la signification de ce mot *méthode* : une méthode n'est autre chose que le moyen dont on se sert pour parvenir au but qu'on se propose. Supposons qu'un homme ait dessein de placer certains objets ou certaines idées dans sa mémoire, et que le hasard les

y ait rangés de manière que le ressouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappellé le souvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, et qu'il ait ainsi gravé plus facilement et plus profondément certains objets dans sa mémoire : alors, juger que cet ordre est le meilleur, et lui donner le nom de *méthode*, c'est dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une sensation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, se ressouvenir d'une sensation pénible, c'est sentir ; il est donc évident que, dans ce cas, *juger* est *sentir*.

Supposons encore que, pour prouver la vérité de certaines propositions de géométrie, et pour les faire plus facilement concevoir à ses disciples, un géomètre se soit avisé de leur faire considérer les lignes indépendamment de leur largeur et de leur épaisseur : alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abstraction est la plus propre à faciliter à ses élèves l'intelligence de certaines propositions de géométrie, c'est dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, et qu'ils éprouvent une sensation moins pénible, en se servant de cette méthode que d'une autre.

Supposons, pour dernier exemple, que par un examen séparé de chacune des vérités que renferme une proposition compliquée, on soit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette proposition : juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyse est la meil-

leure, c'est pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, et qu'on a, par conséquent, éprouvé une sensation moins pénible, lorsqu'on a considéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette proposition compliquée, que lorsqu'on les a voulu saisir toutes à la fois.

Il résulte de ce que j'ai dit, que les jugemens portés sur les moyens ou les méthodes que le hazard nous présente pour parvenir à un certain but, ne sont proprement que des sensations, et que dans l'homme, tout se réduit à sentir.

Mais, dira-t-on, comment, jusqu'à ce jour, a-t-on supposé en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir? l'on ne doit cette supposition, répondrai-je, qu'a l'impossibilité où l'on s'est cru jusqu'à présent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'esprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les chapitres suivans, montrer que tous nos faux jugemens et nos erreurs se rapportent à deux causes, qui ne supposent en nous que la faculté de sentir; qu'il seroit, par conséquent, inutile et même absurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puisse expliquer sans elle. J'entre donc en matière, et je dis qu'il n'est point de faux jugement qui ne soit un effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance.

CHAPITRE II.

Des erreurs occasionnées par nos passions.

LES passions nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, et qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un Roi est jaloux du titre de conquérant : la victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre ; je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes ennemis, je chargerai leurs mains de fers, et la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misère est presque également supporté par le vainqueur et par le vaincu ; il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerrière, et que c'est l'orgueil qui forge ses armes et déploie ses étendards : toute son attention est fixée sur le char et la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets : on la verra créer des spectres, les répandre autour des tombeaux, et dans l'obscurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de son ame, et n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent, mais elles nous trompent encore, en nous montrant souvent ces mêmes objets où ils n'existent pas. On sait le conte d'un curé et d'une dame galante : ils avoient oui dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient; et le téles cope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la dame, *j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point ; ce sont deux amans heureux ..... Eh ! fi donc, madame*, reprend le curé, *ces deux ombres que vous voyez, sont deux clochers d'une cathédrale.* Ce conte est notre histoire ; nous n'appercevons le plus souvent dans les choses que ce que nous desirons y trouver : sur la terre comme dans la lune, des passions différentes nous y feront toujours voir ou des amans ou des clochers. L'illusion est un effet nécessaire des passions, dont la force se mesure presque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'est ce qu'avoit très-bien senti je ne sais quelle femme, qui, surprise par son amant entre les bras de son rival, osa lui nier le fait dont il étoit témoin : *Quoi !* lui dit-il, *vous poussez à ce point l'impudence ? Ah ! perfide*, s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus, tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'est pas seulement applicable à la passion de l'amour, mais à toutes les passions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Pour s'en convaincre, qu'on transporte ce même mot à des sujets plus relevés : qu'on ou-

vre le temple de Memphis ; en présentant le *bœuf Apis* aux Egyptiens craintifs et prosternés, le prêtre, à l'exemple de cette femme, ne pourroit-il pas s'écrier ? *Peuples, sous cette métamorphose, reconnoissez la divinité de l'Egypte, que l'univers entier l'adore, que l'impie qui raisonne et qui doute, exécration de la terre, vil rebut des humains, soit frappé du feu céleste ; qui que tu sois, tu ne crains pas les Dieux, mortel superbe, qui, dans ce bœuf, n'apperçois pas le Dieu Apis, et qui crois plus ce que tu vois que ce qu'il te dit par ma bouche.*

Tels étoient sans doute les discours des prêtres de Memphis, qui devoient se persuader, comme la femme déjà citée, qu'on venoit d'être animé d'une passion forte au moment même qu'on cessoit d'être aveugle : comment ne l'eussent-ils pas cru ? on voit tous les jours de bien plus foibles intérêts produire sur nous de semblables effets. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puissantes, et que les citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles ; d'une part, quelle facilité à croire les bonnes ! de l'autre, quelle incrédulité sur les mauvaises ! combien de fois une trop sotte confiance en des moines ignorans n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la possibilité des antipodes ? il n'est point de siècle qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

Au reste, ces mêmes passions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, sont aussi la source de nos lumières. Si elles nous égarent, elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie et à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la seconde cause de nos erreurs.

CHAPITRE III.

De l'Ignorance.

Nous nous trompons, lorsqu'entraînés par une passion et fixant toute notre attention sur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce seul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorsque, nous établissant juges sur une matière, notre mémoire n'est point chargée de tous les faits de la comparaison desquels dépend en ce genre la justesse de nos décisions. Ce n'est pas que chacun n'ait l'esprit juste; chacun voit bien ce qu'il voit: mais, personne ne se défiant assez de son ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet est tout ce que l'on y peut voir.

Dans les questions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cause de nos

erreurs. Pour savoir combien, en ce cas, il est facile de se faire illusion à soi-même, et comment, en tirant des conséquences toujours justes de leurs principes, les hommes arrivent à des résultats entièrement contradictoires, je choisirai pour exemple une question un peu compliquée : telle est celle du luxe, sur laquelle on a porté des jugemens très-différens, selon qu'on l'a considérée sous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* est vague, n'a aucun sens bien déterminé, et n'est ordinairement qu'une expression relative, il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *luxe* pris dans une signification rigoureuse, et donner ensuite une définition du luxe considéré par rapport à une nation et par rapport à un particulier.

Dans une signification rigoureuse, on doit entendre par *luxe*, toute espèce de superfluités, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la conservation de l'homme. Lorsqu'il s'agit d'un peuple policé et des particuliers qui le composent, ce mot de *luxe* a une toute autre signification ; il devient absolument relatif. Le luxe d'une nation policée est l'emploi de ses richesses à ce que nomme superfluités le peuple avec lequel on compare cette nation. C'est le cas où se trouve l'Angleterre par rapport à la Suisse.

Le luxe, dans un particulier, est pareillement l'emploi de ses richesses à ce que l'on doit appeller superfluités, eu égard au poste que cette homme occupe dans un état, et au pays dans lequel il vit : tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons sous quels aspects différens on a considéré le luxe des nations, lorsque les uns l'ont regardé comme utile, et les autres comme nuisible à l'état.

Les premiers ont porté leurs regards sur ces manufactures que le luxe construit, où l'étranger s'empresse d'échanger ses trésors contre l'industrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richesses amener à sa suite l'augmentation du luxe et la perfection des arts propres à le satisfaire. Le siècle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur et de la puissance d'un état. L'abondance d'argent qu'il suppose et qu'il attire, rend, disent-ils, la nation heureuse au-dedans, et redoutable au-dehors. C'est par l'argent qu'on soudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magasins, qu'on fournit des arsénaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands princes, et qu'une nation enfin peut non seulement résister, mais encore commander à des peuples plus nombreux, et, par conséquent, plus réellement puissans qu'elle. Si le luxe rend un état redoutable au-dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au-dedans? il adoucit les mœurs, il crée de nouveaux plaisirs, fournit par ce moyen à la subsistance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité salutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes et les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un état, y réveille l'in-

dustrie, fait ouvrir des ports, y construit des vaisseaux, les guide à travers l'océan, et rend enfin communes à tous les hommes les productions et les richesses que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abîmes de la terre, ou qu'elle tient éparses dans mille climats divers. Voilà, je pense, à peu près le point de vue sous lequel le luxe se présente à ceux qui le considèrent comme utile aux états.

Examinons maintenant l'aspect sous lequel il s'offre aux philosophes, qui le regardent comme funeste aux nations.

Le bonheur des peuples dépendet de la félicité dont ils jouissent au-dedans, et du respect qu'ils inspirent au-dehors.

A l'égard du premier objet, nous pensons, diront ces philosophes, que le luxe et les richesses qu'il attire dans un état, n'en rendroient les sujets que plus heureux, si ces richesses étoient moins inégalement partagées, et que chacun put se procurer les commodités dont l'indigence le force à se priver.

Le luxe n'est donc pas nuisible comme luxe; mais simplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des citoyens (1). Aussi le luxe n'est-

(1) Le luxe fait circuler l'argent; il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entasser: c'est donc le luxe, disent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponse à ce raisonnement, c'est qu'il ne produit point cet effet. Le luxe suppose toujours une cause d'inégalité de richesse entre les citoyens. Or, cette cause, qui fait les premiers riches, doit, lorsque le luxe les

il

il jamais extrême, lorsque le partage des richesses n'est pas trop inégal; il s'augmente à mesure qu'elles se rassemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à son dernier période, lorsque la nation se partage en deux classes, dont l'une abonde en superfluités, et l'autre manque du nécessaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une nation est d'autant plus cruel qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens? l'homme riche aura acheté de grandes seigneuries: à portée de profiter du dérangement de ses

---

ruinés, en reproduire toujours de nouveaux: si l'on détruisoit cette cause d'inégalité de richesses, le luxe disparoîtroit avec elle. Il n'y a point de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens sont à-peu-près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que cette inégalité de richesses une fois établie, le luxe lui-même est en partie cause de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui se ruine par son luxe, transporte la plus grande partie de ses richesses dans les mains des partisans du luxe; ceux-ci enrichis des dépouilles d'une infinité de dissipateurs, deviennent riches à leur tour, et se ruinent de la même manière. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richesses dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de terre, destinées à l'usage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en est pas ainsi de ces mêmes productions, lorsqu'elles ont passé dans les manufactures, et qu'elles ont été employées par l'industrie; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ses artisans, le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes, et par ce moyen, entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les citoyens.

voisins, il aura réuni, en peu de tems, une infinité de petites propriétés à son domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers sera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier suivra le cours de toute espèce de marchandise, dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richesses, est intéressé à baisser le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paie absolument nécessaire pour sa subsistance (1) : le besoin

(1) On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées, les impositions, et sur-tout par celle des tailles ; je conviendrai volontiers qu'elles sont très-onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la seule suppression de cet impôt rendît la condition des paysans fort heureuse. Dans beaucoup de provinces, la journée est de huit sols. Or, de ces huit sols, si je déduis l'imposition de l'église, c'est-à-dire, à-peu-près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches, et peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé, sans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reste, l'un portant l'autre, que six sols par jour : tant qu'il est garçon, je veux que ces six sols fournissent à sa dépense, le nourrissent, le vêtent, le logent? Dès qu'il sera marié, ces six sols ne pourront plus lui suffire ; parce que, dans les premières années du mariage, la femme, entièrement occupée à soigner ou à allaiter ses enfans, ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fît alors remise entière de sa taille, c'est-à-dire, cinq ou six francs, il auroit à-peu-près un liard de plus à dépenser par jour : or, ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation : que faudroit-il donc pour la rendre heureuse ? Hausser considérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit que les seigneurs vécussent habituellement dans leurs terres, à l'exemple de leurs pères ; ils récompenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpens de terre, le nombre des propriétaires

contraint ce dernier à s'en contenter ; mais s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors, faute de nourriture saine ou assez abondante, il devient infirme, il meurt, et laisse à l'état une famille de mendians. Pour prévenir un pareil malheur ; il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuste et impraticable. Il est donc évident que, le luxe parvenu à un certain période, il est impossible de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches et les richesses se rendent dans les capitales, où les attirent les plaisirs et les arts du luxe : alors la campagne reste inculte et pauvre ; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la misère (1),

augmenteroit insensiblement ; celui des journaliers diminueroit, et ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

(1) Il est bien singulier que les pays vantés par leur luxe et leur police, soient les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les nations sauvages, si méprisées des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du paysan ? le sauvage n'a point, comme lui, à craindre la prison, la surcharge des impôts, la vexation d'un seigneur, le pouvoir arbitraire d'un subdélégué ; il n'est point perpétuellement humilié et abruti par la présence journalière d'hommes plus riches et plus puissans que lui ; sans supérieur, sans servitude, plus robuste que le paysan, par ce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, et sur-tout du bien inestimable de la liberté si inutilement réclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés, l'art de la législation n'a souvent consisté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit

et cinq ou six mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, sans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table ? ne lui suffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne sera pas détestable ? d'ailleurs la frugalité et l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par

---

nombre, à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppression, et à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant, le vrai esprit législatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur ; peut-être les découvertes en législation nous ramèneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate, et qui exigeroit l'examen le plus profond ; mais j'avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernement, établies du moins sous le prétexte du bien public, que tant de loix, tant de réglemens n'aient été, chez la plupart des peuples, que des instrumens de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs dont on ne peut se détacher sans peine ; mais ce sacrifice, cependant, seroit un devoir, si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre ? vérité assez heureusement exprimée par ces deux vers sur les sauvages :

Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal ;
Comme ils sont sans palais, ils sont sans hopital.

la bonne chère ? le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages : lorsqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé et traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaisirs physiques, qui sont les seuls plaisirs réels ; on est, tout au plus, affecté d'un plaisir de vanité, dont la privation seroit peut-être insupportable, mais dont la jouissance est insipide. Sans augmenter son bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de son luxe, qu'offenser l'humanité et le malheureux, qui, comparant les haillons de la misère aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche et le sien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtemens ; qui se rappelle, à cette occasion le souvenir douloureux des peines qu'il endure, et qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné, et de l'oubli momentané de sa misère.

Il est donc certain, continueront ces philosophes, que le luxe ne fait le bonheur de personne, et qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entre eux. Le peuple chez qui le luxe s'introduit, n'est donc pas heureux au-dedans : voyons s'il est respectable au-dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un état, en impose d'abord à l'imagination ; cet état est, pour quelques instans, un état puissant : mais cet

avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage independant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Assez semblables aux mers, qui successivement abandonnent et couvrent mille plages différentes, les richesses doivent parcourir mille climats divers. Lorsque, par la beauté de ses manufactures et la perfection des arts de luxe, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées et de la main d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces peuples appauvris, et que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à son tour en l'approvisionnant, à meilleur compte, des marchandises dont cette nation les fournissoit (1). Or, si-tôt que la disette d'argent se fait

(1) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute espèce de commerce. Les richesses que les manufactures et la perfection des arts de luxe attirent dans un état, n'y sont que passageres, et n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appele de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, et, par conséquent, un partage bien moins inégal des richesses. Je sais bien que le commerce des denrées doit, après un certain tems, occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes des citoyens, et amener le luxe à sa suite; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement, et

sentir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris.

---

par ce que les propriétaires sont à-la-fois cultivateurs et négocians; et par ce que, le nombre des propriétaires étant plus grand et celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, sont, comme je l'ai dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, et d'exiger une paie suffisante pour subsister honnêtement eux et leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux états le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des manufactures de luxe : un art, une manufacture passe aisément d'un pays dans un autre ; mais quel tems ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance et la paresse des paysans, et les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée ? pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un pays, il faut un soin et une dépense qui doit presque toujours laisser à cet égard l'avantage du commerce au pays où cette denrée croît naturellement, et dans lequel elle est depuis long-tems cultivée.

Il est cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établissement des manufactures et le commerce des arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce seroit lorsque l'étendue et la fertilité d'un pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitans, c'est-à-dire, lorsqu'un état ne pourroit nourrir tous ses citoyens. Alors une nation qui ne sera point à portée de peupler un pays tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre ; l'un, d'envoyer des colonies ravager les contrées voisines, et s'établir, comme certains peuples, à main armée, dans des pays assez fertiles pour les nourrir ; l'autre, d'établir des manufactures, de forcer les nations voisines d'y lever des marchandises, et de lui apporter en échange les denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'habitans. Entre ces deux partis, le dernier est, sans contredit, le plus humain : quelque soit le sort des armes, victorieuse ou vaincue, toute colonie qui entre, à main armée, dans un pays, y répand certainement plus de désolation et de maux que n'en peut occasionner la levée d'une espèce de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

Pour s'y soustraire; il faudroit se rapprocher d'une vie simple; et les mœurs, ainsi que les loix s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chûte et de son avilissement. La félicité et la puissance apparente que le luxe communique, durant quelques instans, aux nations, est comparable à ces fievres violentes qui prêtent, dans le transport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent, et qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver, au déclin de l'accès, et de ces mêmes forces, et de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philosophes, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement respectable à ses voisins : c'est sans contredit, le nombre, la vigueur de ses citoyens, leur attachement pour la patrie, et enfin leur courage et leur vertu.

Quant au nombre des citoyens, on sait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés, que dans la même étendue de terrein, la Suisse peut compter plus d'habitans que l'Espagne, la France et même l'Angleterre.

La consommation d'hommes, qu'occasionne nécessairement un grand commerce (1), n'est pas en

(1) Cette consommation d'hommes est cependant si grande, qu'on ne peut, sans frémir, considérer celle que suppose notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes,

ce pays l'unique cause de la dépopulation : le luxe en crée mille autres, puisqu'il attire les richesses dans les capitales, laisse les campagnes dans la disette, favorise le pouvoir arbitraire, et, par conséquent, l'augmentation des subsides, et qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes (1), dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes causes de dépopulation, en plongeant tout un pays dans la misère, y doivent nécessairement affoiblir la constitution des corps. Le peuple adonné au luxe,

---

veut que, dans la traite des nègres, je mette également au rang des malheurs et la mort de mes compatriotes et celle de tant d'Africains, qu'anime au combat l'espoir de faire des prisonniers et le desir de les échanger contre nos marchandises. Si l'on suppute le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traversée d'Afrique en Amérique; qu'on y ajoute celui des negres, qui, arrivés à leur destination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité et du pouvoir arbitraire d'un maître; et qu'on joigne à ce nombre celui des citoyens qui périssent par le feu, le naufrage ou le scorbut; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur séjour a Saint-Domingue, ou par les maladies affectées à la température particulière de ce climat, ou par les suites d'un libertinage toujours si dangereux en ce pays, on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte du sang humain. Or, quel homme, à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture et l'exportation de cette denrée, refuseroit de s'en priver, et ne renonceroit pas à un plaisir acheté par les larmes et la mort de tant de malheureux? détournons nos regards d'un spectacle si funeste, et qui fait tant de honte et d'horreur à l'humanité.

(1) La Hollande, l'Angleterre, la France sont chargées de dettes et la Suisse ne doit rien.

n'est jamais un peuple robuste : de ses citoyens, les uns sont énervés par la mollesse, les autres exténués par le besoin.

Si les peuples sauvages ou pauvres, comme le remarque le chevalier Folard, ont, à cet égard, une grande supériorité sur les peuples livrés au luxe, c'est que le laboureur est, chez les nations pauvres, souvent plus riche que chez les nations opulentes; c'est qu'un paysan suisse est plus à son aise qu'un paysan françois (1).

Pour former des corps robustes, il faut une nourriture simple, mais saine et assez abondante; un exercice qui sans être excessif, soit fort, une grande habitude à supporter les intempéries des saisons; habitude que contractent les paysans, qui, par cette raison, sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les nations pauvres que se forment ces armées infatigables qui changent le destin des empires.

Quels remparts opposeroit à ces nations un pays livré au luxe et à la mollesse? il ne peut leur en imposer ni par le nombre, ni par la force de ses habitans. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut suppléer au nombre et à la force des citoyens.

---

(1) Il ne suffit pas, dit Grotius, que le peuple soit pourvu des choses absolument nécessaires à sa conservation et à sa vie; il faut encore qu'il l'ait agréable.

Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie ? l'ordre des paysans, qui compose à lui seul les deux tiers de chaque nation, y est malheureux : celui des artisans n'y possede rien ; transplanté de son village dans une manufacture ou une boutique, et de cette boutique dans une autre, l'artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement ; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu ; assuré presque par-tout de sa subsistance, il doit se regarder, non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc se distinguer longtems par son courage ; parce que, dans un peuple, le courage est ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ses forces qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie qui leur fait dédaigner les dangers : or, le le luxe tarit, à la longue, ces deux sources de courage (1). Peut-être la cupidité en ouvriroit-elle une

(1) En conséquence, l'on a toujours regardé l'esprit militaire comme incompatible avec l'esprit de commerce : ce n'est pas qu'on ne puisse du moins les concilier jusqu'à un certain point ; mais c'est qu'en politique, ce problème est un des plus difficiles à résoudre. Ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur le commerce, l'ont traité comme une question isolée ; ils n'ont pas assez fortement senti que tout a ses reflets ; qu'en fait de gouvernement, il n'est point proprement de question isolée ; qu'en ce genre, le mérite d'un auteur consiste à lier ensemble toutes les parties de l'administration ; et qu'enfin un état est une machine mue par différens ressorts,

troisieme, si nous vivions encore dans ces siècles barbares où l'on réduisoit les peuples en servitude, et l'on abandonnoit les villes au pillage. Le soldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que parce qu'on appelle l'*honneur :* or, le desir de l'honneur s'attiédit chez un peuple, lorsque l'amour des richesses s'y allume (1). En vain diroit-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur et en plaisirs ce qu'elles perdent en vertu et en courage : un Spartiate (2) n'étoit pas moins heureux qu'un Perse; les premiers Romains, dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le sort de Crassus.

Caïus Duillius, qui, par ordre du sénat, étoit tous les soirs reconduit à sa maison à la clarté des flambeaux et au son des flûtes, n'étoit pas moins sensible à ce concert grossier que nous le sommes

---

dont il faut augmenter ou diminuer la force, proportionnément au jeu de ces ressorts entr'eux, et à l'effet qu'on veut produire.

(1) Il est inutile d'avertir que le luxe est, à cet égard, plus dangereux pour une nation située en terre ferme que pour des insulaires ; leurs remparts sont leurs vaisseaux, et leurs soldats les matelots.

(2) Un jour qu'on faisoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi s'étonne-t-on*, disoit-il. *à la vie malheureuse qu'ils menent, ils ne doivent avoir rien de si pressé que de mourir!* Cette plaisanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade se trompoit, et Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athenes. C'est ce qui faisoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des bocages, comme les Sybarites.

à la plus brillante sonate. Mais, en accordant que les nations opulentes se procurent quelques commodités inconnues aux peuples pauvres, qui jouira de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés et riches, qui, se prenant pour la nation entière, concluent de leur aisance particulière, que le paysan est heureux. Mais quand même ces commodités seroient réparties entre un plus grand nombre de citoyens, de quel prix est cet avantage comparé à ceux que procure à des peuples pauvres une ame forte, courageuse et ennemie de l'esclavage ? les nations chez qui le luxe s'introduit, sont tôt ou tard victimes du despotisme; elles présentent des mains foibles et débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire ? dans ces nations, les uns vivent dans la mollesse, et la mollesse ne pense ni ne prévoit : les autres languissent dans la misère; et le besoin pressant; entièrement occupé à se satisfaire, n'élève point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique, les richesses de ces nations sont à leurs maîtres ? dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puissans comme aux peuples courageux qui les avoisinent.

« Apportez-nous vos trésors, auroient pu dire les » Romains aux Carthaginois; ils nous appartiennent : » Rome et Carthage ont toutes deux voulu s'enri- » chir; mais elles ont pris des routes différentes pour » arriver à ce but. Tandis que vous encouragiez » l'industrie de vos citoyens, que vous établissiez

» des manufactures, que vous couvriez la mer de » vos vaisseaux, que vous alliez reconnoître des côtes » inhabitées, et que vous attiriez chez vous tout l'or » des Espagnes et de l'Afrique, nous plus prudens, » nous endurcissions nos soldats aux fatigues de la » guerre, nous élevions leur courage; nous savions » que l'industrieux ne travailloit que pour le brave. » Le tems de jouir est arrivé, rendez-nous des biens » que vous êtes dans l'impuissance de défendre». Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentimens que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage, et conservé, à cet égard, l'avantage que presque toutes les nations pauvres ont eu sur les nations opulentes? n'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche et commerçante Athenes? les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie? n'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Gênes, Venise, subjuguées ou du moins humiliées par des peuples quelles appelloient barbares? et qui sait si on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuse au-dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre? voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux philosophes, qui l'ont regardé comme funeste aux nations.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voient,

en tirant des conséquences très-justes de leurs principes, arrivent cependant à des résultats souvent contradictoires; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité qu'ils cherchent.

Il est, je pense, inutile de dire qu'en présentant la question du luxe sous deux aspects différens, je ne prétends point décider si le luxe est réellement nuisible ou utile aux états: il faudroit pour résoudre exactement ce problème moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose; j'ai seulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les questions compliquées et sur lesquelles on juge sans passions, on ne se trompe jamais que par ignorance, c'est-à-dire en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, est tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHAPITRE IV.

De l'abus des mots.

UNE autre cause d'erreur, et qui tient pareillement à l'ignorance, c'est l'abus des mots, et les idées peu nettes qu'on y attache. Locke a si heureusement traité ce sujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux lecteurs, qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce philosophe également présent à l'esprit.

Descartes avoit déjà dit, avant Locke, que les Péripatéticiens, retranchés derrière l'obscurité des mots, étoient assez semblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obscure : que cet homme, ajoutoit-il, sache donner du jour à la caverne, qu'il force les Péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils se servent ; son triomphe est assuré. D'après Descartes et Locke, je vais donc prouver qu'en métaphysique et en morale, l'abus des mots et l'ignorance de leur vraie signification, est, si j'ose le dire, un labyrinthe où les plus grands génies se sont quelques fois égarés. Je prendrai pour exemples quelques-uns de ces mots qui ont excité les disputes les plus longues et les plus vives entre les philosophes : tels sont, en métaphysique, les mots de *matière*, d'*espace* et d'*infini*.

L'on a de tout tems et tour-à-tour soutenu que la matière sentoit ou ne sentoit pas, et l'on a, sur ce sujet, disputé très-longuement et très-vaguement. L'on s'est avisé très-tard de se demander sur quoi l'on disputoit, et d'attacher une idée précise à ce mot de *matière*. Si d'abord l'on en eût fixé la signification, on eût reconnu que les hommes étoient, si j'ose le dire, les créateurs de la matière, que la matière n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de *corps*, et qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de *matière* que la collection des propriétés communes

munes à tous les corps. La signification de ce mot ainsi déterminée, il ne s'agissoit plus que de savoir si l'étendue, la solidité, l'impénétrabilité étoient les seules propriétés communes à tous les corps; et si la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire soupçonner que les corps eussent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de sentir, qui, ne se manifestant que dans les corps organisés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La question réduite à ce point, on eût alors senti que s'il est, à la rigueur, impossible de démontrer que tous les corps soient absolument insensibles, tout homme qui n'est pas, sur ce sujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la question qu'en calculant et comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette dispute, il n'étoit donc point nécessaire de bâtir différens systêmes du monde, de se perdre dans la combinaison des possibilités, et de faire ces efforts prodigieux d'esprit qui n'ont abouti et n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuses. En effet, (qu'il me soit permis de le remarquer ici,) s'il faut tirer tout le parti possible de l'observation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, et avoir le courage d'ignorer ce quon ne peut encore savoir.

Instruits pat les erreurs des grands hommes qui nous

ont précédés, nous devons sentir que nos observations multipliées et rassemblées suffisent à peine pour former quelques-uns de ces systêmes partiels renfermés dans le systême générale ; que c'est des profondeurs de l'imagination qu'on a jusqu'à présent tiré celui de l'univers ; et que si l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les philosophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du systême du monde. Avec beaucoup d'esprit et de combinaisons, ils ne débiteront jamais que des fables, jusqu'à ce que le tems et le hasard leur aient donné un fait général auquel tous les autres puissent se rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matière*, je le dis de celui d'*espace ;* la plupart des philosophes en ont fait un être, et l'ignorance de la signification de ce mot a donné lieu à de longues disputes (1). Ils les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot : ils seroient alors convenus que l'espace, considéré abstractivement, est le pur néant ; que l'espace, considéré dans les corps, est ce qu'on appelle l'*étendue ;* que nous devons l'idée de vuide, qui compose en partie l'idée d'espace, à l'intervalle apperçu entre deux montagnes élevées ; intervalle qui, n'étant occupée que par l'air, c'est-à-dire, par un corps qui, d'une certaine distance, ne fait sur nous aucune impression sensible, a dû nous donner

(1) Voyez les disputes de Clarcke et de Leibnitz.

une idée du vuide, qui n'est autre chose que la possibilité de nous représenter des montagnes éloignées les unes des autres, sans que la distance qui les sépare soit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*espace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'infini qu'à la puissance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, sans qu'on puisse, à cet égard, fixer le terme où son imagination doive s'arrêter : l'*absence de bornes* est donc en quelque genre que ce soit, la seule idée que nous puissions avoir de l'infini. Si les philosophes, avant que d'établir aucune opinion sur ce sujet, avoient déterminé la signification de ce mot *infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-dessus, ils n'auroient pas perdu leur tems à des disputes frivoles. C'est à la fausse philosophie des siecles précédens qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grossière où nous sommes de la vraie signification des mots : cette philosophie consistoit presque entièrement dans l'art d'en abuser. Cet art qui faisoit toute la science des scolastiques, confondoit toutes les idées; et l'obscurité qu'il jettoit sur toutes les expressions, se répandoit généralement sur toutes les sciences et principalement sur la morale.

Lorsque le célèbre la Rochefoucault, dit que l'amour-propre est le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie signification de ce mot *amour-propre* ne souleva-t-elle pas de gens contre cet

illustre auteur ? on prit l'amour propre pour orgueil et vanité, et l'on s'imagina, en conséquence, que la Rochefoucault plaçoit dans le vice la source de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour propre, ou l'amour de soi, n'étoit autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature; que ce sentiment se transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, selon les goûts et les passions qui l'animoient : et que l'amour-propre, différemment modifié, produisoit également l'orgueil et la modestie.

La connoissance de ces idées auroit préservé la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir; il l'a connue telle qu'elle est. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de presque tous les hommes, à notre égard, est un spectacle affligeant pour notre vanité; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils sont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du printems, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne et des glaces de l'hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu; pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'indulgence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la sagesse. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine et douce, que la connoissance du cœur humain, telle

que l'avoit la Rochefoucault: aussi les hommes les plus éclairés ont-ils presque toujours été les plus indulgens. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages! *Vivez*, disoit Platon, *avec vos inférieurs et vos domestiques comme avec des amis malheureux.* » Entendrai-je toujours, disoit un philoso-» phe indien, les riches s'écrier : Seigneur, frappe » quiconque nous dérobe la moindre parcelle de nos » biens; tandis que, d'une voix plaintive, et les » mains étendues vers le ciel, le pauvre dit: Sei-» gneur, fais-moi part des biens que tu prodigues » au riche; et si de plus infortunés m'en enlèvent une » partie, je n'implorerai pas ta vengeance, et je con-» sidèrerai ces larcins de l'œil dont on voit, au tems » des semailles, les colombes se répandre dans les » champs pour y chercher leur nourriture ».

Au reste, si le mot d'*amour-propre*, mal entendu, a soulevé tant de petits esprits contre la Rochefoucault, quelles disputes, plus sérieuses encore, a point occasionné le mot de *liberté?* disputes qu'on eût facilement terminées, si tous les hommes, aussi amis de la vérité que le père Mallebranche, fussent convenus, comme cet habile théologien dans sa *Prémotion physique*, que *la liberté étoit un mystère. Lorsqu'on me pousse sur cette question*, disoit-il, *je suis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'est pa qu'on ne puisse se former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une signification commune. L'homme libre est l'homme qui n'est ni chargé de fers, ni

détenu dans les prisons, ni intimidé, comme l'esclave, par la crainte des châtimens; en ce sens, la liberté de l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance: je dis, de sa puissance, par ce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté*, l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre sous les eaux comme la baleine, et de nous faire roi, pape ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté? on ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs, et par conséquent, des effets sans cause. Il faudroit donc que nous pussions également nous vouloir du bien et du mal; supposition absolument impossible. En effet, si le desir du plaisir est le principe de toutes nos actions, si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent, toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. En ce sens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t-on, si l'on est nécessité à poursuivre le bonheur partout où on l'apperçoit, du moins sommes-nous libres sur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (1)? Oui, répondrai-je: mais *libre*

(1) Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit

n'est alors qu'un synonyme d'*éclairé*, et l'on ne fait que confondre ces deux notions : selon qu'un homme saura plus ou moins de procédure et de jurisprudence, qu'il sera conduit dans ses affaires par un avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon; mais, quelque parti qu'il prenne, le desir de son bonheur le forcera toujours de choisir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ses intérêts, ses goûts, ses passions, et enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur.

Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problême de la liberté? si, comme Locke l'a prouvé, nous sommes disciples des amis, des parens, des lectures, et enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos pensées et nos volontés soient des effets immédiats, ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot

---

comme une preuve de la liberté; ils ne s'apperçoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugemens : lorsque, faute d'examen, l'on s'est exposé à quelque malheur, instruit par l'infortune, l'amour de soi doit nous nécessiter à la suspension.

On se trompe pareillement sur le mot *délibération* : nous croyons délibérer lorsque nous avons, par exemple, à choisir entre deux plaisirs à-peu-près égaux et presque en équilibre; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle entre deux poids, à-peu-près égaux, le plus pesant emporte un des bassins de la balance.

de *liberté*, appliqué à la volonté (1); il faut la considérer comme un mystère; s'écrier avec Saint-Paul: *O altitudo!* convenir que la théologie seule peut discourir sur une pareille matière, et qu'un traité philosophique de la liberté ne seroit qu'un traité des effets sans cause.

On voit quel germe éternel de disputes et de calamités renferme souvent l'ignorance de la vraie signification des mots. Sans parler du sang versé par les haines et les disputes théologiques, disputes presque toutes fondées sur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle pas produits, et dans quelles erreurs n'a-t-elle point jetté les nations?

Ces erreurs sont plus multipliées qu'on ne pense. On sait ce conte d'un suisse: on lui avoit consigné

---

(1) « La liberté, disoient les Stoïciens, est une chimère. Faute » de connoître les motifs, de rassembler les circonstances qui nous » déterminent à agir d'une certaine manière, nous nous croyons » libres. Peut-on penser, que l'homme ait véritablement le pouvoir » de se déterminer? ne sont-ce pas plutôt les objets extérieurs com- » binés de mille façons différentes, qui le poussent et le détermi- » nent? sa volonté est-elle une faculté vague et indépendante, qui » agisse sans choix et par caprice? elle agit, soit en conséquence » d'un jugement, d'un acte de l'entendement, qui lui représente que » telle chose est plus avantageuse à ses intérêts que toute autre; » soit qu'indépendemment de cet acte, les circonstances où un hom- » me se trouve l'inclinent, le forcent à se tourner d'un certain côté, » et il se flatte alors qu'il s'y est tourné librement, quoiqu'il n'ait » pas pu vouloir se tourner d'un autre ». (*Histoire critique de la philosophie.*)

une porte des Tuileries, avec défense d'y laisser entrer personne. Un bourgeois s'y présente: *On n'entre point*, lui dit le suisse. *Aussi*, répond le bourgeois, *je ne veux point entrer, mais sortir seulement du Pont-Royal..... Ah! s'il s'agit de sortir*, reprend le suisse, *Monsieur, vous pouvez passer* (1). Qui le croiroit? ce conte est l'histoire du peuple romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; et les Romains, faute

(1) Lorsqu'on voit un chancelier avec sa simarre, sa large perruque et son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même chancelier consommant l'œuvre du mariage; peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air soucieux et la gravité importante avec laquelle certains visirs s'asseient au divan pour opiner et conclure comme le Suisse: *Ah! s'il s'agit de sortir, Monsieur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles et si fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la sagacité des lecteurs, et les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet un fait assez plaisant. c'est la réponse d'un Anglois à un ministre d'état. Rien de plus ridicule, disoit le ministre aux courtisans, que la manière dont se tient le conseil chez quelques nations nègres. Représentez-vous une chambre d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau: c'est là que, nuds et d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état: arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou; et c'est dans cette posture qu'on opine et qu'on délibère sur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas, dit le ministre au seigneur le plus près de lui? c'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc? reprit le ministre: *c'est un pays où les cruches seules tiennent conseil*

d'attacher des idées précises au mot de *royauté*, lui accordent, sous le nom d'*imperator*, la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de *rex*.

Ce que je dis des Romains peut généralement s'appliquer à tous les divans et à tous les conseils des princes. Parmi les peuples, comme parmi les souverains, il n'en est aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelqu'erreur grossière. Pour échapper à ce piége, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signification précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, se transmettre exactement leurs idées; les disputes, qu'éternise l'abus des mots, se termineroient; et les hommes, dans toutes les sciences, seroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet si utile et si desirable est impossible. Ce n'est point aux philosophes, c'est au besoin qu'on doit l'invention des langues; et le besoin, en ce genre, n'est pas difficile à satisfaire. En conséquence, on a d'abord attaché quelques fausses idées à certains mots; ensuite on a combiné, comparé ces idées et ces mots entr'eux; chaque nouvelle combinaison a produit une nouvelle erreur; ces erreurs se sont multipliées, et en se multipliant, se sont tellement compliquées, qu'il seroit maintenant impossible, sans une peine et un travail infinis, d'en suivre et d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul algébrique: il s'y glisse

d'abord quelques erreurs; ces erreurs ne sont point apperçus; on calcule d'après ses premiers calculs; de proposition en proposition, l'on arrive à des conséquences entiérement ridicules. On en sent l'absurdité: mais comment retrouver l'endroit où s'est glissée la première erreur? pour cet effet, il faudroit refaire et vérifier un grand nombre de calculs: malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, sur-tout lorsque l'intérêt des hommes puissans s'oppose à cette vérification.

J'ai montré les vraies causes de nos faux jugemens; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions, ou dans l'ignorance, soit de certains faits, soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc pas essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain; nos faux jugemens sont donc l'effet de causes accidentelles, qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir; l'erreur n'est donc qu'un accident; d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste.

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche d'avancer que *juger*, comme je l'ai déjà prouvé, n'est proprement que *sentir*.

La conclusion générale de ce discours, c'est que l'esprit peut être considéré ou comme la faculté productrice de nos pensées; et l'esprit, en ce sens, n'est que sensibilité et mémoire: ou l'esprit peut être re-

gardé comme un effet de ces mêmes facultés; et dans cette signification, l'esprit n'est qu'un assemblage de pensées, et peut se subdiviser dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aspects sous lesquels se présente l'esprit considéré en lui-même: examinons maintenant ce que c'est que l'esprit par rapport à la société.

DISCOURS SECOND.

De l'Esprit par rapport à la Société.

CHAPITRE PREMIER.

LA *science* n'est que le souvenir ou des faits, ou des idées d'autrui : l'*esprit*, distingué de la *science*, est donc un assemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'esprit est juste; elle est même très-instructive pour un philosophe; mais elle ne peut être généralement adoptée : il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différens esprits entr'eux, et de juger de leur force et de leur étendue. Or, si l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public mesureroit-il l'étendue d'esprit d'un homme qui donneroit au public une liste exacte des idées de cet homme? et comment distinguer en lui la science et l'esprit?

Supposons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue : il faudroit que le public, pour voir si je mérite réellement, à cet égard, le titre de second inventeur, sût préliminairement ce que j'ai lu, vu et entendu : connoissance qu'il ne veut, ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypothèse impossible que le public pût avoir un dénombrement exact, et de la quantité, et de l'espèce des idées d'un

homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public seroit souvent forcé de placer, au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même que l'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit : tels sont, en général, tous les artistes.

Quelque frivole que paroisse un art, cet art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, et dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danser son écolière: *Que de choses dans un menuet!* il est certain que ce danseur appercevoit alors, dans la maniere de plier, de relever et d'emboîter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires (1), et que son exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de petites choses. Or, si l'art de la danse renferme un très-grand nombre d'idées et de combinaisons, qui sait si l'art de la déclamation ne suppose point, dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un politique pour

(1) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur prétend connoître le caractère d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle : *De quel pays êtes-vous*, lui demande Marcel ? *Je suis Anglois.... Vous, Anglois*, lui réplique Marcel, *vous seriez de cette isle où les citoyens ont part à l'administration publique, et sont une portion de la puissance souveraine ! Non, Monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur.*

former un système de gouvernement? qui peut assurer, lorsqu'on consulte nos bons romans, que, dans les gestes, la parure et les discours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaisons et d'idées qu'en exige la découverte de quelque système du monde, et qu'en des genres très-différens, la Lecouvreur et Ninon de l'Enclos n'aient eu autant d'esprit qu'Aristote et Solon?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette proposition; mais faire seulement sentir que, toute ridicule qu'elle paroisse, il n'est cependant personne qui puisse la résoudre exactement.

Trop souvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un art, celles que cette même ignorance lui donne: mais supposons qu'on pût, à cet égard, détromper le public, je dis qu'en l'éclairant, on ne changeroit rien à sa maniere de juger. Il ne mesurera jamais son estime pour un art uniquement sur le nombre plus ou moins grand de combinaisons nécessaires pour y réussir: 1°. parce que le dénombrement en est impossible à faire; 2°. parce qu'il ne doit considérer l'esprit que du point de vue sous lequel il est important de le connoître, c'est-à-dire, par rapport à la société. Or, sous cet aspect, je dis que l'esprit n'est qu'un assemblage, plus ou moins nombreux, non-seulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéressantes pour le public, et que c'est moins au nombre et à la fi-

nesse, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'esprit.

En effet, si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies, si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre, pourquoi le public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands esprits ? c'est que leurs idées ne lui sont utiles, ni comme agréables, ni comme instructives, et qu'il n'a, par conséquent, nul intérêt de les estimer: or, l'intérêt (1) préside à tous nos jugemens. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons et d'esprit que la découverte d'une vérité, et s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance peseroit-il le mérite des idées des hommes ? chaque particulier juge des choses et des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit : le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour règle de ses jugemens.

Ce point de vue, sous lequel j'examine l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doive être considéré. C'est l'unique manière d'apprécier le mérite

(1) Le vulgaire restreint communément la signification de ce mot *interêt* au seul amour de l'argent : le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu, et que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines.

de

de chaque idée, de fixer sur ce point l'incertitude de nos jugemens, et de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité des opinions des hommes en matière d'esprit; diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs sentimens, et, par conséquent, de leurs intérêts.

Il seroit, en effet, bien singulier que l'intérêt général (1) eût mis le prix aux différentes actions des hommes; qu'il leur eût donné les noms de vertueuses, de vicieuses ou de permises, selon qu'elles étoient utiles, nuisibles ou indifférentes au public, et que ce même intérêt n'eût pas été l'unique dispensateur de l'estime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainsi que les actions, sous trois classes différentes.

Les idées utiles: et prenant cette expression dans le sens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous instruire ou à nous amuser.

Les idées nuisibles: ce sont celles qui font sur nous une impression contraire.

Les idées indifférentes: je veux dire, toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes, ou devenues trop familières, ne font presque aucune impression sur nous. Or, de pareilles idées n'ont presque point

(1) On sent que je parle ici en qualité de politique, et non de théologien.

d'existence, et ne peuvent, pour ainsi-dire, porter qu'un instant le nom d'indifférentes; leur durée ou leur succession, qui les rend ennuyeuses, les fait bientôt rentrer dans la classe des idées nuisibles.

Pour faire sentir combien cette manière de considérer l'esprit est féconde en vérités, je ferai successivement l'application des principes que j'établis, aux actions et aux idées des hommes, et je prouverai qu'en tout tems, en tout lieu, tant en matière de morale qu'en matière d'esprit, c'est l'intérêt personnel qui dicte le jugement des particuliers, et l'intérêt général qui dicte celui des nations; qu'ainsi c'est toujours, de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la reconnoissance qui loue, la haine ou la vengeance qui méprise.

Pour démontrer cette vérité, et faire appercevoir l'exacte et perpétuelle ressemblance de nos manières de juger, soit les actions, soit les idées des hommes, je considérerai la probité et l'esprit à différens égards, et relativement: 1°. à un particulier; 2°. à une petite société; 3°. à une nation; 4°. aux différens siècles et aux différens pays; 5°. à l'univers entier; et prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, sous chacun de ces points de vue, l'intérêt est l'unique juge de la probité et de l'esprit.

CHAPITRE II.

De la probité par rapport à un particulier.

CE n'est point de la vraie probité, c'est-à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre; mais simplement de la probité considérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui sont utiles : je dis l'habitude, parce que ce n'est point une seule action honnête, non plus qu'une seule idée ingénieuse, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de spirituel. On sait qu'il n'est point d'avare qui ne se soit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de fripon qui n'ait fait une bonne action, de stupide qui n'ait dit un bon mot, et d'homme enfin qui, si l'on rapproche certaines actions de sa vie, ne paroisse doué de toutes les vertus et de tous les vices contraires. Plus de conséquence dans la conduite des hommes supposeroit en eux une continuité d'attention dont ils sont incapables; ils ne diffèrent les uns des autres que du plus au moins. L'homme absolument conséquent n'existe point encore; et c'est pourquoi rien de parfait sur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'est donc à l'habitude des actions qui lui sont

utiles, qu'un particulier donne le nom de *probité*, je dis, des actions, parce qu'on n'est point juge des intentions. Comment le seroit-on? une action n'est presque jamais l'effet d'un sentiment; nous ignorons souvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme estimable et pauvre : il fait, sans doute, une bonne action; mais cette action est-elle uniquement l'effet du desir de faire un heureux? la pitié, l'espoir de la reconnoissance, la vanité même; tous ces divers motifs, séparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à son insu, l'avoir déterminé à cette action louable? or, si le plus souvent l'on ignore soi-même les motifs de son bienfait, comment le public les appercevroit-il? ce n'est donc que par les actions des hommes que le public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette manière de juger est encore fautive. Un homme a, par exemple, vingt degrés de passion pour la vertu, mais il aime; il a trente degrés d'amour pour une femme, et cette femme en veut faire un assassin : dans cette hypothèse, il est certain que cet homme est plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de passion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ses actions, est quelquefois le moins passionné pour la vertu.

Aussi, tout philosophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonstances dans

lesquelles ils se trouvent placés. On n'a que trop souvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événemens bisarres. Celui qui, dans toutes les situations possibles, répond de sa vertu, est un imposteur ou un imbécile dont il faut également se défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *probité*, considérée par rapport à chaque particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation; elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un desir vif de la gloire et de l'estime, inspirent pour la justice et la vertu le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs et les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux, sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La classe la plus nombreuse, et qui compose à elle seule presque tout le genre humain, est celle où les hommes, uniquement attentifs à leur intérêts, n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés, pour ainsi dire, dans leur bien être (1), ces

(1) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. *Il n'est*, dit Hobbes, *dans l'état des sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste; et dans l'état policé,*

hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont personnellement utiles. Un juge absout un coupable, un ministre élève aux honneurs un sujet indigne; l'un et l'autre sont toujours justes, au dire de leurs protégés : mais que le juge punisse, que le ministre refuse, ils seront toujours injustes aux yeux du criminel et du disgracié.

Si les moines, chargés, sous la première race, d'écrire la vie de nos Rois, ne donnèrent que la vie de leurs bienfaiteurs; s'ils ne désignèrent les autres regnes que par ces mots NIHIL FECIT; et s'ils ont donné le nom de *Rois fainéans* à des princes très-estimables, c'est qu'un moine est un homme, et que tout homme ne prend dans ses jugemens, conseil que de son intérêt.

Les chrétiens, qui donnoient, avec justice, le nom de barbarie et de crime aux cruautés qu'exerçoient sur eux les païens, ne donnèrent-ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercèrent à leur tour sur ces mêmes païens ? qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile, ni d'action utile au public qui ne

---

que l'homme en crédit. Le puissant, pris en ces deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible : Hobbes le sentoit; mais il sentoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant, qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colère et des coups d'un enfant, il n'en paroît souvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort, ses coups blessent, on le traite de brutal.

soit blâmée de quelque société particulière à qui cette même action est nuisible.

Quel homme, en effet, s'il sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, et s'il sonde, avec une attention scrupuleuse, tous les replis de son ame, ne s'appercevra pas que c'est uniquement à la manière différente dont l'intérêt personnel se modifie, que l'on doit ses vices et ses vertus (1)? que tous les hommes sont mus par la même force? que tous tendent également à leur bonheur? que c'est la diversité des passions et des goûts, dont les uns sont conformes et les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus et de nos vices? sans mépriser le vicieux, il faut le plaindre, se féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts et de ces passions,

(1) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, et qui, pour s'arracher à ce spectacle, est, pour ainsi dire, forcé de secourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, est celui pour qui le spectacle de la misère d'autrui est un spectacle agréable : c'est pour prolonger ses plaisirs, qu'il refuse tout secours aux malheureux. Or, ces deux hommes si différens, tendent cependant tous deux à leur plaisir, et sont mus par le même ressort. Mais, dira-t-on, si l'on fait tout pour soi, l'on ne doit donc point de reconnoissance à ses bienfaiteurs? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'est-il pas en droit d'en exiger, autrement ce seroit un contrat, et non un don qu'il auroit fait? *Les Germains*, dit Tacite, *font et reçoivent des présens, et n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoissance.* C'est en faveur des malheureux, et pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le publique impose, avec raison, aux obligés, le devoir de la reconnoissance.

qui nous eussent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à son intérêt; et de-là l'injustice de tous nos jugemens, et ces noms de juste et d'injuste prodigués à la même action, relativement à l'avantage ou au désavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers physique est soumis aux loix du mouvement; l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt est, sur la terre, le puissant enchanteur qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible, qui pâture, dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante et d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la pampe des herbes? « Fuyons, disent-ils, cet animal vorace » et cruel, ce monstre, dont la gueule engloutit à » la fois, et nous, et nos cités. Que ne prend-il » exemple sur le lion et le tygre? ces animaux bien- » faisans ne détruisent point nos habitations; ils ne » se repaissent point de notre sang; justes vengeurs » du crime, ils punissent sur le mouton les cruautés » que le mouton exerce sur nous». C'est ainsi que des intérêts différens métamorphosent les objets : le lion est à nos yeux l'animal cruel; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Léibnitz disoit de l'univers physique : que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant un phénomène nouveau et différent à chacun de ses habitans.

Ce principe est si conforme à l'expérience, que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt personnel est l'unique et universel appréciateur du mérite des actions des hommes; et qu'ainsi la probité, par rapport à un particulier, n'est, conformément à ma définition, que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier.

CHAPITRE III.

De l'Esprit par rapport à un particulier.

TRANSPORTONS maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions, l'on sera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables; et qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du merite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différens cas, nous prisons d'autant plus une idée, que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin et l'ingénieur auront plus d'estime pour le constructeur du vaisseau, le botaniste et le méchanicien, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfevre et le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur et l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux seront sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts (1). Une femme tendre fera plus de cas d'un roman que d'un livre de métaphysique : un homme tel que Charles XII préférera l'histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage : l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de passions, pour estimer les idées d'autrui, il faut être intéressé à les estimer; sur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux sortes d'intérêts.

Il est des hommes animés d'un orgueil noble et éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur sentiment sans opiniatreté, conservent leur esprit dans cet état de suspension qui y laisse une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre, sont quelques esprits philosophiques, et quelques gens trop jeunes

(1) Pour se moquer d'une grande parleuse, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa de lui présenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveilles; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite : *Etes-vous*, lui dit-on, *contente de votre présenté ? Qu'il est charmant !* répondit-elle, *qu'il a d'esprit !* A cette exclamation, chacun éclata de rire : ce grand esprit, c'étoit un muet.

pour s'être formé des opinions et rougir d'en changer ; ces deux sortes d'hommes estimeront toujours dans les autres, des idées vraies et lumineuses, et propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il est d'autres hommes, et, dans ce nombre, je les comprends presque tous, qui sont animés d'une vanité moins noble ; ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (1), et propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondées leur haine ou leur amour. De-là cet instinct sûr et prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître et fuir les gens de mérite (2) : de-là cet attrait puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres ; attrait qui les force, pour ainsi dire, à se rechercher, malgré le danger

---

(1) Tous ceux dont l'esprit est borné, décrient sans cesse ceux qui joignent la solidité à l'étendue d'esprit. Ils les accusent de trop raffiner, et de penser en tout d'une maniere trop abstraite. « Nous » n'accorderons jamais, dit Hume, qu'une chose est juste, lors» qu'elle passe notre foible conception. La différence, ajoute cet » illustre philosophe, de l'homme commun à l'homme de génie, se » remarque principalement dans le plus ou le moins de profondeur » des principes sur lesquels ils fondent leurs idées : avec la plûpart » des hommes, tout jugement est particulier ; ils ne portent point » leurs vues jusques aux propositions universelles ; toute idée géné» rale est obscure pour eux ».

(2) Les sots, s'ils en avoient la puissance, banniroient volontiers les gens d'esprit de leur société, et répéteroient d'après les Ephésiens : *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

que met souvent dans leur commerce le desir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette manière sûre de juger du caractère et de l'esprit d'un homme par le choix de ses livres et de ses amis ; un sot, en effet, n'a jamais que de sots amis : toute liaison d'amitié, lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienséance, d'amour, de protection, d'avarice, d'ambition, ou sur quelque autre motif pareil, suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentimens entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente (1) ; voilà pourquoi les Auguste, les Mécene, les Scipion, les Julien, les Richelieu et les Condé vivoient familièrement avec les gens d'esprits, et c'est ce qui a donné lieu au proverbe dont la trivialité atteste la vérité : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées et des opinions, doit donc être considérée comme la force attractive et répulsive qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (2). Qu'on transporte à

---

(1) A la Cour, les grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(2) Il est peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employassent les tourmens pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez fous et d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le magistrat à sévir contre l'écrivain, qui, donnant à la musique italienne la préférence sur la musique françoise, étoit d'un avis différent du leur ? si l'on ne se porte ordinairement à certains excès que dans les disputes de reli-

Constantinople un philosophe, qui n'étant point éclairé par la lumière de la révélation, ne peut suivre que les lumières de la raison; que ce philosophe nie la mission de Mahomet, les visions, et les prétendus miracles de ce prophete; qui doute que ceux qu'on appelle les bons Musulmans, n'aient de l'éloignement pour ce philosophe, ne le regardent avec horreur, et ne le traitent de fou, d'impie, et quelquefois même de malhonnête homme? en vain diroit-il que, dans une pareille religion, il est absurde de croire aux miracles dont on n'est pas soi-même le témoin; et que s'il y a toujours plus à parier pour un mensonge que pour un miracle (1), les croire trop

---

gion, c'est que les autres disputes ne fournissent pas les mêmes prétextes ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'est qu'à l'impuissance qu'on est, en général, redevable de sa modération. L'homme humain et modéré est un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la sienne, c'est, dit-il, un homme, qui, sur ces matieres, a d'autres opinions que moi; pourquoi le persécuterois-je? l'évangile n'a nulle part ordonné qu'on employât les tortures et les prisons à la conversion des hommes. La vraie religion n'a jamais dressé d'échafauds; ce sont quelquefois ses ministres qui, pour venger leur orgueil, blessé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la stupide crédulité des peuples et des princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les prêtres égyptiens font de la reine Nephté, dans Shétos: « Loin d'exciter l'animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d'une piété » mal entendue, elle n'a, disent-ils, tiré de la religion que des » maximes de douceur; elle n'a jamais cru qu'il fut permis de tour- » menter les hommes pour honorer les dieux ».

(1) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne seroit-il pas suspect? *Il faut*, dit Fontenelle, *être si fort en garde*

facilement, c'est moins croire en Dieu qu'aux imposteurs : en vain représenteroit-il que, si Dieu eût voulu annoncer la mission de Mahomet, il n'eût point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raison la moins exercée, mais des miracles visibles à tous les yeux, comme de détacher à la voix du prophete les astres du firmament, de bouleverser les élémens. Quelques raisons que ce philosophe apportât de son incrédulité, il n'obtiendroit jamais la réputation de sage et d'honnête auprès de ces bons Musulmans, qu'en devenant assez imbécille pour croire des choses absurdes, ou assez faux pour feindre de les croire. Tant il est vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aussi ne persuade-t-on jamais les sots qu'avec des sottises.

Si le sauvage du Canada nous préfère aux autres peuples de l'Europe, c'est que nous nous prêtons davantage à ses mœurs, à son genre de vie; c'est à cette complaisance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un françois, lorsqu'il dit : *C'est un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions et d'idées, il paroît donc que c'est toujours soi qu'on estime dans

---

contre soi-même pour raconter un fait, précisément comme on l'a vu, c'est-à-dire, sans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'est jamais surpris en mensonge, est, à coup sûr, un menteur.

les autres; et c'est la raison pour laquelle les César, les Alexandre, et généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes sous leurs ordres. Un prince est habile, il prend en main le sceptre; à peine est-il monté sur le trône, que toutes les places se trouvent remplies par des hommes supérieurs : le prince ne les a point formés; il semble même les avoir pris au hasard; mais, forcé de n'estimer et de n'élever aux premiers postes que des hommes dont l'esprit soit analogue au sien, il est, par cette raison, toujours nécessité à faire de bons choix. Un prince, au contraire, est peu éclairé : contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque toujours nécessité aux mauvais choix. C'est la suite de semblables princes qui souvent a fait substituer les plus grandes places de sots en sots durant plusieurs siècles. Aussi, les peuples qui ne peuvent connoître personnellement leur maître, ne le jugent-ils que sur le talent des hommes qu'il emploie, et sur l'estime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque stupide*, disoit la Reine Christine, *toute sa cour l'est, ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, et qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On sait ce mot d'un cardinal, ; après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du saint pere, et lui dit : *Vous voilà élu pape ;*

voici la dernière fois que vous entendrez la vérité : séduit par les respects, vous allez bientôt vous croire un grand homme. Souvenez-vous qu'avant votre exaltation, vous n'étiez qu'un ignorant et un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer. Peu de courtisans, sans doute, sont doués de l'esprit et du courage nécessaires pour tenir un pareil discours ; mais la plupart d'entre eux, semblables à ces peuples, qui tour-à-tour adorent et fouettent leur idole, sont en secret charmés de voir humilier le maître auquel ils sont soumis. La vengeance leur inspire l'éloge qu'ils font de pareils traits, et la vengeance est un intérêt. Qui n'est point animé d'un intérêt de cette espèce, n'estime et même ne sent que les idées analogues aux siennes : aussi la baguette, propre à découvrir un mérite naissant et inconnu, ne tourne-t-elle et ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'esprit, parce qu'il n'y a que le lapidaire qui se connoisse en diamans bruts, et que l'esprit qui sente l'esprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui, dans le jeune Curchill, pouvoit appercevoir le fameux Malborough.

Toute idée trop étrangère a notre manière de voir et de sentir, nous semble toujours ridicule. Le même projet, qui, vaste et grand, paroîtra cependant d'une exécution facile au grand ministre, sera traité par un ministre ordinaire, de fou, d'insensé; et ce projet, pour me servir de la phrase usitée parmi les sots, sera renvoyé *à la république de Platon.* Voilà la raison

raison pour laquelle, en certains pays, où les esprits, énervés par la superstition, sont paresseux et peu capables de grandes entreprises, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorsqu'on dit de lui : *C'est un homme qui veut réformer l'état.* Ridicule que la pauvreté, le dépeuplement de ces pays, et, par conséquent, la nécessité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber sur les moqueurs. Il en est de ces peuples comme de ces plaisans subalternes (1), qui croient déshonorer un homme, lorsqu'ils disent de lui, d'un ton sottement malin : *C'est un Romain, c'est un esprit.* Raillerie, qui, rappellée à son sens précis, apprend seulement que cet homme ne leur ressemble point, c'est-à-dire, qu'il n'est ni sot, ni fripon. Combien un esprit attentif n'entend-il pas, dans les conversations, de ces aveux imbécilles et de ces phrases absurdes, qui, réduites à leur signification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient ? aussi, l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'estime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou

(1) Les bourgeois opulens ajoutent, en dérision, qu'on voit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, et jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : *C'est*, répond le poëte Saadi, *par ce que l'homme d'esprit sait le prix des richesses, et que le riche ignore le prix des lumieres.* D'ailleurs, comment la richesse estimeroit-elle la science ? le savant peut apprécier l'ignorant, par ce qu'il l'a été dans son enfance ; mais l'ignorant ne peut apprécier le savant, par ce qu'il ne l'a jamais été.

la critique ne signifie rien, sinon que cet homme pense ou ne pense pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'estimons jamais que les idées analogues aux nôtres; mais pour constater cette vérité, il faut l'appuyer sur des preuves de pur raisonnement.

CHAPITRE IV.

De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres.

DEUX causes, également puissantes, nous y déterminent : l'une est la vanité, et l'autre est la paresse. Je dis la vanité, parce que le desir de l'estime est commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entr'eux ne veuillent joindre, au plaisir d'être admiré, le mérite de mépriser l'admiration; mais ce mépris n'est pas vrai, et jamais l'admirateur n'est stupide aux yeux de l'admiré : or, si tous les hommes sont avides d'estime, chacun d'eux, instruit par l'expérience que ses idées ne paroîtront estimables ou méprisables aux autres, qu'autant qu'elles seront conformes ou contraires à leurs opinions; il s'ensuit, qu'inspiré par sa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'estimer dans les autres une conformité d'idées qui l'assure de leur estime, et de haïr en eux une opposition d'idées, garant sûr de

leur haine ou du moins de leur mépris, qu'on doit regarder comme un calmant de la haine.

Mais, dans la supposition même qu'un homme fît, à l'amour de la vérité, le sacrifice de sa vanité, si cet homme n'est point animé du desir le plus vif de s'instruire, je dis que sa paresse ne lui permet d'avoir, pour des opinions contraires aux siennes, qu'une estime sur sa parole. Pour expliquer ce que j'entends par *estime sur parole*, je distinguerai deux sortes d'estime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du respect qu'on a pour l'opinion publique (1), ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines personnes, et que je nomme *estime sur parole*. Telle est celle que certaines gens conçoivent pour des romans très-médiocres, uniquement parce qu'ils les croient de quelques-uns de nos écrivains célèbres. Telle est encore l'admiration qu'on a pour les Descartes et les Newton; admiration qui, dans la plupart des hommes, est d'autant plus enthousiaste

(1) Lafontaine n'avoit que de cette espèce d'estime pour la philosophie de Platon. Fontenelle rapporte à ce sujet, qu'un jour Lafontaine lui dit: *Avouez que ce Platon étoit un grand philosophe... Mais lui trouvez-vous des idées bien nettes*, lui repondit Fontenelle? *Oh! non, il est d'une obscurité impénétrable... Ne trouvez-vous pas qu'il se contredit? Oh! vraiment*, reprit Lafontaine, *ce n'est qu'un sophiste.* Puis, tout-à-coup, oubliant les aveux qu'il venoit de faire: *Platon*, reprit-il, *place si bien ses personnages! Socrate étoit sur le Pyrée, lorsqu'Alcibiade, la tête couronnée de fleurs.... Oh! ce Platon étoit un grand philosophe.*

qu'elle est moins éclairée ; soit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs respectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination ; soit qu'en s'établissant juges du mérite d'un homme tel que Newton, ils croient s'associer aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette sorte d'estime, dont notre ignorance nous force à faire souvent usage, est, par-là même, la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après soi.

L'autre espèce d'estime est celle qui, indépendante de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impression que font sur nous certaines idées, et que, par cette raison, j'appelle *estime sentie*, la seule véritable, et celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la paresse ne nous permet d'accorder cette sorte d'estime qu'aux idées, analogues aux nôtres, il suffit de remarquer que c'est comme le prouve sensiblement la géométrie, par l'analogie et les rapports secrets que les idées, déjà connues, ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoissance de ces dernières, et que c'est en suivant la progression de ces analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, seroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'est point d'idées qui n'aient nécessairement entre elles quelque rapport, sans lequel elles seroient universellement inconnues. Oui ; mais ce rapport peut être immédiat ou éloi-

gné : lorsqu'il est immédiat, le foible desir que chacun a de s'instruire, le rend capable de l'attention que suppose l'intelligence de pareilles idées ; mais, s'il est éloigné, comme il l'est presque toujours lorsqu'il s'agit de ces opinions qui sont le résultat d'un grand nombre d'idées et de sentimens différens, il est évident qu'à moins qu'on ne soit animé d'un desir vif de s'instruire, et qu'on ne se trouve dans une situation propre à satisfaire ce desir, la paresse ne nous permettra jamais de concevoir, ni, par conséquent, d'avoir *d'estime sentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Peu d'hommes ont le loisir de s'instruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir, ni examiner; il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que par préjugé : occupé d'un travail journalier, il ne peut s'élever à une certaine sphère d'idées ; aussi préfère-t-il la bibliothèque bleue aux écrits de Saint-Réal, de la Rochefoucault et du cardinal de Retz.

Aussi, dans ces jours de réjouissances publiques où le spectacle s'ouvre *gratis*, les comédiens, ayant alors d'autres spectateurs à amuser, donneront plutôt *Dom Japhet* et *Pourceaugnac*, qu'*Héraclius* et le *Misanthrope*. Ce que je dis du peuple peut s'appliquer à toutes les différentes classes d'hommes. Les gens du monde sont distraits par mille affaires et mille plaisirs; les ouvrages philosophiques ont aussi peu d'analogie avec leur esprit, que le *Misanthrope* avec l'esprit du peuple. Aussi, préféreront-ils en gé-

néral la lecture d'un roman à celle de Locke. C'est par ce même principe des analogies, qu'on explique comment les savans et même les gens d'esprit ont donné à des auteurs moins estimés la préférence sur ceux qui le sont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poëte? pourquoi Heinsius (1) et Corneille faisoient-il plus de cas de Lucain que de Virgile? par quelle raison Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron? pourquoi Scaliger (2) regardoit-il Homère et Horace comme fort inférieurs à Virgile et à Juvenal? C'est que l'estime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ses idées ont avec celles de son lecteur.

Que, dans un ouvrage manuscrit, et sur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge, séparément, dix hommes d'esprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux soulignera des endroits différens; et que si l'on confronte ensuite les endroits approuvés avec l'esprit et le caractère de chaque approbateur, on sentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à sa

(1) « Lucain, disoit Heinsius, est, à l'égard des autres poëtes, ce » qu'un cheval, superbe et hennissant fierement, est à l'égard d'une » troupe d'ânes, dont la voix ignoble décele le goût qu'ils ont pour » la servitude ».

(2) Scaliger cite, comme détestable, la dix-septième ode du quatrième livre d'Horace, que Heinsius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

manière de voir et de sentir, et que l'esprit est, si j'ose le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

Si le savant abbé de Longuerue, comme il le disoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de saint Augustin, sinon que le cheval de Troye etoit une machine de guerre; et si, dans le roman de Cléopatre, un avocat célèbre ne voyoit rien d'intéressant que les nullités du mariage d'Elise avec Artaban; il faut avouer que la seule différence qui se trouve à cet égard, entre les savans et les gens d'esprit, et les hommes ordinaires, c'est que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur sphère d'analogies est beaucoup plus étendue. S'agit-il d'un genre d'esprit très-différent du sien? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'esprit n'estime que les idees analogues aux siennes. Que l'on rassemble un Newton, un Quinaut, un Machiavel; qu'on ne les nomme point, et qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette espèce d'estime, que j'appelle *estime sur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement essayé de se communiquer leurs idées, Newton regardera Quinaut comme un rimailleur insupportable, celui-ci prendra Newton pour un faiseur d'almanachs, tous deux regarderont Machiavel comme un politique du palais royal; et tous trois enfin, se traitant réciproquement d'esprits médiocres, se vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils se seront procuré.

Or, si les hommes supérieurs, entièrement absorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*estime sentie* pour un genre d'esprit trop différent du leur; tout auteur qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc espérer d'estime que de deux sortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir et le loisir de s'instruire; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité et analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très-petit; voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, et pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont d'*estime sentie* que pour cette espèce d'idées; et de-là cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire, forcé d'avoir de soi-même; opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribué à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que, dans la solitude, le saint respect et l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute

idée? il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, et, par conséquent, beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre (1). La duchesse de la Ferté disoit un jour à madame de Staal : *Il faut l'avouer, ma chère amie, je ne trouve que moi qui aie toujours raison* (2). Ecoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guebre, le Grec, l'Iman, le Marabou, l'Hérétique : lorsque dans l'assemblée du peuple, ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la duchesse de la Ferté: *Peuples, je vous l'assure, moi seul j'ai toujours raison?* Chacun se croit donc un esprit supérieur, et les sots ne sont pas ceux qui s'en croient le moins (3):

---

(1) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux et des mauvais livres, tout homme et tout ouvrage qui combat ses opinions; qu'il voudroit imposer silence à l'homme et supprimer l'ouvrage. C'est un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné sur eux aux hérétiques. Si dans un procès, disent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factums pour soutenir son droit, ne regarderoit-on pas cette violence, de l'une des parties, comme une preuve de l'injustice de sa cause?

(2) Voyez les Mémoires de Madame de Staal.

(3) Quelle présomption, disent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle les gens d'esprit! Quelle supériorité ne se croient-

c'est ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naissance, des dignités et de l'esprit, et qui trouvent tout le débit de leur marchandise, à l'exception du dernier qui se retire sans étrenner.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'esprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; et cet aveu est d'une belle ame : cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur supérieur, qu'une *estime sur parole;* ils ne font que donner à l'opinion publique la préférence sur la leur, et convenir que ces personnes sont plus estimées, sans être intérieurement convaincus qu'elles soient plus estimables (1).

---

ils pas sur les autres hommes ? Mais, leur répondroit-on, le cerf qui se vanteroit d'être le plus vîte des cerfs, seroit sans doute un orgueilleux; mais, sans blesser la modestie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue, vous n'avez ni lu, ni médité : comment pourriez-vous avoir autant d'esprit qu'un homme qui s'est donné beaucoup de peine pour acquérir des connoissances? Vous l'accusez de présomption, et c'est vous, qui, sans étude et sans réflexion, voulez marcher son égal. A votre avis, qui des deux est présomptueux ?

(1) En poésie, Fontenelle seroit, sans peine, convenu de la supériorité du génie de Corneille sur le sien; mais il ne l'auroit pas senti. Je suppose, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poésie, l'idée qu'il s'étoit formée de le perfection : il est certain qu'il n'auroit, en ce genre, proposé d'autres regles fines que celles qu'il avoit lui-même aussi bien observées que Corneille; qu'il devoit donc se croire intérieurement aussi grand poete que qui que ce fût; et qu'en s'avouant inférieur à

Un homme du monde conviendra, sans peine, qu'il est en géomètrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la poësie il le cède aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire: mais je dis en même tems que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoîtra plus de supérieurs dans ce même genre; et que d'ailleurs il se croira tellement dédommagé de la supériorité qu'ont sur lui les hommes que je viens de citer, soit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts et les sciences, soit par la variété de ses connoissances, le bon sens, l'usage du monde, ou par quelqu'autre avantage pareil, que, tout pesé, il se croira aussi estimable que qui que ce soit (1).

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme, qui, par exemple, remplit les petits offices de la magistrature, puisse se croire autant d'esprit

---

Corneille, il ne faisoit, par conséquent, que sacrifier son sentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'est pour eux qu'ils ont le plus de l'espèce d'estime que j'appele *sentie*; mais qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce sentiment n'en existe pas moins en eux.

(1) On se loue de tout : les uns vantent leur stupidité sous le nom de bon sens; d'autres louent leur beauté; quelques uns énorgueillis de leurs richesses, mettent ces dons du hazard sur le compte de leur esprit et de leur prudence; la femme qui compte le soir avec son cuisinier, se croit aussi estimable qu'un savant. Il n'est pas jusqu'à l'imprimeur d'*in-folios*, qui ne méprise l'imprimeur de *romans*, et qui ne se croie aussi supérieur au dernier, que l'in-folio l'est en masse à la brochure.

que Corneille? Il est vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra personne, à cet égard dans sa confidence: cependant, lorsque, par un examen scrupuleux, on a découvert de combien de sentimens d'orgueil nous sommes journellement affectés, sans nous en appercevoir, et par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à soi-même et aux autres la profonde estime que l'on a pour son esprit, on sent que le silence de l'orgueil n'en prouve pas l'absence. Supposons, pour suivre l'exemple ci-dessus rapporté, qu'au sortir de la comédie le hasard rassemble trois praticiens; qu'ils viennent à parler de Corneille; tous trois peut-être s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde: cependant, si, pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille est, à la vérité, un grand homme, mais dans un genre frivole, il est certain, si l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la poésie, que les deux autres praticiens pourroient se ranger de l'avis du premier: puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poésie: l'art de la procédure, diroit un autre, a bien ses ruses, ses finesses et ses combinaisons, comme tout autre art: vraiment, répondroit le troisième, il n'est point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothèse très-admissible, que, dans cet art si difficile, chacun de ces praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le résultat de cette conversation

seroit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille. Nous sommes par la vanité, et surtout par l'ignorance, tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui. Du tems de Thémistocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siècle présent qu'en ce qu'il étoit naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun, s'y donnant la première part, adjugea la seconde à Thémistocle; et le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il est donc certain que chacun a nécessairement de soi la plus haute idée; et qu'en conséquence on n'estime jamais dans autrui que son image et sa ressemblance.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit considéré par rapport à un particulier, c'est que l'esprit n'est que l'assemblage des idées intéressantes pour ce particulier, soit comme instructives, soit comme agréables : d'où il suit que l'intérêt personnel, comme je m'étois poposé de le montrer, est, en ce genre, le seul juge du mérite des hommes.

CHAPITRE V.

De la probité par rapport à une société particulière.

Sous ce point de vue, je dis que la probité n'est que l'habitude plus ou moins grande des actions particulièrement utiles à cette petite société. Ce n'est pas que certaines sociétés vertueuses ne paroissent souvent se dépouiller de leur propre interêt, pour porter sur les actions des hommes des jugemens conformes à l'intérêt public; mais elles ne font alors que satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu, et par conséquent qu'obéir, comme toute autre société, à la loi de l'intérêt personnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuses? il lui est aussi impossible d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal (1).

Brutus ne sacrifia son fils au salut de Rome, que

(1) Les déclamations continuelles des moralistes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoissance qu'ils en ont. Les hommes ne sont point méchans, mais soumis à leurs intérêts. Les cris des moralistes ne changeront certainement pas ce ressort de l'univers moral. Ce n'est donc point de la méchanceté des hommes dont il faut se plaindre, mais de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en opposition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'est que leur législation et leur genre de vie leur inspiroient plus de probité.

par ce que l'amour paternel avoit sur lui moins de puissance que l'amour de la patrie. Il ne fit alors que céder à sa plus forte passion : c'est elle qui, l'éclairant sur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide si généreux, si propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique ressource qui pût sauver Rome et l'empêcher de retomber sous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonstances critiques où Rome se trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action servît de fondement à la vaste puissance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public et de la liberté.

Mais, comme il est peu de Brutus et de sociétés composées de pareils hommes, c'est dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des sociétés, l'intérêt particulier est l'unique distributeur de l'estime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux sur un homme qui sacrifie tous ses biens pour sauver de la rigueur des loix un parent assassin : cet homme passera certainement, dans sa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il soit réellement très-injuste. Je dis très-injuste, par ce que, si l'espoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation, si la certitude du supplice est absolument nécessaire pour y entretenir l'ordre, il est évident qu'une grace accordée à un criminel est, envers le public, une in-

justice dont se rend complice celui qui sollicite une pareille grace (1).

Qu'un ministre, sourd aux sollicitations de ses parens et de ses amis, croye ne devoir élever aux premières places que des hommes du premier mérite : ce ministre si juste passera cerainement dans sa société pour un homme inutile, sans amitié, peut-être même sans honnêteté. Il faut le dire à la honte du siècle : ce n'est presque jamais qu'à des injustices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux et bienfaisant que lui prodigue la société dans laquelle il vit.

Que, par ses intrigues, un père obtienne l'emploi

---

(1) « Je ne suis coupable, disoit Chilon mourant, que d'un seul » crime : c'est d'avoir, pendant ma magistrature, sauvé de la rigueur » des loix un criminel, mon meilleur ami ».

Je citerai encore, à ce sujet, un fait rapporté dans le Gulistan. Un Arabe va se plaindre au Sultan des violences que deux inconnus exercoient dans sa maison. Le Sultan s'y transporte, fait éteindre les lumieres, saisir les criminels, envelopper leurs têtes d'un manteau ; et commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le Sultan fait rallumer les flambeaux, considere le corps des criminels, leve les mains et rend graces à Dieu. *Quelle faveur*, lui dit son vizir, *avez-vous donc reçue du ciel ? . . . Vizir*, répond le Sultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le visage de ces malheureux : j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fit manquer à la justice que je dois à mes sujets. Juge si je dois remercier le ciel, maintenant que je me trouve juste, sans être parricide.*

de

de général pour un fils incapable de commander; ce père sera cité, dans sa famille, comme un homme honnête et bienfaisant: cependant, quoi de plus abominable que d'exposer une nation, ou du moins plusieurs de ses provinces, aux ravages qui suivent une défaite, uniquement pour satisfaire l'ambition d'une famille?

Quoi de plus punissable, que des sollicitations, contre lesquelles il est impossible qu'un souverain soit toujours en garde? De pareilles sollicitations, qui n'ont que trop souvent plongé les nations dans les plus grands malheurs, sont des sources intarissables de calamités; calamités auxquelles, peut-être, on ne peut soustraire les peuples, qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté, et en déclarant tous les citoyens enfans de l'état. C'est l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autorise une apparence de vertu, d'empêcher la subdivision du peuple en une infinité de familles ou de petites sociétés, dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public, éteindroient, à la fin, dans les ames toute espèce d'amour pour la patrie.

Ce que j'ai dit prouve suffisamment que, devant le tribunal d'une petite société, l'intérêt est le seul juge du mérite des actions des hommes: aussi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire, si je ne m'étois proposé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je sens qu'un homme honnête, effrayé de l'ascendant que doit avoir sur lui l'opinion des so-

ciétés dans lesquelles il vit, peut craindre, avec raison, d'être, à son insu, souvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matière, sans indiquer les moyens d'échapper aux séductions, et d'éviter les piéges que l'intérêt des sociétés particulieres rend à la probité des plus honnêtes gens, et dans lesquels il ne l'a que trop souvent surprise.

CHAPITRE VI.

Des moyens de s'assurer de la vertu.

UN homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner, il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la justice (1) ou de l'injustice de ses choix que dépend sa vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foiblesse, par sollicitation ou par paresse, à un homme médiocre, la préférence sur un homme supérieur, il doit se regarder comme injuste, quelques éloges

(1) On couvroit, dans certains pays, d'une peau d'âne, les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appele décence ou faveur, mais tout à la justice.

d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter et croire, et non les hommes qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait trop souvent illusion.

Dans les cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fausseté, et de sottise à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie, et qu'on y doit toujours regarder comme telle?

Elle y est dangereuse; et les vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des princes humains et bons, tels que les Louis XII, les Henri IV. Les comédiens avoient joué le premier sur le théâtre; les courtisans exhortoient le prince à les punir : *Non*, dit-il, *ils me rendent justice; ils me croyent digne d'entendre la vérité.* Exemple de modération, imité depuis par le duc d'Orléans régent. Ce prince, forcé de mettre quelques impositions sur le Languedoc, et fatigué des remontrances d'un député des Etats de cette province, lui répondit avec vivacité : *Et quelles sont vos forces, pour vous opposer à mes volontés? que pouvez-vous faire? ... obéir et haïr*, repliqua le député. Réponse noble, qui fait également honneur au député et au prince. Il étoit presque aussi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même prince avoit une maîtresse; un

gentilhomme la lui avoit enlevée, le prince étoit piqué, et ses favoris l'excitoient à la vengeance : *Punissez*, disoient-ils, *un insolent..... Je sais*, leur répondit-il, *que la vengeance m'est facile ; un mot suffit pour me défaire d'un rival, et c'est ce qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération est trop rare, la vérité est ordinairement trop mal accueillie des princes et des grands, pour séjourner long-tems dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays, où la plûpart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la bassesse et à la flatterie, donnent et doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses, et par conséquent plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui ? non que je prenne ici le parti des libelles, mais enfin une flatterie peut, à son insu, détourner un bon prince du chemin de la vertu, lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au trône (1). Mais l'intérêt cachera

(1) « Ce n'est point, dit le poëte Saadi, la voix timide des ministres qui doit porter à l'oreille des rois les plaintes des malheureux ; il faut que le cri du peuple puisse directement percer jusqu'au trône. »

toujours de pareilles vérités aux sociétés particulières de la cour. Ce n'est peut-être qu'en vivant loin de ces sociétés qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que, dans ces mêmes sociétés, on ne peut conserver une vertu toujours forte et toujours pure, sans avoir habituellement présent à l'esprit le principe de l'utilité publique (1), sans avoir une connoissance profonde des véritables intérêts de ce public, par conséquent de la morale et de la politique. La parfaite probité n'est jamais le partage de la stupidité; une probité sans lumières n'est, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a et ne doit effectivement avoir aucun égard: 1°. par ce qu'il n'est pas juge des intentions; 2°. par ce qu'il ne prend, dans ses jugemens, conseil que de son intérêt.

S'il soustrait à la mort celui qui, par malheur, tue son ami à la chasse, ce n'est pas seulement à

(1) Conséquemment à ce principe, Fontenelle a défini le mensonge: *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme sort du lit d'une femme, il en rencontre le mari: *D'où venez-vous*, lui dit celui-ci? Que lui répondre? Lui doit-on alors la vérité? *Non*, dit Fontenelle, *par ce qu'alors la vérité n'est utile à personne.* Or, la vérité elle-même est soumise au principe de l'utilité publique. Elle doit présider à la composition de l'histoire, à l'étude des sciences et des arts; elle doit se présenter aux grands, et même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuisibles au public; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuisent qu'à l'homme même. C'est l'affliger sans utilité; sous prétexte d'être vrai, c'est être méchant et brutal; c'est moins aimer la vérité, que se glorifier dans l'humiliation d'autrui.

l'innocence de ses intentions qu'il fait grace, puisque la loi condamne au supplice la sentinelle qui s'est involontairement laissé surprendre au sommeil. Le public ne pardonne dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un autre citoyen; il ne punit, dans le second, que pour prévenir les surprises et les malheurs auxquels l'exposeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la noblesse de l'ame les lumières de l'esprit. Quiconque rassemble en soi ces différens dons de la nature, se conduit toujours sur la boussole de l'utilité publique. Cette utilité est le principe de toutes les vertus humaines, et le fondement de toutes les législations. Elle doit inspirer le législateur, forcer les peuples à se soumettre à ses loix; c'est enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous ses sentimens jusqu'au sentiment même de l'humanité.

L'humanité publique est quelquefois impitoyable envers les particuliers (1). Lorsqu'un vaisseau est sur-

(1) C'est ce principe, qui, chez les Arabes, a consacré l'exemple de sévérité que donna le fameux Ziad, gouverneur de Basra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des assassins qui l'infestoient, il se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger; il est conduit devant le tribunal du gouverneur; il essaie de le fléchir par ses larmes: *Malheureux étranger*, lui dit Ziad, *je dois te paroître injuste, en punissant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer; mais le salut de Basra dépend de ta mort: je pleure et te condamne*

pris par de longs calmes, et que la famine a, d'une voix impérieuse, commandé de tirer au sort la victime infortunée qui doit servir de pâture à ses compagnons, on l'égorge sans remords : le vaisseau est l'emblême de chaque nation ; tout devient légitime et même vertueux pour le public.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est qu'en fait de probité, ce n'est point des sociétés où l'on vit dont il faut prendre conseil ; mais uniquement de l'intérêt public : qui le consulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions, ou immédiatement utiles au public ou avantageuses aux particuliers, sans être nuisibles à l'état. Or, de pareilles actions lui sont toujours utiles.

L'homme qui secourt le mérite malheureux donne, sans contredit, un exemple de bienfaisance conforme à l'intérêt général ; il acquite la taxe que la pauvreté impose à la richesse.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les trésors de la vertueuse opulence.

Qui se conduit par ce principe, peut se rendre à lui-même un témoignage avantageux de sa probité, peut se prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête-homme : je dis mériter : car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne suffit pas d'être vertueux ; il faut, de plus, se trouver, comme les Codrus et les Régulus, heureusement placé dans des tems, des circonstances et des postes où nos actions puissent beaucoup influer sur le bien public.

Dans toute autre position, la probité d'un citoyen, toujours ignoré du public, n'est pour ainsi dire qu'une qualité de société particulière, à l'usage seulement de ceux avec lesquels il vit.

C'est uniquement par ses talens qu'un homme privé peut se rendre utile et recommandable à sa nation. Qu'importe au public la probité d'un particulier ? cette probité ne lui est de presqu'aucune utilité (1). Aussi juge-t-il les vivans comme la postérité juge les morts : elle ne s'informe point si Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucrece impie, Horace libertin, Auguste dissimulé et César femme de tous les maris : c'est uniquement leurs talens qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent avec fureur, contre les vices domestiques d'un homme illustre, prouvent moins leur amour pour le bien public que leur envie contre les talens ; envie qui prend souvent à leurs yeux, le masque d'une vertu, mais qui n'est, le plus souvent, qu'une envie déguisée, puisqu'en général ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme sans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes gens auroient à rougir des sentimens dont ils se targuent, si on leur en découvroit le principe et la bassesse!

---

(1) Il est permis de faire l'éloge de son cœur, et non celui de son esprit : c'est que le premier ne tire pas à conséquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos auteurs sont-ils quelque-fois plus soigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs, et prennent-ils exemple sur Averroës, ce philosophe, qui se permettoit, dit-on, des friponneries, qu'il regardoit non-seulement comme peu nuisibles, mais même comme utiles à sa réputation : il donnoit, disoit-il, par-là le change à ses rivaux, détournoit adroitement sur ses mœurs les critiques qu'ils eussent faites de ses ouvrages ; critiques qui, sans doute, auroient porté à sa gloire de plus dangéreuses atteintes.

J'ai, dans ce chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux séductions des sociétés particulières, de conserver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers et différens ; et ce moyen consiste à prendre, dans toutes ses démarches, conseil de l'intérêt public.

CHAPITRE VII.

De l'Esprit par rapport aux sociétés particulières.

CE que j'ai dit de l'esprit par rapport à un seul homme, je le dis de l'esprit considéré par rapport aux sociétés particulières. Je ne répéterai donc point à ce sujet, le détail fatigant des mêmes preuves ; je montrerai seulement, par de nouvelles applications du

même principe, que chaque société, comme chaque particulier, n'estime ou ne méprise les idées des autres sociétés que par la convenance ou la disconvenance que ces idées ont avec ses passions, son genre d'esprit, et enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui composent cette société.

Qu'on produise un Fakir dans un cercle de Sybarites, ce fakir n'y sera-t-il pas regardé avec cette pitié méprisante que des ames sensuelles et douces ont pour un homme qui perd des plaisirs réels, pour courir après des biens imaginaires ? Que je fasse pénétrer un conquérant dans la retraite des philosophes, qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs spéculations les plus profondes, qu'il ne les considère avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui se dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, et que la puissance a pour la foiblesse. Mais qu'à son tour, je transporte ce conquérant au portique : Orgueilleux, lui dira le Stoïcien outragé, toi qui méprises des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes desirs est ici celui de nos mépris ; que rien ne paroît grand sur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'est du pied des cedres, où s'assied le voyageur, que leur faîte semble toucher aux cieux ; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyere, et n'offrent aux yeux du Roi des airs qu'un tapis de verdure déployé sur des plaines. C'est ainsi que l'orgueil blessé du Stoïcien se vengera du

dédain de l'ambitieux, et qu'en général se traiteront tous ceux qui seront animés de passions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'histoire nous peint cette célèbre Cléopatre, qui, par la multiplicité de ses beautés, les charmes de son esprit, la variété de ses caresses, faisoit goûter chaque jour à son amant les délices de l'inconstance, et dont enfin la première jouissance n'étoit, dit Echard, qu'une première faveur; qu'une telle femme se trouve dans une assemblée de ces prudes, dont la vieillesse et la laideur assurent la chasteté; on y méprisera ses graces et ses talens : à l'abri de la séduction, sous l'égide de la laideur, ces prudes ne sentent pas combien l'ivresse d'un amant est flatteuse; avec quelle peine, quand on est belle, on resiste au desir de mettre un amant dans la confidence de mille appas secrets : elles se déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, et mettront ses foiblesses au rang des plus grands crimes. Mais, si l'une de ces prudes se présente à son tour dans un cercle de coquettes, elle y sera traitée sans aucun des ménagemens que la jeunesse et la beauté doivent à la vieillesse et à la laideur. Pour se venger de sa pruderie, on lui dira que la belle qui cede à l'amour et la laide qui lui résiste, ne font, toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité, que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgraces; et qu'animées, toutes deux, par le même motif, entre

la prude et la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement; et pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne, et voudroit le voir ramper à ses pieds, est à son tour méprisé des gens éclairés. Insensé, lui diroient-ils volontiers, homme sans mérite et même sans orgueil, de quoi t'applaudis-tu? des honneurs qu'on te rend? mais, ce n'est point à ton mérite, c'est à ton faste et à ta puissance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même; si tu brilles, c'est de l'éclat que réfléchit sur toi la faveur du souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élèvent de la fange des marécages; soutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatans; elles brillent comme toi, mais d'une splendeur empruntée du soleil; l'astre se couche, l'éclat du nuage a disparu.

Si des passions contraires excitent le mépris respectif de ceux qu'elles animent, trop d'opposition dans les esprits produit à peu près le même effet.

Nécessités, comme je l'ai prouvé dans le chapitre IV, à ne sentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'esprit trop différent du notre? si l'étude d'une science ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés et de difficultés que nous ignorerions sans cette étude, c'est donc pour la science et l'art que nous cultivons, que nous avons nécessairement le plus de cette estime que j'appelle *sentie*.

Notre estime, pour les autres arts ou sciences, est toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la science ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géometre a communément plus d'estime pour le physicien que pour le poëte, qui doit en accorder d'avantage à l'orateur qu'au géomètre.

C'est aussi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illustres, en des genres différens, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour se convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part, (car il n'y a point de dette plus fidélement acquittée que le mépris,) prêtons l'oreille aux discours qui échappent aux gens d'esprit.

Semblables aux vendeurs de mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à soi, et croit les mériter seul. Le romancier se persuade que c'est son genre d'ouvrage qui suppose le plus d'invention et de délicatesse dans l'esprit; le métaphysicien se voit comme la source de l'évidence et le confident de la nature: Moi seul, dit-il, je puis généraliser les idées, et découvrir le germe des évènemens qui se développent journellement dans le monde physique et moral, et c'est par moi seul que l'homme peut être éclairé. Le poëte, qui regarde les métaphysiciens comme des fous sérieux, les assure que, s'ils cherchent la vérité dans les puits où elle s'est retirée, ils n'ont, pour y puiser, que le seau des Danaïdes; que les découvertes de leur

esprit sont douteuses, mais que les agrémens du sien sont certains.

C'est par de tels discours que ces trois hommes se prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres; et si, dans une pareille contestation, ils prenoient un politique pour arbitre: Apprenez, leur diroit-il à tous, que les sciences et les arts ne sont que de sérieuses bagatelles et de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à son esprit: mais c'est uniquement la connoissance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait et sensé; tout autre objet est petit, et tout ce qui est petit est méprisable; d'où il concluroit que lui seul est digne de l'admiration universelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, supposons qu'un physicien prêtât l'oreille à cette conclusion? Tu te trompes, repliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne mesure la grandeur de l'esprit que par la grandeur des objets qu'il considere, c'est moi seul qu'on doit réellement estimer. Une seule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une bousole; l'Amérique se découvre, l'on fouille ses mines, mille vaisseaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe, et la face du monde politique est changée. Toujours occupé de grands objets, si je me recueille dans le silence et la solitude, ce n'est point pour y étudier les petites révolutions des gou-

vemens, mais celles de l'univers; ce n'est point pour y pénétrer les frivoles secrets des cours, mais ceux de la nature: je découvre comment les mers ont formé les montagnes et se sont répandues sur la terre: je mesure et la force qui meut les astres, et l'étendue des cercles lumineux qu'ils décrivent dans l'azur du ciel: je calcule leur masse, je la compare à celle de la terre, et je rougis de la petitesse du globe. Or, si j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'insecte qui l'habite: le plus grand législateur n'est, à mes yeux, que le roi des abeilles.

Voilà par quels raisonnemens chacun se prouve à lui-même qu'il est possesseur du genre d'esprit le plus estimable; et comment, excités par le desir de le prouver aux autres, les gens d'esprit se déprisent réciproquement, sans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inspire pour ses pareils, devient le jouet et la risée de ce même public dont il devroit être l'admiration.

Au reste, c'est en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour son esprit. On se moque d'un fleuriste immobile près d'une plate-bande de tulipes; il tient les yeux toujours fixés sur leurs calices; il ne voit rien d'admirable sur la terre, que la finesse et le mêlange des couleurs, dont il a par sa culture, forcé la nature à les peindre: chacun est ce fleuriste; s'il ne mesure l'esprit des hommes que sur la connoissance qu'ils ont des fleurs, nous ne

mesurons pareillement notre estime pour eux que sur la conformité de leurs idées avec les nôtres

Notre estime est tellement dépendante de cette conformité d'idées, que personne ne peut s'examiner avec attention sans s'appercevoir que, si, dans tous les instans de la journée, il n'estime point le même homme précisément au même dégré, c'est toujours à quelques-unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime et journalier, qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermometre de son estime : aussi tout homme dont les idées ne sont point analogues à celles de sa société, en est-il toujours méprisé.

Le philosophe, qui vivra avec des petits-maîtres, sera l'imbécille et le ridicule de leur société; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets passeront pour d'excellens mots; car le succès des plaisanteries dépend moins de la finesse d'esprit de leur auteur, que de son attention à ne ridiculiser que les idées désagréables à sa société. Il en est des plaisanteries comme des ouvrages de parti; elles sont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuste des sociétés particulières les unes pour les autres, est donc, comme le mépris de particulier à particulier, uniquement l'effet et de l'ignorance et de l'orgueil : orgueil sans doute condamnable, mais nécessaire et inhérent à la nature humaine. L'orgueil est le germe de tant de vertus et de talens, qu'il ne faut ni espérer de le détruire, ni même

même tenter de l'affoiblir, mais seulement de le diriger aux choses honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, sans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général; car la justice de nos jugemens et de nos actions n'est jamais que la rencontre heureuse de notre intérêt avec l'intérêt public (1).

Si l'estime que les diverses sociétés ont pour certains sentimens et certaines sciences, est différente selon la diversité des passions et du genre d'esprit de ceux qui les composent, qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produise à peu près le même effet, et que des idées, agréables aux gens d'un certain rang, ne soient ennuyeuses pour des hommes d'un autre état? qu'un homme de guerre, un négociant, dissertent devant les gens de robe; l'un, sur l'art des siéges, des campemens et des évolutions militaires; l'autre sur le commerce de l'indigo, de la soie, du sucre, du cacao; ils seront écoutés avec

(1) L'intérêt ne nous présente des objets que les faces sous lesquelles il nous est utile de les appercevoir. Lorsqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'est pas tant à la justesse de son esprit, à la justice de son caractere, qu'il en faut faire honneur, qu'au hasard qui nous place dans des circonstances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément, se surprend trop souvent en erreur pour n'être pas modeste. Il ne s'enorgueillit point de ses lumieres, il ignore sa supériorité. L'esprit est comme la santé; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

moins de plaisir et d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du palais, des prérogatives de la magistrature, et de la manière de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur esprit ou de leur vanité rend plus particulièrement intétessant pour eux.

En génétal, on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un état inférieur au sien. Quelque mérite qu'ait un bourgeois, il sera toujours méprisé d'un homme en place, si cet homme en place est stupide; *quoiqu'il n'y ait*, dit Domat, *qu'une distinction civile entre le bourgeois et le grand seigneur, et une distinction naturelle entre l'homme d'esprit et le grand seigneur stupide.*

C'est donc toujours l'intérêt personnel, modifié selon la différence de nos besoins, de nos passions, de notre genre d'esprit et de nos conditions, qui, se combinant dans les diverses sociétés, d'un nombre infini de manières, produit l'étonnante diversité des opinions.

C'est conséquemment à cette variété d'intérêt que chaque société a son ton, sa manière particulière de juger, et son grand esprit dont elle feroit volontiers un Dieu, si la crainte des jugemens du public ne s'opposoit à cette apothéose.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'assortir. Aussi n'est-il point de stupide, s'il apporte une certaine attention au choix de sa société, qui n'y puisse passer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs sincères; aussi n'est-il

point d'homme d'esprit, s'il se répand dans différentes sociétés, qui ne s'y voie successivement traité de fou, de sage, d'agréable, d'ennuyeux, de stupide et de spirituel.

La conclusion générale de ce que je viens de dire, c'est que l'intérêt personnel est, dans chaque société, l'unique appréciateur du mérite des choses et des personnes. Il ne me reste plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés et recherchés des sociétés particulières, telles que celles du grand monde, ne sont pas toujours les plus estimés du public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugemens du public, et de ceux des sociétés particulières.

POUR découvrir la cause des jugemens différens que portent sur les mêmes gens le public et les sociétés particulières, il faut observer qu'une nation n'est que l'assemblage des citoyens qui la composent; que l'intérêt de chaque citoyen est toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public; que, semblable aux astres, qui, suspendus dans les déserts de l'espace, y sont mus par deux mouvemens principaux, dont le premier plus lent (1) leur est

(1) Système des anciens philosophes.

commun avec tout l'univers, et le second plus rapide leur est particulier, chaque société est aussi mue par deux différentes espèces d'intérêt.

Le premier, plus foible, lui est commun avec la société générale, c'est-à-dire avec la nation, et le second plus puissant, lui est absolument particulier.

Conséquemment à ces deux sortes d'intérêt, il est deux sortes d'idées propres à plaire aux sociétés particulières.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre, la législation, les sciences et les arts : cette espèce d'idées intéressantes pour chacun d'eux en particulier, est en conséquence la plus généralement, mais la plus foiblement estimée de la plupart des sociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il est des sociétés, telles que les sociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles sont les idées le plus particulièrement agréables, et dont l'intérêt personnel se trouve, par ce moyen, confondu avec l'intérêt public.

L'autre espèce d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque société, c'est-à-dire, à ses goûts, à ses aversions, à ses projets, à ses plaisirs. Plus intéressante et plus agréable, par cette raison, aux yeux de cette société, elle est communément assez indifférente à ceux du public.

Cette distinction admise, quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette dernière espèce,

c'est-à-dire, particulièrement intéressantes pour les sociétés où il vit, y doit être, en conséquence, regardé comme très-spirituel : mais que cet homme s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place, il ne lui paroîtra souvent qu'un homme très-médiocre. C'est une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéressantes, il sera moins agréable aux sociétés dans lesquelles il vit; il y paroîtra même quelquefois et lourd et déplacé : mais qu'il s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme supérieur. C'est un colosse monstrueux et même désagréable dans l'atelier du sculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en soi les idées de l'une et l'autre espèce, et n'obtiendroit-on pas, à la fois, l'estime de la nation et celle des gens du monde? c'est, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut se livrer pour acquérir des idées intéressantes pour le public, ou pour les sociétés particulières, est absolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matière, mais voltiger incessamment de sujets en sujets; il faut avoir des connoissances très-variés, et dès-lors très-superficielles; savoir de tout, sans

perdre son tems à savoir parfaitement une chose; et donner, par conséquent, à son esprit plus de surface que de profondeur.

Or, le public n'a nul intérêt d'estimer des hommes superficiellement universels : peut-être même ne leur rend-il point une exacte justice, et ne se donne-t-il jamais la peine de prendre le toisé d'un esprit partagé en trop de genres différens.

Uniquement intéressé à estimer ceux qui se rendent supérieurs en un genre, et qui avancent, à cet égard, l'esprit humain, le public doit faire peu de cas de l'esprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'estime générale, donner à son esprit plus de profondeur que de surface, et concentrer, pour ainsi dire, dans un seul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur et les rayons de son esprit. Eh ! comment se partager entre ces deux genres d'étude, puisque la vie qu'il faut mener pour suivre l'un ou l'autre, est entièrement différente ? l'on n'a donc l'une de ces espèces d'esprit qu'exclusivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéressantes pour le public, il faut, comme je le prouverai dans les chapitres suivans, se recueillir dans le silence et la solitude ; il faut, au contraire, pour présenter aux sociétés particulières les idées les plus agréables pour elles, se jetter absolumeut dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre sans se remplir la tête d'idées fausses et puériles : je dis fausses, parce que tout

homme qui ne connoît qu'une seule façon de penser, regarde nécesairement sa société comme l'univers par excellence; il doit imiter les nations dans le mépris réciproques qu'elles ont pour leur mœurs, leur religion, et même leurs habillemens différens; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de sa société, et tomber, en conséquence, dans les erreurs les plus grossières. Quiconque s'occupe fottement des petits intérêts des sociétés particulières, doit nécessairement attacher trop d'estime et d'importance à des fadaises.

Or, qui peut se flatter d'échapper, à cet égard, aux piéges de l'amour-propre, lorsqu'on voit qu'il n'est point de procureur dans son étude, de conseiller dans sa chambre, de marchand dans son comptoir, d'officier dans sa garnison, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéresse (1)?

(1) Quel plaideur ne s'extasie pas à la lecture de son factum, et ne la regarde pas comme plus sérieuse et plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle et de tous les philosophes qui ont écrit sur la connoissance du cœur et de l'esprit humain? les ouvrages de ces derniers, dira-t-il, sont amusans, mais frivoles et nullement dignes d'être un objet d'etude. Pour mieux faire sentir quelle importance chacun met à ses occupations, je citerai quelques lignes de la préface d'un livre intitulé: *Traité du Rossignol.* C'est l'auteur qui parle:

« J'ai, dit-il, employé vingt ans à la composition de cet ouvrage: » aussi les gens qui pensent comme il faut, ont toujours senti que » le plus grand plaisir et le plus pur qu'on puisse goûter en ce » monde, est celui qu'on ressent en se rendant utile à la société; » c'est le point de vue qu'on doit avoir dans toutes ses actions,

Chacun peut s'appliquer ce conte de la mère *Jésus*; qui, témoin d'une dispute entre la discrete et la supérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir : *Savez-vous que la mère Cécile et la mère Thérese viennent de se brouiller? mais vous êtes surpris? quoi! tout de bon, vous ignoriez leur querelle? et d'où venez-vous donc?* Nous sommes tous, plus ou moins, la mère Jésus : ce dont notre société s'occupe, c'est ce dont tous les hommes doivent s'occuper; ce qu'elle pense, croit et dit, c'est l'univers entier qui le pense, le croit et le dit.

Comment un courtisan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la cour, de ceux qui s'élèvent en crédit ou qui tombent en disgrace, et qui, dans le cercle étendu de ses sociétés, ne voit personne qui ne soit, plus ou moins, affecté des mêmes idées; comment, dis-je, ce courtisan ne se persuaderoit-il pas que les intrigues de la cour, sont pour le genre humain, les objets les plus dignes de méditation, et les plus généralement intéressans? peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voisine de son hotel, on ne connoît ni

---

» et celui qui ne s'emploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour le » bien général, semble ignorer qu'il est autant né pour l'avantage » des autres que pour le sien propre. Tels sont les motifs qui m'ont » engagé à donner au public ce *Traité du Rossignol* ». L'auteur ajoute quelques lignes après : « L'amour du bien public, qui m'a » engagé à mettre au jour cet ouvrage, ne m'a pas laissé oublier » qu'il devoit être écrit avec franchise et sincérité ».

lui, ni tous ceux dont il parle; qu'on n'y soupçonne pas même l'existence des choses qui l'occupent si vivement; que, dans un coin de son grenier loge un philosophe, auquel les intrigues et les cabales que forme un ambitieux pour se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroissent aussi puériles et moins sensées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, et pour qui enfin les ambitieux ne sont que de vieux enfans qui ne croient pas l'être?

Un courtisan ne devinera jamais l'existence de pareilles idées: s'il venoit à la soupçonner, il seroit comme ce Roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur souverain, et ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des Rois, trouva cette réponse si ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il est vrai qu'en général, les grands ne sont pas sujets à de pareils soupçons; chacun d'eux croit tenir un grand espace sur la terre, et s'imagine qu'il n'y a qu'une seule façon de penser qui doit faire loi parmi les hommes, et que cette façon de penser est renfermée dans sa société. Si, de tems en tems, il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes, il ne les apperçoit, pour ainsi dire, que dans un lointain confus; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-petit nombre d'insensés, il est, à cet égard, aussi fou que ce géographe chinois, qui, plein d'un orgueilleux amour pour sa patrie, dessina une mappemonde, dont la surface

étoit presque entièrement couverte par l'empire de la Chine, sur les confins de laquelle on ne faisoit qu'appercevoir l'Asie, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique. Chacun est tout dans l'univers, les autres n'y sont rien.

On voit donc que, forcé, pour se rendre agréable aux sociétés particulières, de se répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts, et d'adopter mille préjugés, on doit insensiblement charger sa tête d'une infinité d'idées absurdes et ridicules aux yeux du public.

Au reste, je suis bien aise d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la cour : les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les la Rochefoucault, les Retz, et plusieurs autres hommes de leur espèce, prouvent que la frivolité n'est pas l'apanage nécessaire d'un rang élevé : et qu'il faut uniquement entendre par des hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans son tourbillon.

Ce sont ceux-là que le public, avec tant de raison, regarde comme des gens absolument vuides de sens ; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles et exclusives sur le *bon ton* et le *bel usage*. Je choisis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop souvent son cailletage pour esprit, et le bon ton pour sottise.

CHAPITRE IX.

Du bon ton et du bel âge.

TOUTE société divisée d'intérêt et de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton*; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards, celui de l'homme passionné à l'homme froid, et celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens il n'est point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, et peut-être, tous les jargons différens; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de conversation, dont les idées et l'expression de ces mêmes idées doit plaire le plus généralement. Or, le *bon ton*, ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'hommes en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, et qui, puisées dans des arts et des sciences telles que la métaphysique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressans pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit le plus généralement intéressant, n'est pas, comme je l'ai déjà dit, le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son

ton comme supérieur à celui des gens d'esprit ; et celui des gens d'esprit simplement comme supérieur à toute autre espèce de ton.

Les sociétés sont, à cet égard, comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation; mais qui préfèrent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien; et ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit, sans contredit, à celle des gens de la cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vuide, et n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un sur l'autre; mais le dernier, par la position où il se trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet, si les mœurs, les inclinations, les préjugés et le caractère des Rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public; si toute connoissance, à cet égard, est intéressante; la conversation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres, est donc nécessairement moins insipide que celle du bourgeois. D'ailleurs, les gens

du monde étant, en général, fort au-dessus des besoins, et n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir ; il est encore certain que leur conversation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état : c'est ce qui rend, en général, les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agrémens, et pourquoi la classe des femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes du monde.

Mais, si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie, les grands n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie des Rois, leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges, sur celles de leur naissance, sur leurs aventures galantes, et sur les ridicules donnés ou rendus à un souper : or, de pareilles conversations doivent être insipides à la plupart des sociétés.

Les gens du monde sont donc, vis-à-vis d'elles, précisément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier ; ils en font l'unique et perpétuel sujet de leur conversation : en conséquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'est toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

On me répondra peut-être qu'aucune société n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des sociétés se taisent à cet égard, c'est que la naissance et les dignités leur en imposent, les em-

pêchent de manifester leurs sentimens, et souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge sur ce sujet un homme de bon sens : Le ton du monde, dira-t-il, n'est le plus souvent qu'un persifflage ridicule. Ce ton, usité à la cour, y fut sans doute introduit par quelque intriguant, qui, pour voiler ses menées, vouloit parler sans rien dire : dupes de ce persifflage, ceux qui le suivirent, sans avoir rien à cacher, empruntèrent le jargon du premier, et crurent dire quelque chose lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés. Les gens en place, pour détourner les grands des affaires sérieuses et les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *esprit*, et furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, si, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots si admirés dans la bonne compagnie, on les traduisoit dans une autre langue, la traduction dissiperoit le prestige, et la plupart de ces bons mots se trouveroient vuides de sens. Aussi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillans, un dégoût très-marqué, et répete-t-on, souvent ce vers de la comédie :

Quand le bon ton *paroît, le* bon sens *se retire.*

Le vrai *bon ton* est donc celui des gens d'esprit, de quelque état qu'ils soient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde

attachés à de trop petites idées, soient, à cet égard, inferieurs aux gens d'esprit : ils leur sont du moins supérieurs dans la manière d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît sans contredit mieux fondée. Quoique les mots en eux-mêmes ne soient ni nobles, ni bas, et que, dans un pays où le peuple est respecté, comme en Angleterre, on ne fasse, ni ne doive faire cette distinction : dans un état monarchique, où l'on n'a nulle considération pour le peuple, il est certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, selon qu'ils sont usités ou rejettés à la cour; et qu'ainsi l'expression des gens du monde doit toujours être élégante; aussi l'est-elle. Mais la plupart des courtisans ne s'exerçant que sur des matières frivoles, le dictionnaire de la langue noble est, par cette raison, très-court, et ne suffit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire, se trouveroient souvent fort inférieurs aux gens de lettres (1).

(1) Ce qui fait le plus d'illusion en faveur des gens du monde, c'est l'air aisé, le geste dont ils accompagnent leurs discours, et qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne nécessairement l'avantage du rang; ils sont, à cet égard, ordinairement fort supérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Aristote, est la premiere partie de l'éloquence : ils peuvent donc par cette raison, avoir, dans des conversations frivoles, l'avantage sur les gens de lettres; avantage qu'ils perdent lorsqu'ils écrivent, non-seulement par ce qu'ils ne sont plus alors soutenus du prestige de la déclamation, mais par ce que leurs écrits n'ont jamais que le

A l'égard des sujets qu'on regarde comme sérieux, et qui tiennent aux arts et à la philosophie, l'expérience nous apprend que, sur de tels sujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs pensées (1) : d'où il résulte qu'à l'égard même de l'expression, ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit, et qu'ils n'en ont, à cet égard, sur le commun des hommes, que dans des matières frivoles sur lesquelles ils sont très-exercés, et dont ils ont fait une étude, et, pour ainsi dire, un art particulier; supériorité qui n'est pas encore bien constatée, et que presque tous les hommes s'exagèrent, par le respect méchanique qu'ils ont pour la naissance et pour les dignités.

Au reste, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au *bon ton*, ce ridicule est moins un ridicule de leur état, qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit-il pas aux grands qu'eux et les gens de leur espèce sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation, puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes, en général, que la nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé *la terre*, et

---

style de leurs conversations, et qu'on écrit presque toujours mal, lorsqu'on écrit comme on parle.

(1) Je ne parle dans ce chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé.

qu'elle

qu'elle n'avoit semé le firmament d'étoiles, que pour l'éclairer pendant les nuits ?

On est vain, méprisant, et, par conséquent, injuste, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'est pourquoi tout homme s'imagine que, sur la terre, il n'est point de partie du monde; dans cette partie du monde, de nation; dans la nation, de province; dans la province, de ville; dans la ville, de société comparable à la sienne; qui ne se croie encore l'homme supérieur de sa société, et qui, de proche en proche, ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers (1). Aussi, quelques folles que soient les prétentions exclusives au *bon ton*, et quelque ridicule que le public donne à ce sujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente et saine philosophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remèdes inutiles.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, et qui ne connoît de l'univers que le rocher sur lequel il est attaché, ne peut juger de son étendue; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite société, qui se voit toujours environné des mêmes objets; et qui ne connoît qu'une seule opinion, pourroit-il juger du mérite des choses ?

La vérité ne s'apperçoit et ne s'engendre que dans

(1) Voyez *le Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac.

la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous est connu que par celui avec lequel nous commençons. Quiconque se renferme dans une société, ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, sur-tout s'ils flattent son orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, et la lui a rendu chère ?

C'est par un effet de la même vanité, que les gens du monde se croient les seuls possesseurs du *bel usage*, qui, selon eux, est le premier des mérites, et sans lequel il n'en est aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet usage, qu'ils regardent comme l'usage du monde par excellence, n'est que l'usage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où quand le Roi éternue, tous les courtisans sont, par politesse, obligés d'éternuer, et où l'éternuement gagnant de la cour à la ville, et de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des courtisans qui ne se piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes, qui ne se regardent, à cet égard, comme les possesseurs uniques du bel usage, et qui ne traitent de mauvaise compagnie, ou de nations barbares, tous les particuliers et tous les peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel on

veut faire honneur, à s'en frotter doucement le visage, et à ne jamais cracher devant son supérieur ?

Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel usage est de les porter sous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitans des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à sa femme les premiers plaisirs de l'amour ; que c'est une peine dont il doit, en payant, se décharger sur quelque autre ? n'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore le jour de son mariage, est une fille sans mérite, qui n'est digne que de mépris ?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du bel usage et de la décence, qu'un éventail à la main, le Roi s'avance dans la salle d'audience, précédé de quatres jeunes gens des plus beaux de la cour, et qui, destinés à ses plaisirs, sont en même tems ses interprètes et les hérauts qui déclarent ses volontés ?

Que je parcoure toutes les nations, je trouverai par-tout des usages différens (1), et chaque peu-

(1) Au royaume de Juida, lorsque les habitans se rencontrent, ils se jettent en bas de leurs hamachs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baisent la terre, frappent des mains, se font des complimens et se relevent : les agréables du pays croient certainement que leur maniere de saluer est la plus polie.

Les habitans des Manilles, disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses deux mains sur ses joues, qu'on leve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

ple, en particulier, se croira nécessairement en possession du *meilleur usage*. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux du monde; qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes, ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle ici *usage du monde*, loin de plaire universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en Hollande et en Angleterre le petit-maître le plus savant dans ce composé de gestes, de propos et de manières, appellé *usage du monde*, et l'homme sensé, que son ignorance à cet égard fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie; il est certain que ce dernier passera, chez ces divers peuples, pour plus instruit du véritable *usage du monde* que le premier.

Quel est le motif d'un pareil jugement? c'est que la raison, indépendante des modes et des coutumes d'un pays, n'est nulle part étrangère et ridicule;

Le sauvage de la Nouvelle-Orléans, soutient que nous manquons de politesse envers nos rois. « Lorsque je me présente, dit-il, au » grand chef, je le salue par un hurlement; puis je pénetre au fond » de sa cabane, sans jetter un seul coup-d'œil sur le côté droit, où » le chef est assis. C'est là que je renouvelle mon salut, en levant » mes bras sur ma tête, et en hurlant trois fois. Le chef m'invite » à m'asseoir par un petit soupir: je le remercie par un nouveau » hurlement. A chaque question du chef, je hurle une fois avant » que de répondre, et je prends congé de lui, en faisant traîner mon » hurlement jusqu'à ce que je sois hors de sa présence ».

c'est qu'au contraire l'usage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'observateur de cet usage d'autant plus ridicule, qu'il y est plus exercé et s'y est rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air pesant et méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont souvent joué l'étourderie; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Espagnols, nos petits-maîtres ne paroissent d'autant plus ridicules qu'ils seront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel usage*?

Il est donc certain, du moins si l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent *usage du monde*, loin de réussir universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement; et que cet usage est aussi différent du vrai *usage du monde*, toujours fondé sur la raison, que la civilité l'est de la vraie politesse.

L'une ne suppose que la science des manières, et l'autre, un sentiment fin, délicat et habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reste, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclusives au *bon ton* et au *bel usage*, il est difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les sociétés du grand monde sans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'esprit, les plus en garde à cet égard, ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce, en ce

genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les plus agréables au rang des esprits faux et petits; je dis petits, parce que l'esprit qui n'est ni grand, ni petit en soi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère, et que les gens du monde ne peuvent guères s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux chapitres précédens, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulières; qu'en conséquence, les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du public, doivent, par leur manière de vivre et de penser, être souvent désagréables aux sociétés particulières.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du public, n'est pas toujours estimé des gens du monde.

POUR plaire aux sociétés particulières, il n'est pas nécessaire que l'horizon de nos idées soit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre et l'étudier: au contraire, pour s'illustrer dans quelque art, ou quelque scien-

que ce soit, et mériter, en conséquence, l'estime du public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Supposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale. Ce n'est que par le secours de l'histoire et sur les ailes de la méditation, qu'ils pourront, selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, et celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se réduit insensiblement, devant un philosophe, à un petit espace, et qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Françoise, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'est de-là que, venant à considérer le spectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, et des passions différentes, un homme, devenu presque insensible à l'éloge comme à la satyre des nations, peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer, sans étonnement, du serrail à la chartreuse, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, et Mahomet s'enfermer dans une caverne; l'un pour se moquer de la

légéreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or, de pareilles idées ne se présentent que dans le silence et la solitude. Si les muses, disent les poëtes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes; et que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des sociétés, y fait sur lui-même, sont des réflexions qui, faites sur l'homme en général, appartiennent et plaisent à l'humanité. Or, dans cette solitude où l'on est, comme malgré soi, porté vers l'étude des arts et des sciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits qui font l'entretien journalier des gens du monde?

Aussi nos Corneille et nos Lafontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie; leur bonhomie même contribuoit à les faire regarder comme tels. Comment les gens du monde pourroient-ils, sous le manteau de la simplicité, reconnoître l'homme illustre? il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plûpart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur et la simplicité d'Agricola, cherchoient le grand hommme sous son extérieur modeste, sans pouvoir l'y reconnoître; on sent que, trop heureux d'échapper au mépris des sociétés particulières, le grand homme, sur-tout s'il est modeste, doit renoncer à l'*estime sentie* de la plûpart d'entre elles. Aussi n'est-il que foiblement animé du desir de leur plaire. Il sent confusément

que l'estime de ces sociétés prouveroit l'analogie de ses idées avec les leurs; que cette analogie seroit souvent peu flatteuse, et que l'estime publique est la seule digne d'envie, la seule desirable, puisqu'elle est toujours un don de la reconnoissance publique, et par conséquent la preuve d'un mérite réel. C'est pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts nécessaires pour plaire aux sociétés particulières, trouve tout possible pour mériter l'estime générale. Si l'orgueil de commander aux Rois dédommageoit les Romains de la dureté de la discipline militaire, le noble plaisir d'être estimé console les hommes illustres des injustices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette estime? ils se croyent les possesseurs du bien le plus desiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'estimer soi-même, et se croit d'autant plus estimable qu'il se voit plus généralement estimé.

Si les besoins, les passions et sur-tout la paresse n'étouffoient en nous ce desir de l'estime, il n'est personne qui ne fît des efforts pour la mériter, et qui ne desirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation, et le sacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune et à la considération, est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre.

On doit vanter ce qu'on a, et dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil; on le

révolteroit, si l'on ne paroisoit pas sa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme sur les vrais motifs de ses dédains; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme, (qu'il me soit permis de l'observer en passant) lorsqu'il n'est pas né méchant, et lorsque les passions n'offusquent pas les lumières de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de son indulgence, faire plus nettement appercevoir la cause du peu de cas qu'il fait de l'estime des sociétés particulières, et en conséquence du peu de succès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme est toujours le plus indulgent, s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, et comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse, s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, et s'il est lent à les appercevoir, c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices et les ridicules d'un particulier, mais sur ceux des hommes en général. S'il en considère les défauts, ce n'est point de l'œil malin et injuste de l'envie, mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes qui, curieux de connoître le cœur et l'esprit humain, se regarderoient réciproquement comme deux sujets d'instruction et deux cours vivans d'expérience nos-

rale : bien différens, à cet égard, de ces demi-esprits, avides d'une réputation qui les fuit, dévorés du poison de la jalousie, et qui, sans cesse à l'affût des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite, si les hommes perdoient leur ridicules. Ce n'est point à de pareilles gens qu'appartient la connoissance de l'esprit humain. Ils sont faits pour étendre la célébrité des talens, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite est comme la poudre, son explosion est d'autant plus forte qu'elle est plus comprimée. Au reste, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils sont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La présence du mérite les importune; s'ils l'attaquent comme un ennemi, et s'ils sont méchans, c'est qu'ils sont malheureux; c'est qu'ils poursuivent, dans les talens, l'offense que le mérite fait à leur vanité: leurs crimes ne sont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de métite tient à la connoissance qu'il a de l'esprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foiblesse; au milieu des applaudissemens d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de se tourner vers son ami, pour lui demander s'il n'a pas dit une grande sottise, que, toujours en garde contre sa vanité, il excuse volontiers, dans les autres, des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-même. Il sent que c'est à la multitude des sots qu'on doit la création du mot *homme d'esprit*; et qu'en

reconnoissance il doit donc écouter, sans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers se vantent entr'eux et en secret des ridicules qu'il donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, disent-ils, pour l'esprit, ils sont semblales à ces fanfarons d'impiété; qui ne blasphêment qu'en tremblant.

La dernière cause de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la nécessité des jugemens humains. Il sait que nos idées sont, si j'ose le dire, des conséquence si nécessaires des sociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait et des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence supérieure pourroit également, et par les objets qui se sont présentés à nous, deviner nos pensées; et, par nos pensées, deviner le nombre et l'espèce des objets que le hasard nous a offerts.

L'homme d'esprit sait que les hommes sont ce qu'ils doivent être, que toute haine contre eux est injuste, qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que, si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre: car, si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence sera donc toujours l'effet de la lumière, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée sur la

hauteur d'ame qu'inspire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'estime des sociétés particulières. Or, cette indifférence, jointe aux genres différens de vie et d'étude nécessaires pour plaire, soit au public, soit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera presque toujours, de l'homme de mérite, un homme assez désagréable aux gens du monde.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit par rapport aux sociétés particulières, c'est qu'uniquement soumise à son intérêt, chaque société mesure sur l'échelle de ce même intérêt le dégré d'estime qu'elle accorde aux différens genres d'idées et d'esprit. Il en est des petites sociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès? si ce procès est considérable, il recevra son avocat avec plus d'empressement, plus de témoignages de respect et d'estime, qu'il ne recevroit Descartes, Locke ou Corneille. Le procès est-il accomodé? c'est à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de sa position décidera de la différence de ses réceptions.

Je voudrois, en finissant ce chapitre, pouvoir rassurer le très-petit nombre de gens modestes, qui, distraits par des affaires ou par le soin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talens, et ne peuvent, conséquemment aux principes ci-dessus établis, savoir, si, quant à l'esprit, ils sont réellement dignes d'estime. Quelque desir que j'aie, à cet égard,

de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun talent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit noble, sans avoir des titres de noblesse. Le public ne connoît et n'estime que le mérite prouvé par des faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes? il demande au militaire : Quelle victoire avez-vous remportée? à l'homme en place : Quel soulagement avez-vous apporté aux misères du peuple? au particulier : Par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité? Qui n'a rien à répondre à ces questions n'est ni connu, ni estimé du public.

Je sais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des graces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'hommes reconnoissent machinalement un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en imposent point à la saine partie du public. A l'abri de toute séduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talens : c'est celui-là seul qu'il recherche avec empressement; empressement toujours flatteur pour quiconque en est l'objet (1). Lorsque l'on n'est point consti-

(1) Nul éloge n'a plus flatté Fontenelle, que la question d'un Suédois qui, entrant à Paris, demande aux gens de la barriere, la de-

gué en dignité, c'est le signe le plus certain d'un mérite réel.

Qui veut savoir exactement ce qu'il vaut ne peut donc l'apprendre que du public, et doit par conséquent s'exposer à son jugement. On sait les ridicules qu'à cet égard on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'estime de leur nation: mais ces ridicules ne font aucune impression sur l'homme de mérite; il les regarde comme un effet de la jalousie de ces petits esprits, qui, s'imaginant que, si personne ne faisoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce soit, ne peuvent souffrir qu'on produise de pareils titres. Sans ces titres cependant, personne ne mérite ni n'obtient l'estime du public.

Qu'on jette les yeux sur tous ces grands esprits, si vantés dans les sociétés particulières, on verra que, placés par le public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'esprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils sont de prouver leur sottise, même par de mauvais ouvrages. Aussi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus ne sont, si j'ose le dire, en esprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que soit cette vérité, et quelque raison qu'ayent les gens modestes de douter d'un mé-

---

meure de Fontenelle : ces commis ne la lui peuvent enseigner. *Quoi!* dit-il, *vous autres Français, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres citoyens? vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

rite qui n'a pas passé par la coupelle du public, il est pourtant certain, qu'un homme peut, quant à l'esprit, se croire réellement digne de l'estime générale: 1°. lorsque c'est pour les gens les plus estimés du public et des nations étrangères qu'il se sent le plus d'attrait; 2°. lorsqu'il est loué (1), comme dit Cicéron, par un homme déjà loué; 3° lorsqu'enfin il obtient l'estime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talens : leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées et les siennes; et cette analogie peut être regardée, sinon comme une preuve complette, du moins comme une assez grande probabilité que, s'il se fût, comme eux, exposé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à son estime.

CHAPITRE XI.

De la probité par rapport au public.

CE n'est plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite société, mais de la vraie probité, de la probité considérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette espèce de probité est la seule qui réellement en mérite, et qui en

(1) Le degré d'esprit nécessaire pour nous plaire, est une mesure assez exacte du degré d'esprit que nous avons.

obtienne

obtienne généralement le nom. Ce n'est qu'en considérant la probité sous ce point de vue, que l'on peut se former des idées nettes de l'honnêteté, et trouver un guide à la vertu.

Or, sous cet aspect, je dis que le public, comme les sociétés particulières, est, dans ses jugemens, uniquement déterminé par le motif de son intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui sont utiles; et qu'il ne proportionne point son estime, pour telle action, sur le dégré de force, de courage ou de générosité, nécessaire pour l'exécuter, mais sur l'importance même de cette action, et sur l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la présence d'une armée, un homme se batte seul contre trois hommes blessés; cette action, sans doute estimable, n'est cependant qu'une action dont mille de nos soldats sont capables, et pour laquelle ils ne seroient jamais cités dans l'histoire. Mais que le salut d'un empire, qui doit subjuguer l'univers, se trouve attaché au succès de ce combat, Horace est un héros; l'admiration de ses concitoyens et son nom, célébré dans l'histoire, passent aux siecles les plus reculés.

Que deux personnes se précipitent dans un gouffre; c'est une action commune à Sapho et à Curtius: mais la première s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, et le second pour sauver Rome; Sapho est une folle, et Curtius un héros. En vain quelques

philosophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie; le public, plus éclairé qu'eux sur ses véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le sont à son profit.

CHAPITRE XII.

De l'esprit par rapport au public.

APPLIQUONS à l'esprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que, toujours le même dans ses jugemens, le public ne prend jamais conseil que de son intérêt, qu'il ne proportionne point son estime pour les différens genres d'esprit à l'inégale difficulté de ces genres, c'est-à-dire, au nombre et à la finesse des idées nécessaires pour y réussir, mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un général ignorant gagne trois batailles sur un général encore plus ignorant que lui; il sera, du moins pendant sa vie, revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre, que par une grande supériorité sur des hommes habiles, et qu'en excellant dans un art, sans doute moins nécessaire, mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'histoire, on voit une infinité d'hom-

mes, tels que les Épaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII, obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé et battu des armées; et qu'aucun peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçue de la nature, n'est cité entre les peintres illustres, s'il n'a du moins consommé dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'estime au général ignorant qu'au peintre habile.

Cet inégal partage de gloire, si injuste en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on se demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'esprit supérieur, qu'il refuse à l'avocat célèbre? l'importance des affaires dont on charge le premier, prouve-t-elle en lui quelque supériorité d'esprit sur le second? ne faut-il pas souvent autant de sagacité et de finesse pour discuter les intérêts et terminer les procès de deux seigneurs de paroisse, que pour pacifier deux nations? pourquoi donc le public, si avare de son estime envers l'avocat, en est-il si prodigue envers le négociateur? c'est que le public, toutes les fois qu'il n'est pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque superstition, est, sans s'en appercevoir, capable de faire, sur ce qui l'intéresse, les raisonnemens les plus fins. L'instinct qui lui fait tout rapporter à son intérêt, est comme l'éther, qui pénètre tous les corps sans y faire aucune impression

sensible. Il a moins besoin de peintres et d'avocats célèbres, que de généraux et de négociateurs habiles, il attachera donc aux talens de ces derniers le prix d'estime nécessaire pour engager toujours quelque citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt présider à la distribuiton que le public fait de son estime.

Lorsque les Hollandois érigent une statue à ce Guillaume Buckelst qui leur avoit donné le secret de saler et d'encaquer les harengs, ce n'est point à l'étendue de génie nécessaire pour cette découverte qu'ils déférent cette honneur, mais à l'importance du secret et aux avantages qu'il procure à la nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impose tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens sensés.

Lorsque les petits Augustins députèrent à Rome pour obtenir du saint siege la permission de se couper la barbe, qui sait si le père Eustache n'employa pas dans cette négociation autant de finesse et d'esprit que le président Jeannin dans ses négociations de Hollande? personne ne peut rien affirmer à ce sujet. A quoi donc attribuer le sentiment du rire ou de l'estime qu'excitent ces deux négociations différentes, si ce n'est à la différence de leurs objets? nous supposons toujours de grandes causes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la position où il se trouve, il opère de grandes choses avec peu d'es-

prit : cet homme passera, près de la multitude, pour supérieur à celui qui, dans un poste inférieur et des circonstances moins heureuses, ne peut qu'avec beaucoup d'esprit exécuter de petites choses. Ces deux hommes seront comme des poids inégaux appliqués à différens points d'un long levier, où le poids le plus léger, placé à une des extrémités enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, si le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après son intérêt, et s'il est indifférent à toute autre espèce de considération ; ce même public, admirateur enthousiaste des arts qui lui sont utiles, ne doit point exiger des artistes qui les cultivent, ce haut degré de perfection auquel il veut absolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins utiles, et dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes, selon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles, sont-ils comparables à des outils grossiers, ou à des bijoux : les premiers sont toujours jugés bons quand l'acier en est bien trempé, et les seconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flatté d'un succès, que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au public, où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit et de mérite personnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'est-il pas affecté, lorsqu'il pèse le mérite ou

d'un auteur, ou d'un général ? juge-t-il le premier ? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre, et ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général ? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les César ou les Sertorius. Qu'un poëte dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déjà connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable ; mais qu'un général se serve, dans une campagne, de l'ordre des batailles et des stratagêmes d'un autre général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrens, si le public n'avoue point le mérite de ces concurrens, ou si leurs ouvrages sont foibles, l'auteur et son succès sont bientôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant que de le couronner, a-t-il jamais constaté l'habileté et la valeur des vaincus ? exige-t-il d'un général ce sentiment fin et délicat de gloire qui, à la mort de Turenne, détermina Montecuculi à quitter le commandement des armées ? *On ne peut plus*, disoit-il, *m'opposer d'ennemi digne de moi.*

Le public pèse donc à des balances très-différentes le mérite d'un auteur et celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité que souvent il admire dans l'autre ? c'est qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, et qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un général, dont

l'ignorance est quelquefois couronnée du succès. Il est donc intéressé à priser dans l'un ce qu'il mépriſe dans l'autre.

D'ailleurs, si le bonheur public dépend du mérite des gens en place, et si les grandes places sont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entreprises toute la prudence et l'activité dont ils sont capables, il faut nécessairement les flatter de l'espoir d'une grande gloire. Cet espoir seul peut élever jusqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y eussent jamais atteint, si le public, trop sévère appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de son estime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cause de l'indulgence secrette avec laquelle le public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'esprit. Il sait que les hommes sont les disciples des objets qui les environnent; que la flatterie, assidue auprès des grands, préside à toutes les instructions qu'on leur donne; et qu'ainsi l'on ne peut, sans injustice, leur demander autant de talens et de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si le spectateur éclairé siffle au théâtre françois ce qu'il applaudit aux italiens; si dans une belle femme et un joli enfant, tout est grace, esprit et gentillesse; pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence? on peut légitimement admirer en eux des talens qu'on trouve communément chez

un particulier obscur, parce qu'il leur est plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galans; occupés d'ailleurs de mille plaisirs, distraits par mille soins, ils n'ont point, comme un philosophe, le loisir de penser, d'acquérir un grand nombre d'idées (1), ni de reculer, et les bornes de leur esprit, et celles de l'esprit humain. Ce n'est point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts et les sciences; leur main n'a pas levé le plan de la terre et du ciel, n'a point construit des vaisseaux, édifié des palais, forgé le soc des charrues, ni même écrit les prémieres loix : ce sont les philosophes qui, de l'état de sauvage, ont porté les sociétés au point de perfection où maintenant elles semblent parvenues. Si nous n'eussions été secourus que par les lumières des hommes puissans, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour se nourrir, ni de ciseaux pour se faire les ongles.

La supériorité d'esprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le discours suivant, d'un

(1) C'est vraisemblablement ce qui a fait avancer à Nicole, que Dieu avoit fait le don de l'esprit aux gens d'une condition commune, *pour les dédommager*, disoit-il, *des autres avantages que les grands ont sur eux*. Quoiqu'en dise Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné les grands à la médiocrité. Si la plûpart d'entr'eux sont peu éclairés, c'est par choix, c'est par ce qu'ils sont ignorans et qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'est pas de l'intérêt des petits que les grands soient sans lumieres.

certain concours de circonstances où les petits sont rarement placés, mais dans lequel il est presque impossible que les grands se rencontrent. On doit donc juger les grands avec indulgence, et sentir que, dans une grande place, un homme médiocre est un homme très-rare.

Aussi le public, sur-tout dans les tems de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point désespéré du salut de la république ! en des circonstances pareilles à celles où se trouvoient alors les les Romains, l'homme d'un vrai mérite est un Dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; si ce héros, élu général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois qu'il vainquit au pied du Capitole; Camille, pareil alors à cent autres capitaines, n'eût point eu le titre de second fondateur de Rome. Si dans des tems de prospérité, Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eut été moins importante, la reconnoissance du public moins vive, et la gloire du général moins grande.

La conclusion de ce que j'ai dit, c'est que le public ne juge que d'après son intérêt : perd-on cet intérêt de vue ? nulle idée nette de la probité, ni de l'esprit.

Si les nations enchaînées sous un pouvoir despotique, sont le mépris des autres nations; si, dans les

empires du Mogol et de Maroc, on voit, très-peu d'hommes illustres ; c'est que l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en soi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considere. Or, dans la plupart des gouvernemens arbitraires, les citoyens ne peuvent sans déplaire au despote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale et de la politique. Ils n'osent remonter, en ce genre, jusqu'aux premiers principes de ces sciences, ni s'élever à de grandes idées ; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands esprits. Mais, si tous les jugemens du public sont soumis à la loi de son intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général, la cause de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je poursuis le parallele commencé entre le général et l'auteur, et je me fais cette question : Si l'art militaire, de tous les arts, est le plus utile, pourquoi tant de généraux, dont la gloire éclipsoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illustres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire et leurs exploits, ensevelis dans la même tombe, lorsque la gloire des auteurs, leurs contemporains, conserve encore son premier éclat ? la réponse à cette question, c'est que, si l'on en excepte les capitaines qui ont réellement perfectionné l'art militaire, et qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Gustave, les Condé, les

Turenne, doivent, en ce genre, être mis au rang des modeles et des inventeurs; tous les généraux moins habiles que ceux-là, cessant, à leur mort, d'être utiles à leur nation, n'ont plus de droit à sa reconnoissance, ni par conséquent, à son estime. Au contraire, en cessant de vivre, les auteurs n'ont pas cessé d'être utiles au public; ils ont laissé entre ses mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité son estime : or, comme la reconnoissance doit subsister autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipser qu'au moment que leurs ouvrages cesseront d'être utiles à leur patrie. C'est donc uniquement à la différente et inégale utilité dont l'auteur et le général paroissent au public après leur mort, qu'on doit attribuer cette successive supériorité de gloire, qu'en des tems différens ils obtiennent tour à tour l'un sur l'autre.

Voilà par quelle raison tant de Rois, déifiés sur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des écrivains illustres, qui, de leur vivant, se trouve si rarement à côté de celui des princes, s'est, à la mort de ces écrivains, si souvent confondu avec ceux des plus grands Rois; pourquoi le nom de Confucius est plus connu, plus respecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de la Chine; et pourquoi l'on cite les noms d'Horace et de Virgile à côté de celui d'Auguste.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des tems; qu'on se demande

pourquoi le savant illustre est moins de sa nation que le ministre habile, et par qu'elle raison un Rosny, plus honoré chez nous qu'un Descartes, est moins considéré de l'étranger; c'est répondrai-je, qu'un grand ministre n'est gueres utile qu'à son pays; et qu'en perfectionnant l'instrument propre à la culture des arts et des sciences, en habituant l'esprit humain à plus d'ordre et de justesse, Descartes s'est rendu plus utile à l'univers, et doit, par conséquent, en être plus respecté.

Mais, dira-t-on, si dans tous leurs jugemens, les nations ne consultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur et le vigneron, plus utiles, sans doute, que le poëte et le géometre, en seroient-ils moins estimés?

C'est que le public sent confusément que l'estime est, entre ses mains, un trésor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une distribution sage et ménagée; que, par conséquent, il ne doit point attacher d'estime à des travaux dont tous les hommes sont capables. L'estime, alors devenue trop commune, perdroit, pour ainsi dire, toute sa vertu; elle ne féconderoit plus les germes d'esprit et de probité répandus dans toutes les ames, et ne produiroit plus enfin ces hommes illustres en tous les genres, qu'anime à la poursuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'est l'art et non l'artiste qu'il doit honorer, et que s'il a jadis, sous les noms de

Cérès et de Bacchus, déifié le premier laboureur et le premier vigneron, cet honneur si justement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout pays où le paysan n'est point surchargé d'impôts, l'espoir du gain attaché à celui de la récolte, suffit pour l'engager à la culture des terres; et j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir le célèbre Duclos (1), il est de l'intérêt des nations de proportionner leur estime, non-seulement à l'utilité d'un art, mais encore à sa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de *la Bibliotheque orientale*, ne soit aussi instructif, aussi agréable, et, par conséquent, aussi utile qu'une excellente tragédie? pourquoi donc le public a-t-il plus d'estime pour le poëte tragique que pour le savant compilateur? c'est qu'assuré par le grand nombre des entreprises comparé au petit nombre des succès, de la difficulté du genre dramatique, le public sent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon et des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs succès; et qu'au contraire, il suffit d'honorer les compilateurs du plus foible genre d'estime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes sont capables, et qui ne sont proprement que l'œuvre du tems et de la patience.

(1) Voyez son excellent ouvrage: *Considérations sur les mœurs de ce siècle.*

Parmi les savans, tous ceux qui, totalement privés des lumières philosophiques, ne font que rassembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, sont, par rapport à l'homme d'esprit, ce que les tireurs de pierre sont par rapport à l'architecte; ce sont eux qui fournissent les matériaux des édifices; sans eux, l'architecte seroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes; tous sont propres à tirer la pierre : il est donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paie d'estime proportionnée à la difficulté de leur art. C'est par ce même motif, et parce que l'esprit d'invention et de s'ystême ne s'acquiert ordinairement que par de longues et pénibles méditations, qu'on attache plus d'estime à ce genre d'esprit qu'à tout autre; et qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille, le public proportionne toujours son estime à l'inégale difficulté des divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille, parce que s'il étoit possible d'imaginer une sorte d'esprit absolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le public n'accorderoit aucune estime à un pareil talent; il traiteroit celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme, qui, devant lui, dardoit, dit-on, avec une adresse merveilleuse, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, et qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boisseau de millet pour récompense.

La contradiction qu'on croit quelquefois apperce-

voir entre l'intérêt et les jugemens du public, n'est donc jamais qu'apparente. L'intérêt public, comme je m'étois proposé de le prouver, est donc le seul distributeur de l'estime accordée aux différentes sortes d'esprit.

CHAPITRE XIII.

De la probité par rapport aux siècles et aux peuples divers.

DANS tous les siècles et les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à sa nation. Quelque certaine que soit cette proposition, pour en faire sentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes et précises de la vertu.

Pour cet effet, j'exposerai les deux sentimens qui, sur ce sujet, ont jusqu'à présent partagé les moralistes.

Les uns soutiennent que nous avons de la vertu une idée absolue et indépendante des siècles et des gouvernemens divers; que la vertu est toujours une et toujours la même. Les autres soutiennent, au contraire, que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles, du platonisme. La vertu, selon eux, n'est autre chose

que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie et d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystère dont ils ne peuvent donner d'idée précise : aussi n'établissent-ils point leur système sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur et de l'esprit humain.

Les seconds, et parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonnemens, c'est-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers, font voir qu'une action, vertueuse au nord, est vicieuse au midi, et en concluent que l'idée de la vertu est purement arbitraire.

Telles sont les opinions de ces deux espèces de philosophes. Ceux-là, pour n'avoir pas consulté l'histoire, errent encore dans le dédale d'une métaphysique de mots : ceux-ci, pour n'avoir point assez profondément examiné les faits que l'histoire présente, ont pensé que le caprice seul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux sectes de philosophes se sont également trompées; mais l'une et l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient considéré d'un œil attentif, l'histoire du monde. Alors ils auroient senti que les siècles doivent nécessairement amener, dans le physique et le moral, des révolutions qui changent la face des empires; que, dans les grands bouleversemens, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changemens; que les mêmes actions peuvent lui devenir successivement utiles et nuisibles,

et,

et, par conséquent, prendre tour-à-tour le nom de vertueuses et de vicieuses.

Conséquemment à cette observation, s'ils eussent voulu se former de la vertu une idée purement abstraite et indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le desir du bonheur général; que, par conséquent, le bien public est l'objet de la vertu, et que les actions qu'elle commande sont les moyens dont elle se sert pour remplir cet objet; qu'ainsi l'idée de la vertu n'est point arbitraire; que, dans les siècles et les pays divers, tous les hommes, du moins ceux qui vivent en société, ont dû s'en former la même idée; et qu'enfin, si les peuples se la représentent sous des formes différentes, c'est qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle se sert pour remplir son objet.

Cette définition de la vertu en donne, je pense, une idée nette, simple, et conforme à l'expérience; conformité qui peut seule constater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus-Uranie, dont la cime se perdoit dans les cieux, et dont la base étoit appuyée sur la terre, est l'emblême de tout système, qui s'écroule à mesure qu'on l'édifie, s'il ne porte sur la base inébranlable des faits et de l'expérience. C'est aussi sur des faits, c'est-à-dire, sur la folie et la bisarrerie jusqu'à présent inexplicables des loix et des usages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque stupides qu'on suppose les peuples, il est certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté, sans motifs, les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux; la bisarrerie de ces coutumes tient donc à la diversité des intérêts des peuples : en effet, s'ils ont toujours confusément entendu, par le mot de vertu, le desir du bonheur public; s'ils n'ont, en conséquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie; et si l'idée d'utilité a toujours été secrètement associée à l'idée de vertu; on peut assurer que les coutumes les plus ridicules, et même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte; l'on n'y punissoit que la mal-adresse du voleur surpris (1) : quoi de plus bisarre que cette coutume? Cependant, si l'on se rappelle les loix de Lycurgue, et le mépris qu'on avoit pour l'or et l'argent, dans une république où les loix ne donnoient cours qu'à une mon-

(1) Le vol est pareillement en honneur au royaume de Congo; mais il ne doit point être fait à l'insu du possesseur de la chose volée : il faut tout ravir de force. Cette coutume, disent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol; et leur maniere de vivre exigeoit qu'on le punît sévérement : leurs troupeaux erroient çà et là dans les plaines : quelle facilité à dérober! et quel désordre, si l'on eût toléré de pareils vols! Auss', dit Aristote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

noie d'un fer lourd et cassant, on sentira que les vols de poules et de légumes étoient les seuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adresse, souvent niés avec fermeté (1), de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage et de la vigilance : la loi qui permettoit le vol, pouvoit donc être très-utile à ce peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahison des Ilotes que de l'ambition des Perses, et qui ne pouvoit opposer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il est donc certain que le vol, nuisible à tout peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

A la fin de l'hiver, lorque la disette des vivres contraint le sauvage à quitter sa cabane, et que la faim lui commande d'aller à la chasse faire de nouvelles provisions, quelques-unes des nations sauvages s'assemblent avant leur départ, font monter leurs sexagénaires sur des chênes, et font secouer ces chênes par des bras nerveux; la plupart des vieillards tombent, et sont massacrés dans le moment même par leur chûte. Ce fait est connu, et rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume: cependant, quelle surprise, lorsqu'après avoir re-

(1) Tout le monde sait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer son larcin, se laissa, sans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé et caché sous sa robe.

monté à son origine, on voit que le sauvage regarde la chûte de ces malheureux vieillards, comme la preuve de leur impuissance à soutenir les fatigues de la chasse! Les laissera-t-il, dans des cabanes ou des forêts, en proie à la famine ou aux bêtes féroces? il aime mieux leur épargner la durée et la violence des douleurs, et, par des parricides prompts et nécessaires, arracher leurs peres aux horreurs d'une mort trop cruelle et trop lente. Voilà le principe d'une coutume si exécrable; voilà comme un peuple vagabond, que la chasse et le besoin de vivres retiennent six mois dans des forêts immenses, se trouvent, pour ainsi dire, nécessité à cette barbarie; et comment, en ces pays, le parricide est inspiré et commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (1).

Mais, sans avoir recours aux nations sauvages, qu'on jette les yeux sur un pays policé, tel que la Chine; qu'on se demande pourquoi l'on y donne aux pères le droit de vie et de mort sur leurs en-

---

(1) Au royaume de Juida, en Afrique, on ne donne aucun secours aux malades; ils guérissent comme ils peuvent: et, lorsqu'ils sont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainsi abandonnés.

Les habitans de Congo tuent les malades qu'ils imaginent ne pouvoir en revenir; c'est, disent-ils, pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'isle Formose, lorsqu'un homme est dangéreusement malade, on lui passe un nœud coulant au col et on l'étrangle, pour l'arracher à la douleur.

fans ; et l'on verra que les terres de cet empire, quelque étendues qu'elles soient, n'ont pu quelquefois subvenir qu'avec peine aux besoins de ses nombreux habitans : or, comme la trop grande disproportion entre la multiplicité des hommes et la fécondité des terres occasionneroit nécessairement des guerres funestes à cet empire, et peut-être même à l'univers ; on conçoit que, dans un instant de disette, et pour prévenir une infinité de meurtres et de malheurs inutiles, la nation chinoise, humaine dans ses intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a, par le sentiment d'une humanité peu éclairée, pu regarder ces cruautés comme nécessaires au repos du monde. *J'y sacrifie*, s'est-elle dit, *quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance et l'ignorance dérobent la connoissance et les horreurs de la mort, en quoi consiste peut-être ce qu'elle a de plus redoutable* (1).

C'est sans doute au desir de s'opposer à la trop grande multiplication des hommes, et, par conséquent, à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique conservent encore aujourd'hui pour des solitaires qui s'interdisent avec les femmes le commerce qu'ils se permettent avec les brutes.

(1) La maniere de se défaire des filles dans les pays catholiques, est de les forcer à prendre le voile : plusieurs passent ainsi une vie malheureuse, en proie au désespoir. Peut-être notre coutume, à cet égard, est-elle plus barbare que celle des Chinois.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public ; et le desir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suisses à publier un édit par lequel il étoit non-seulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de se pourvoir d'une concubine (1).

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient par le poison du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remède aussi odieux que le mal, engagea le législateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux (2).

D'accord avec mes raisonnemens, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles et les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle, ou du moins apparente, du bien public.

---

(1) Zwingle, en écrivant aux cantons suisses, leur rappele l'édit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir sa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de son prochain. *Fra Paolo, hist. du conc. de Trente, lib. I.*

Il est dit, au dix-septieme canon du concile de Tolede : *Que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse ou de concubine, à son choix, ne sera pas rejetté de la communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'église toléroit les concubines.

(2) Les femmes de Mézurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher ; mais elles font en même-tems tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement, et parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont, par la négligence ou la foiblesse des gouvernemens, subsisté long-tems après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, qui doute que ces donations de terres en friche, faites aux ordres religieux, ne dussent alors être permises; et que la prorogation d'une pareille permission ne fut maintenant aussi absurde et aussi nuisible à l'état, qu'elle pouvoit être sage et utile lorsque la France étoit encore inculte? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages passagers, sont comme des échafauds qu'il faut abattre quand les palais sont élevés.

Rien de plus sage au fondateur de l'empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du soleil, et de leur persuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le dieu son pere. Ce mensonge imprimoit aux sauvages plus de respect pour sa législation; ce mensonge étoit donc trop utile à cet état naissant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux : mais, après avoir assis les fondemens d'une bonne législation, après s'être assuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix seroient toujours observées, il falloit que, moins

orgueilleux ou plus éclairé, ce législateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs et les intérêts de ses peuples; et les changemens qu'en conséquence il faudroit faire dans ses loix; qu'il déclarât à ces mêmes peuples, par lui ou par ses successeurs, le mensonge utile et nécessaire dont il s'étoit servi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ses loix le caractère de divinité, qui, les rendant sacrées et inviolables, devoit s'opposer à toute réforme, et qui peut-être eût un jour rendu ces mêmes loix nuisibles à l'état, si, par le débarquement des Européens, cet empire n'eût été détruit presqu'aussi-tôt que formé.

L'intétêt des Etats est, comme toutes les choses humaines, sujet à mille révolutions. Les mêmes loix et les mêmes coutumes deviennent successivement utiles et nuisibles au même peuple; d'où je conclus que ces loix doivent être tour-à-tour adoptées et rejettées, et que les mêmes actions doivent successivemcnt porter les noms de vertueuses ou de vicieuses; proposition qu'on ne peut nier, sans convenir qu'il est des actions à la fois vertueuses et nuisibles à l'état, sans saper, par conséquent, les fondemens de toute législation et de toute société.

La conclusion générale de tout ce que je viens de dire, c'est que la vertu n'est que le desir du bonheur des hommes; et qu'ainsi la probité, que je regarde comme la vertu mise en action, n'est, chez

tous les peuples et dans tous les gouvernemens divers, que l'habitude des actions utiles à sa nation (1).

Quelque évidente que soit cette conclusion, comme il n'est point de nation qui ne connoisse et ne confonde ensemble deux différentes espèces de vertu ; l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé ;* et l'autre, *vraie vertu* ; je crois, pour ne laisser rien à désirer sur cet sujet, devoir examiner la nature de ces différentes sortes de vertu.

CHAPITRE XIV.

Des vertus de préjugé, et des vraies vertus.

JE donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'observation exacte ne contribue en rien au bonheur public ; telles sont la chasteté des vestales et les austérités de ces fakirs insensés dont l'Inde est peuplée ; vertus qui, souvent indifférentes et mêmes nuisibles à l'état, font le supplice de ceux s'y vouent. Ces fausses vertus sont, dans la plupart des nations, plus honorées que les vraies vertus, et ceux qui les pratiquent en plus grande vénération que les bons citoyens.

(1) Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'avertir que je ne parle ici que de la *probité politique*, et non de la *probité religieuse*, qui se propose d'autres fins, se prescrit d'autres devoirs et tend à des objets plus sublimes. (Cette note a été ajoutée, elle n'est pas dans l'édition in-4. grand pap.)

Personne de plus honoré dans l'Indoustan que les Bramines (1) : l'on y adore jusqu'à leurs nudités (2); l'on y respecte aussi leurs pénitences, et ces pénitences sont réellement affreuses (3) : les uns restent toute leur vie attachés à un arbre, les autres se balancent sur les flammes, ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme, ceux-là ne se nourrissent que de liquides, quelques-uns se ferment la bouche d'un cadenas, et quelques autres s'attachent une clochette au prépuce : il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette, et c'est un honneur aux pères de prostituer leurs filles à des fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées, une des plus

---

(1) Les Bramines ont le privilege exclusif de demander l'aumone; ils exhortent à la donner, et ne la donnent pas.

(2) « Pourquoi, disent ces Bramines, devenus hommes, aurions-» nous honte d'aller nuds, puisque nous sommes sortis nuds et sans » honte du ventre de notre mere »?

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des sauvages couvrent certaines parties de leur corps, ce n'est point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicatesse, de la sensibilité de certaines parties, et de la crainte de se blesser en traversant les bois et les halliers.

(3) Il est, au royaume de Pégu, des anachoretes, nommés *Santons*; ils ne demandent jamais rien, dussent-ils mourir de faim. On prévient, à la vérité, tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces Santons logent à la campagne, dans des troncs d'arbres : après leur mort, on les honore comme des dieux.

plaisantes, sans contredit, est celle des Juibus, prêtresses de l'isle Formose. « Pour officier dignement, » et mériter la vénération des peuples, elles doivent, après des sermons, des contorsions et des » hurlemens, s'écrier qu'elles voient leurs Dieux : » ce cri jetté, elles se roulent par terre, montent » sur le toit des pagodes, découvrent leur nudité, » se claquent les fesses, lâchent leur urine, descendent nues, et se lavent en présence de l'assemblée (1) ».

Trop heureux encore les peuples chez qui, du moins, les vertus de préjugé ne sont que ridicules; souvent elles sont barbares (2). Dans la capitale du

(1) *Voyages de la compagnie des Indes orientales.*

(2) Les femmes de Madagascar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'est un devoir de religion, lorsqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'exposer leurs enfans aux bêtes, de les enterrer ou de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu, on éleve des vierges. Tous les ans, à la fête de l'idole, on sacrifie une de ces infortunées. Le prêtre, en habits sacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache son cœur et le jette au nez de l'idole. Le sacrifice fait, les prêtres dinent, prennent des habits d'une forme horrible, et dansent devant le peuple. Dans les autres temples du même pays, on ne sacrifie que des hommes. On achete, pour cet effet, un esclave beau et bien fait. Cet esclave, vêtu d'une robe blanche, lavé pendant trois matinées, est ensuite montré au peuple. Le quarantieme jour, les prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent son cœur, barbouillent l'idole de son sang, et mangent sa chair, comme sacrée. *Le sang innocent*, disent les prêtres, *doit couler en expiation des péchés de la nation ; d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire ressouvenir de son peuple.* Il est bon de remarquer que les prêtres ne se chargent jamais de la commission.

Cochin, l'on élève des crocodiles; et quiconque s'expose à la fureur de ces animaux, et s'en fait dévorer, est compté parmi les élus. Au royaume de Martemban, c'est un acte de vertu, le jour qu'on promène l'idole, de se précipiter sous les roues du chariot, ou de se couper la gorge à son passage: qui se voue à cette mort est réputé saint, et son nom est, à cet effet, inscrit dans un livre.

Or, s'il est des vertus, il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un Bramine d'épouser une vierge. Dans l'isle Formose, si, pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nud, un homme est couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même isle, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans: sont-elles grosses? elles s'étendent aux pieds de la prêtresse, qui, en exécution de la loi, les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Au Pégu, lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade (1), c'est un crime au malade condamné d'en revenir. Dans sa convalescence, chacun le fuit et l'injurie. S'il eût été bon, disent les prêtres, Dieu l'eût reçu en sa compagnie.

---

(1) Lorsqu'un Giague est mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie. Un prêtre contrefaisant la voix du mort, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des prêtres.

Il n'est peut-être point de pays où l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces et les plus nuisibles à la société.

Chez les Giagues, peuple anthropophage qui dévore ses ennemis vaincus, on peut, sans crime, dit le P. Cavazi, piler ses propres enfans dans un mortier, avec des racines, de l'huile et des feuilles, les faire bouillir, en composer une pâte dont on se frotte pour se rendre invulnérable; mais ce seroit un sacrilège abominable que de ne pas massacrer, au mois de mars, à coup de hâche, un jeune homme et une jeune femme devant la Reine du pays. Lorsque les grains sont mûrs, la Reine, entourée de ses courtisans, sort de son palais, égorge ceux qui se trouvent sur son passage, et les donne à manger à sa suite : ces sacrifices, dit-elle, sont nécessaires pour appaiser les mânes de ses ancêtres, qui voient, avec regret, des gens du commun jouir d'une vie dont ils sont privés; cette foible consolation peut seule les engager à bénir la récolte.

Au royaume de Congo, d'Angole et de Matamba, le mari peut, sans honte, vendre sa femme; le père, son fils; le fils, son père : dans ces pays on ne connoît qu'un seul crime (1); c'est de refuser les

(1) Au royaume de Lao, les Talapoins, prêtres du pays, ne peuvent être jugés que par le roi lui-même. Ils se confessent tous les mois : fidèles à cette observance, ils peuvent d'ailleurs commettre

prémices de sa récolte au Chitombé, grand-prêtre de la nation. Ces peuples, dit le père Labat, si dépourvus de toutes vraies vertus, sont très-scrupuleux observateurs de cet usage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de ses revenus, c'est tout ce que leur recommande le Chitombé : il ne desire point que ses nègres soient plus éclairés; il craindroit même que des idées trop saines de la vertu ne diminuassent, et la superstition, et le tribut qu'elle lui paie (1).

Ce que j'ai dit des crimes et des vertus de préjugé, suffit pour faire sentir la différence de ces vertus aux vraies vertus; c'est-à-dire, à celles qui, sans cesse, ajoutent à la félicité publique, et sans lesquelles les sociétés ne peuvent subsister.

Conséquemment à ces deux différentes espèces de vertus, je distinguerai deux differentes espèces de

---

impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les princes, qu'un Tal poin, convaincu de fausse monnoie, fut renvoyé absous par le roi. *Les séculiers*, disoit-il, *auroient dû lui faire de plus grands présens.* Les plus considérables du pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les services les plus bas. Aucun d'eux ne se vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque tems porté par un Talapoin.

(1) Le Chitombé entretient, jour et nuit, un feu sacré, dont il vend les tisons fort cher; celui qui les achete se croit à l'abri de tout accident. Ce grand-prêtre ne reconnoît aucun juge. Lorsqu'il s'absente pour visiter les pays de sa domination, on est obligé, sous peine de mort, de garder la continence. Les negres sont persuadés, que s'il mouroit de mort naturelle, cette mort entraîneroit la ruine de l'univers; aussi le successeur désigné l'égorge-t-il dès qu'il est malade.

corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieuse*, et l'autre, *corruption politique* (1). Mais, avant d'entrer dans cet examen, je déclare que c'est en qualité de philosophe et non de théologien que j'écris ; et qu'ainsi je ne prétends, dans ce chapitre et les suivans, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertissement donné, j'entre en matière, et je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom de corruption religieuse à toute espèce de libertinage, et principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette espèce de corruption, dont je ne suis point l'apologiste, et qui est sans doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu, n'est cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Elle n'y nuit que lorsqu'elle se trouve en opposition avec les loix du pays ; en France, l'adultère est sans doute un crime politique, mais qu'on supprime la loi qui le défend, en rendant les femmes communes, que tous les enfans soient déclarés enfans de l'état : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de na-

(1) Cette distinction m'est nécessaire, 1°. par ce que je considere la probité philosophiquement et indépendamment des rapports que la religion a avec la société ; ce que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage. 2°. Pour éviter la confusion perpétuelle qui se trouve chez les nations idolâtres, entre les principes de la religion et ceux de la politique et de la morale. (Cette note a été ajoutée.)

tions différentes, chez lesquelles ce que nous appellons *le libertinage*, non-seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs, mais se trouve autorisé par les loix, et même consacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les serrails qui sont sous la protection des loix; au Tunquin, où l'on honore la fécondité, la peine imposée par la loi aux femmes stériles, c'est de chercher et de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation, les Tunquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chasteté; ils soutiennent que, lorsqu'on le peut, il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (1).

C'est pareillement sous la sauve-garde des loix, que les Siamoises, la gorge et les cuisses à moitié découvertes, portées dans les rues sur des palanquins, s'y présentent dans des attitudes très-lascives. Cette loi fut établie par une de leurs Reines, nommée Tiranda, qui, pour dégoûter les hommes d'un

(1) Chez les Giagues, lorsqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête : lorsque ces marques disparoissent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

la

amour plus déshonnête, crut devoir employer toute la puissance de la beauté. Ce projet, disent les Siamoises, lui réussit. Cette loi, ajoutent-elles, est d'ailleurs assez sage : il est agréable aux hommes d'avoir des desirs, aux femmes de les exciter. C'est le bonheur des deux sexes, le seul bien que le ciel met aux maux dont il nous afflige : et quelle ame assez barbare voudroit encore nous le ravir (1)!

Au royaume de Batimena (2), toute femme, de quelque condition qu'elle soit, est, par la loi, et sous la peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la desire; un refus est contre elle un arrêt de mort.

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette espèce de corruption de mœurs : je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des pays où la loi autorise le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

---

(1) Un homme d'esprit disoit, à ce sujet, qu'il faut, sans contredit, défendre aux hommes tout plaisir contraire au bien général; mais qu'avant cette défense, il falloit, par mille efforts d'esprit, tâcher de concilier ce plaisir avec le bonheur public. « Les hommes, ajoutoit-il, sont si malheureux, qu'un plaisir de plus vaut » bien la peine qu'on essaie de le dégager de ce qu'il peut avoir de » dangereux pour un gouvernement; et peut-être seroit-il facile d'y » réussir, si l'on examinoit, dans ce dessein, la législation des pays » où ces plaisirs sont permis ».

(2) *Christianisme des Indes, t. IV. p.* 508.

Chez les peuples de l'isle Formose, l'ivrognerie et l'impudicité sont des actes de religion. Les voluptés, disent ces peuples, sont les filles du ciel, des dons de sa bonté; en jouir, c'est honorer la Divinité, c'est user de ses bienfaits. Qui doute que le spectacle des caresses et des jouissances de l'amour ne plaisent aux Dieux? les Dieux sont bons, et nos plaisirs sont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnoissance. En conséquence de ce raisonnement, ils se livrent à toute espèce de prostitution (1).

C'est encore pour se rendre les Dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la Reine de Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes et les plus beaux de ses guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouissent, en sa présence, des plaisirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron, où la débauche a ses temples! que d'autels élevés à des femmes prostituées (2)! Sans rappeller l'ancien culte

(1) Au royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'est-à-dire, les anneaux de leurs amans: plus elles en ont, et plus leurs noces sont célebres.

(2) A Babylone, toutes les femmes campées près le temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obtenir, par une prostitution expiatoire, la rémission de leurs péchés. Elles ne pouvoient se refuser au desir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouissance de leur corps. On prévoit bien que les belles et les jolies avoient bientôt satisfait à la pénitence: mais les laides attendoient quelquefois long-tems l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les couvens des Bonzes sont remplis de religieuses idolâtres: on

de Vénus, de Cotytto, les Banians n'honorent-ils pas, sous le nom de la déesse *Banay*, une de leurs Reines, *qui*, selon le témoignage de Gemelli Carreri, *laissoit jouir sa cour de la vue de toutes ses beautés, prodiguoit successivement ses faveurs à plusieurs amans, et même à deux à la fois.*

Je ne citerai plus, à ce sujet, qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, père du second siècle de l'église, dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum.* « L'Assyrie, ainsi » qu'une partie de l'Affrique, dit ce père, adore » l'air, sous le nom de Junon ou de Vénus vierge. » Cette déesse commande aux élémens; on lui con» sacre des temples : ces temples sont desservis par » des prêtres qui, vêtus et parés comme des fem» mes, prient la déesse d'une voix languissante et » efféminée, irritent les desirs des hommes, s'y prê» tent, se targuent de leur impudicité ; et, après » ces plaisirs préparatoires, croient devoir invoquer » la déesse à grands cris, jouer des instrumens, se

---

les reçoit en qualité de concubines. En est-on las, on les renvoie, et on les remplace. Les portes de ces couvens sont assiégées par ces religieuses, qui, pour y être admises, offrent des présens aux Bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au royaume de Cochin, les Bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour, font accroire au roi et au peuple que ce sont eux qu'on doit charger de cette sainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres et les maris les laissent avec leurs filles et leurs femmes.

» dire remplis de l'esprit de la divinité, et prophé-
» tiser ».

Il est donc une infinité de pays où la corruption des mœurs, que j'appelle *religieuse*, est autorisée par la loi, ou consacrée par la religion.

Mais que de maux, dira-t-on, attachés à cette espèce de corruption! aucun répondrai-je; le libertinage n'est politiquement dangereux dans un état, que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays, ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement. En vain ajouteroit-on que les peuples où règne ce libertinage, sont le mépris de l'univers. Mais, sans parler des Orientaux et des nations sauvages ou guerrières, qui, livrées à toutes sortes de voluptés, sont heureuses au-dedans, et redoutables au-dehors, quel peuple plus célèbre que les Grecs! peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration et l'honneur de l'humanité. Avant la guerre de Péloponèse, époque fatale à la vertu, quelle nation et quel pays plus fécond en hommes vertueux et en grands hommes! On sait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus déshonnête. Ce goût étoit si général, qu'Aristide, surnommé le juste, cet Aristide qu'on étoit las, disoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémistocle. Ce fut la beauté du jeune Stesileus, de l'isle de Céos, qui, portant dans leur ame les desirs les plus violens, alluma entre eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate

même, déclaré par l'oracle d'Apollon, le plus sage des hommes, aimoit Alcibiade et Archelaüs : il avoit deux femmes, et vivoit avec toutes les courtisannes. Il est donc certain que relativement à l'idée qu'on s'est formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'eussent passé en Europe que pour des hommes corrompus. Or, cette espèce de corruption de mœurs se trouvant, en Grèce, portée au dernier excès dans le tems même que ce pays produisoit de grands hommes en tout genre, qu'il faisoit trembler la Perse, et jettoit le plus grand éclat, j'en conclus que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuse*, n'est point incompatible avec la grandeur et la félicité d'un état.

Il est une autre espèce de corruption de mœurs qui prépare la chûte d'un empire et en annonce la ruine : je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique*.

Un peuple en est affecté, lorsque le plus grand nombre des particuliers qui le composent détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette espèce de corruption qui se joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des moralistes de les confondre. Si l'on ne consulte que l'intérêt politique d'un état, cette dernière est la seule à redouter. Un peuple, eût-il d'abord les mœurs les plus pures, s'il est attaqué de cette corruption, est nécessairement malheureux au-dedans, et peu redoutable au-dehors. La durée d'un tel empire dépend du hasard, qui seul en retarde ou en précipite la chûte.

Pour faire sentir combien cette anarchie de tous les intérêts est dangereuse dans un état, considérons le mal qu'y produit la seule opposition des intérêts d'un corps avec ceux de la république: donnons aux Bonzes, aux Talapoins, toutes les vertus de nos saints. Si l'intérêt du corps des Bonzes n'est point lié à l'intérêt public, si, par exemple, le Bonze ne se marie point, si son crédit tient à l'aveuglement des peuples, ce Bonze nécessairement ennemi de la nation qui le nourrit, sera, à l'égard de cette nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde; honnêtes entre eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des Bonzes eût-il en particulier beaucoup d'éloignement pour les grandeurs, le corps n'en sera pas moins ambitieux; tous ses membres travailleront, souvent sans le savoir, à son agrandissement; ils s'y croiront autorisés par un principe vertueux (1). Il n'est donc rien de plus dangereux dans un état, qu'un corps dont l'intérêt n'est pas attaché à l'intérêt général.

Si les prêtres du paganisme firent mourir Socrate et persécutèrent presque tous les grands hommes, c'est que leur bien particulier se trouvoit opposé au bien public; c'est que les prêtres d'une fausse religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement, et, pour cet effet, de poursuivre tout ceux qui peuvent

(1) Dans la vraie religion même, il s'est trouvé des prêtres, qui dans les tems d'ignorance, ont abusé de la piété des peuples pour attenter aux droits du sceptre. (Note ajoutée.)

l'éclairer : exemple quelquefois imité par les ministres de la vraie religion, qui, sans le même besoin, ont souvent eu recours aux mêmes cruautés, ont persécuté, déprimé les grands hommes, se sont faits les panégyristes des ouvrages médiocres et les critiques des excellens (1).

---

(1) Voici comme s'exprime, au sujet de Montesquieu, le pere Millot, jésuite, dans un discours couronné par l'académie de Dijon, sur la question : *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ?*... « Ces regles de conduite, ces maximes de gouvernement » qui devroient être gravées sur le trône des rois et dans le cœur » de quiconque est revêtu de l'autorité, n'est-ce pas à une profonde » étude des hommes que nous les devons ? Témoin cet illustre ci- » toyen, cet organe, ce juge des loix, dont la France et l'Europe » entiere arrosent le tombeau de leurs larmes ; mais dont elles ver- » ront toujours le génie éclairer les nations, et tracer le plan de » la félicité publique ; écrivain immortel, qui abrégeoit tout, par ce » qu'il voyoit tout, et qui vouloit faire penser par ce que nous en » avons besoin bien plus que de lire. Avec quelle ardeur, quelle » sagacité avoit-il étudié le genre humain ! voyageant comme So- » lon, méditant comme Pythagore, conversant comme Platon, li- » sant comme Cicéron, peignant comme Tacite ; toujours son ob- » jet fut l'homme ; son étude fut celle des hommes, il les connut. » Déjà commencent à germer les semences fécondes qu'il jetta dans » les esprits modérateurs des peuples et des empires. Ah ! recueil- » lons en les fruits avec reconnoissance, etc. » Le Pere Millot ajoute dans une note :... « Quand un auteur d'une probité reconnue, » qui pense fortement et qui s'exprime toujours comme il pense, » dit en termes formels : *La religion chrétienne, qui ne semble* » *avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore* » *notre bonheur dans celle-ci* ; quand il ajoute, en réfutant un pa- » radoxe dangereux de Bayle : *Les principes du christianisme, bien* » *gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux* » *bonheur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et* » *cette crainte servile des états despotiques* ; c'est-à-dire, plus forts

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défense faite dans certains pays, d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Esprit des loix*? ouvrage que plus d'un prince fait lire et relire à son fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'esprit, répéter à ce sujet, qu'en sollicitant cette défense, les moines en ont usé comme les Scythes avec leurs esclaves? ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournassent la meule avec moins de distraction.

Il paroît donc que c'est uniquement de la conformité ou de l'opposition de l'intérêt des particuliers avec l'intérêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public; qu'un homme peut être de mœurs très-pures, et très-mauvais citoyen; et qu'enfin, la corruption religieuse de mœurs peut, comme l'histoire le prouve, s'allier souvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la sagesse, aux talens, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette espèce de corruption de mœurs, n'aient souvent rendu à la patrie des services plus importans que les plus sévères anachorètes. Que ne doit-on pas à la galante Circassienne, qui, pour assurer sa beauté, ou celle de ses filles, a, la première, osé les inoculer? que

---

» que les trois principes du gouvernement politique, établis dans » l'*Esprit des loix*; peut-on accuser un tel auteur, si l'on a lu son » ouvrage, d'avoir prétendu y porter des coups mortels au christia- » nisme »? (Note ajoutée.)

d'enfans l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort? peut-être n'est-il point de fondatrice d'ordre de religieuses qui se soit rendue recommendable à l'univers par un aussi grand bienfait, et qui, par conséquent, ait autant mérité de sa reconnoissance.

Au reste, je crois devoir encore répéter, à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiste de la débauche. J'ai seulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes espèces de corruption de mœurs, qu'on a trop souvent confondues, et sur lesquelles on semble n'avoir eu que des idées confuses. Plus instruits du véritable objet de la question, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit assigner à ces deux différentes sortes de corruption, et reconnoître qu'il est deux espèces différentes de mauvaises actions; les unes qui sont vicieuses dans toutes formes de gouvernement, et les autres qui ne sont nuisibles, et, par consequent, criminelles, chez un peuple, que par l'opposition qui se trouve entre ces mêmes actions et les loix du pays.

Plus de connoissance du mal doit donner aux moralistes plus d'habilité pour la cure. Ils pourront considérer la morale d'un point de vue nouveau, et d'une science vaine, faire une science utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être à la morale, la connoissance des principes établis dans les chapitres précédens.

SI la morale a, jusqu'à présent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions, à beaucoup d'éloquence et de netteté, plusieurs moralistes n'aient joint beaucoup de profondeur d'esprit et d'élévation d'ame : mais, quelque supérieurs qu'aient été ces moralistes, il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différens vices des nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, jusqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de morale ? elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que, peut-être, ils se reprochoient; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en est la cause ? c'est que les vices d'un peuple sont, si j'ose le dire, toujours cachés au fond de sa législation : c'est là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ses vices. Qui n'est doué ni des lumières, ni du courage nécessaires pour l'entreprendre, n'est, en ce genre, de presque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés

à la législation d'un peuple, sans faire aucun changement dans cette législation, c'est prétendre à l'impossible, c'est rejetter les conséquences justes des principes qu'on admet.

Qu'espérer de tant de déclamations contre la fausseté des femmes, si ce vice est l'effet nécessaire d'une contradiction entre les desirs de la nature et les sentimens que, par les loix et la décence, les femmes sont contraintes d'affecter ? Dans le Malabar, à Madagascar, si toutes les femmes sont vraies, c'est qu'elles y satisfont, sans scandale, toutes leurs fantaisies, qu'elles ont mille galans, et ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des essais répétés. Il en est de même des sauvages de la nouvelle Orléans, de ces peuples où les parentes du grand soleil, les princesses du sang, peuvent, lorsqu'elles se dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouser d'autres. En de tels pays, on ne trouve point de femmes fausses, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis seulement qu'on ne peut raisonnablement reprocher aux femmes une fausseté dont la décence et les loix leur font, pour ainsi dire, une nécessité ; et qu'enfin l'on ne change point les effets, en laissant subsister les causes.

Prenons la médisance pour second exemple. La médisance est, sans doute, un vice : mais c'est un vice nécessaire ; parce qu'en tout pays où les citoyens

n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces citoyens, peu intéressés à s'instruire, doivent croupir dans une honteuse paresse. Or, s'il est dans ce pays, de mode et d'usage de se jetter dans le monde, et du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler des choses, doit nécessairement parler des personnes. Tout panégyrique est ennuyeux, l'ignorant est donc forcé d'être médisant. On ne peut donc détruire ce vice, sans anéantir la cause qui le produit, sans arracher les citoyens à la paresse, et par conséquent, sans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'esprit est-il ordinairement moins tracassier, dans les sociétés particulières, que l'homme du monde? c'est que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des personnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choses; c'est que l'homme d'esprit, qui ne médit jamais que pour se venger, médit très-rarement, lorsque l'homme du monde, au contraire, est presque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médisance, je le dis du libertinage, contre lequel les moralistes se sont toujours si violemment déchaînés. Le libertinage est trop généralement reconnu pour être une suite nécessaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, si le luxe, comme je suis fort éloigné de le penser, mais comme on le croit communément, est très-utile à

l'état : si, comme il est facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût, et réduire les citoyens à la pratique des loix somptuaires, sans changer la forme du gouvernement, ce ne seroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit se flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation sur ce sujet est, théologiquement, mais non politiquement, bonne. L'objet que se proposent la politique et la législation, est la grandeur et la félicité temporelle des peuples : or, relativement à cet objet, je dis que, si le luxe est réellement utile à la France, il seroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce et le luxe procurent à l'état, constitué comme il l'est (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage), et le mal infiniment petit qu'occasionne l'amour des femmes. C'est se plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe est nécessaire, c'est une inconséquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : et, si l'on veut lui conserver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en est d'utiles dans certains siècles et certains pays, et que c'est au limon du Nil que l'Egypte doit sa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes; on verra que, blâmables à certains égards, elles sont, à d'autres, fort utiles au

public ; qu'elles font, par exemple, de leurs richesses un usage communément plus sage. Le desir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la pratique des loix somptuaires, mais lui inspire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la supposition que le luxe soit utile à une nation, ne sont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'industrie des artisans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'état? les femmes sages, en faisant des largesses à des mendians ou à des criminels, sont donc moins bien conseillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le desir de plaire : celles-ci nourrissent des citoyens utiles ; et celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette nation.

Il suit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple, qu'après en avoir fait dans sa législation ; que c'est par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs ; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement, seroient politiquement nuisibles, si elles n'étoient vaines ; mais elles le seront toujours, parce que la masse d'une nation n'est jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs, qu'il me soit permis de l'observer en passant : parmi les moralistes, il en est peu qui sachent, en armant nos passions les unes

contre les autres, s'en servir utilement pour faire adopter leur opinion : la plupart de leurs conseils sont trop injurieux. Ils devroient pourtant sentir que des injures ne peuvent, avec avantage, combattre contre des sentimens ; que c'est une passion qui seul peut triompher d'une passion ; que pour inspirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue et de modestie vis-à-vis du public, il faut mettre en opposition sa vanité avec sa coquetterie, lui faire sentir que la pudeur est une invention de l'amour et de la volupté raffinée (1) ; que c'est à la gaze, dont cette

---

C'est en considérant la pudeur sous ce point de vue, qu'on peut répondre aux argumens des Stoïciens et des Cyniques, qui soutenoient que l'homme vertueux ne faisoit rien dans son intérieur qu'il ne dût faire à la face des nations ; et qui croyoient, en conséquence, pouvoir se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. Si la plûpart des législateurs ont condamné ces principes cyniques, et mis la pudeur au nombre des vertus, c'est, leur répondra-t-on, qu'ils ont craint que le spectacle fréquent de la jouissance ne jettât quelque dégoût sur un plaisir auquel sont attachées la conservation de l'espece et la durée du monde. Ils ont d'ailleurs senti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroit de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination ; que ce vêtement piquoit la curiosité, rendoit les caresses plus délicieuses, les faveurs plus flatteuses, et multiplioit enfin les plaisirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine espece de pudeur, et si les filles en présence de tout un peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens ; c'est que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de semblables exercices, donnassent à l'état des enfans plus robustes. Il savoit que, si l'habitude de voir des femmes nues émoussoit le desir d'en connoître les beautés cachées, ce desir ne pouvoit pas s'éteindre ; sur-tout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en

même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ses plaisirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables se présentent demi-nuds dans les assemblées; qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent sans voile aux regards des hommes, les desirs perdent tout ce que la curiosité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les besoins; qu'au contraire, chez les peuples où la pudeur suspend un voile entre les desirs et les nudités, ce voile mistérieux est le talisman qui retient l'amant aux genoux de sa maîtresse: et que c'est enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le sceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les infortunés, ennemis nés de l'homme heureux, lui font un crime de son bonheur; qu'ils haïssent en lui une félicité trop indépendante d'eux; que le spectacle de vos amusemens est un spectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; et que l'indécence, en trahissant le secret de vos plaisirs, vous expose à tous les traits de leur vengeance.

C'est en substituant ainsi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les moralistes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davan-

---

secret et furtivement les faveurs de leurs épouses. D'ailleurs, Lycurgue, qui faisoit de l'amour un des principaux ressorts de sa législation, vouloit qu'il devint la récompense, et non l'occupation des Spartiates.

ta ge

tage sur cet article : je rentre dans mon sujet ; et je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur ; qu'on ne peut les soustraire à cette tendance ; qu'il seroit inutile de l'entreprendre, et dangereux d'y réussir ; que, par conséquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en unissant l'intérêt personnel à l'intérêt général. Ce principe posé, il est évident que la morale n'est qu'une science frivole, si l'on ne la confond avec la politique et la législation : d'où je conclus que, pour se rendre utiles à l'univers, les philosophes doivent considérer les objets du point de vue d'où le législateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même esprit. C'est au moraliste d'indiquer les loix, dont le législateur assure l'exécution par l'apposition du seeau de sa puissance.

Parmi les moralistes, il en est peu, sans doute, qui soient assez fortement frappés de cette vérité : parmi ceux même dont l'esprit est fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en est beaucoup qui, dans l'étendue de la morale et les portraits qu'ils font des vices, ne sont animés que par des intérêts personnels et des haines particulières. Ils ne s'attachent, en conséquence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la société ; et leur esprit, qui, peu à peu, se resserre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la morale, souvent l'élévation de l'esprit tient à l'élévation de l'ame. Pour sai-

sir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la passion du bien général, et malheureusement en morale comme en religion, il est beaucoup d'hypocrites.

CHAPITRE XVI.

Des moralistes hypocrites.

J'ENTENDS par *hypocrite* celui qui, n'étant point soutenu dans l'étude de la morale par le desir du bonheur de l'humanité, est trop fortement occupé de lui-même. Il est beaucoup d'hommes de cette espèce: on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils considèrent les vices destructeurs des empires; et de l'autre, à l'emportement avec lequel ils se déchaînent contre des vices particuliers. C'est en vain que de pareils hommes se disent inspirés par la passion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice seroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la société: et, si la vue des défauts les moins nuisibles à l'état suffisoit pour vous irriter, de quel œil considéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillans, magnanimes et désintéressés? de quel chagrin seriez-vous affectés, lorsque vous appercevriez quelque défaut dans la jurisprudence ou la distribution des impôts,

lorsque vous en découvririez dans la discipline militaire, qui décide si souvent du sort des batailles et du ravage de plusieurs provinces ? alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, détestant le jour qui vous rend témoin des maux de votre patrie, vous-même en terminer le cours; ou, du moins, prendre exemple sur ce Chinois vertueux, qui, justement irrité des vexations des grands, se présente à l'Empereur, lui porte ses plaintes : *Je viens*, dit-il, *m'offrir au supplice auquel de pareilles représentations ont fait traîner six cent de mes concitoyens ; et je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine possède encore dix-huit mille bons patriotes, qui, pour la même cause, viendront successivement te demander le même salaire.* Il se tait à ces mots; et l'Empereur, étonné de sa fermeté, lui accorde la récompense la plus flatteuse pour un homme vertueux; la punition des coupables et la suppression des impôts.

Voilà de quelle manière se manifeste l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces censeurs, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice est proportionnée au mal que ce vice fait à l'état : si vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuisent, vous usurpez le nom de moralistes, vous n'êtes que des égoïstes.

C'est donc par un détachement absolu de ses intérêts personnels, par une étude profonde de la science de la législation, qu'un moraliste peut se rendre utile

à sa patrie. Il est alors en état de peser les avantages et les inconvéniens d'une loi ou d'un usage, et de juger s'il doit être aboli ou conservé. L'on n'est que trop souvent contraint de se prêter à des abus et même à des usages barbares. Si dans l'Europe, l'on a si long-tems toléré les duels, c'est qu'en des pays où l'on n'est point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'est point exercée par des guerres continuelles, les moralistes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens, et d'entretenir le courage dans le corps des citoyens, et de fournir l'état de vaillans défenseurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal; ils se trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en est mille autres où l'on est réduit à cette option. Ce n'est souvent qu'au choix fait entre deux maux, qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédans épris d'une fausse idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un état, que ces moralistes déclamateurs et sans esprit, qui, concentrés dans une petite sphère d'idées, repètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs mies, recommandent sans cesse la modération des desirs, et veulent, en tous les cœurs, anéantir les passions : ils ne sentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonstances, seroient la ruine des nations qui les adopteroient.

En effet, si, comme l'histoire nous l'apprend, les

passions fortes, telles que l'orgueil et le patriotisme chez les Grecs et les Romains, le fanatisme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibustiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables; tout homme qui ne menera contre de pareils soldats que des hommes sans passions, n'opposera que de timides agneaux à la fureur des loups. Aussi la sage nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préservatif contre les raisonnemens de ces philosophes. Aussi les nations, soumises d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuse indocilité, le peuple, scrupuleusement attaché à leurs maximes, deviendroit le mépris et l'esclave des autres peuples.

Pour déterminer jusqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des passions, il faut de ces esprits vastes qui embrassent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en est doué, est, pour ainsi dire, désigné par la nature, pour remplir, auprès du législateur, la charge de ministre penseur (1), et justifier ce mot de Cicéron, qu'*un homme d'esprit*

(1) On distingue à la Chine deux sortes de ministres : les uns sont les ministres *signeurs*; ils donnent les audiences et les signatures : les autres portent le nom de ministres *penseurs*; ils se chargent du soin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur présente : et de proposer les changemens que le tems et les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

n'est jamais un simple citoyen, mais un vrai magistrat.

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues et plus saines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en passant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumières sur toutes les sciences, et sur-tout sur celle de l'histoire, dont les progrès sont à la fois effet et cause des progrès de la morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les écrivains ne peindroient, de la vie privée d'un Roi, que les détails propres à faire sortir son caractère; ils ne décriroient plus si curieusement ses mœurs, ses vices et ses vertus domestiques; ils sentiroient que le public demande aux souverains compte de leurs édits, et non de leurs soupers; que le public n'aime connoître l'homme dans le prince, qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince; et qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour instruire et plaire, substituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la misère publique et des causes qui les ont produites. C'est à la simple exposition de ce tableau qu'on devroit une infinité de réflexions et de réformes utiles.

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de la métaphysique, de la jurisprudence. Il est peu de sciences qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaîne, qui les lie toutes entre elles, a plus d'étendue qu'on ne pense: tout se tient dans l'univers.

CHAPITRE XVII.

Des avantages qui résultent des principes ci-dessus établis.

JE passe rapidement sur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils consisteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale, dont les préceptes, jusqu'à présent équivoques et contradictoires, ont permis aux plus insensés de justifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus instruit de ses devoirs, le particulier seroit moins dépendant de l'opinion de ses amis : à l'abri des injustices que lui font souvent commettre, à son insu, les sociétés dans lesquelles il vit, il seroit alors, en même tems, affranchi de la crainte puérile du ridicule ; fantôme qu'anéantit la présence de la raison, mais qui est l'effroi de ces ames timides et peu éclairées qui sacrifient leurs goûts, leurs repos, leurs plaisirs, et quelquefois même jusqu'à la verru, à l'humeur et aux caprices de ces atrabilaires, à la critique desquels on ne peut échapper, quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement soumis à la raison et à la vertu, le particulier pourroit alors braver les préjugés, et s'armer de ces sentimens mâles et courageux qui forment le caractère distinctif de l'homme vertueux ; sentimens

qu'on desire dans chaque citoyen, et qu'on est en droit d'exiger des grands. Comment l'homme élevé aux premiers postes, renversera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général, et résistera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puissans, souvent intéressés au malheur public, si son ame n'est inabordable à toutes espèces de sollicitations, de craintes et de préjugés ?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis, procure, du moins, cet avantage au particulier; c'est de lui donner une idée nette et sûre de l'honnête, de l'arracher, à cet égard, à toute espèce d'inquiétude, d'assurer le repos de sa conscience, et de lui procurer, en conséquence, les plaisirs intérieurs et secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils seroient, sans doute, plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes, on pourroit, si je l'ose dire, composer un catéchisme de probité, dont les maximes simples, vraies, et à la portée de tous les esprits, apprendroient aux peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle se propose, ne l'est point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit, par conséquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; sentir que c'est au besoin de l'état à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris; et enfin au législateur, par la connoissance qu'il doit avoir de l'intérêt public,

à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse et devient vicieuse.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le législateur éteindroit-il les torches du fanatisme et de la superstition, supprimeroit-il les abus, réformeroit-il les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établissement, sont devenus depuis si funestes à l'univers ? coutumes qui ne subsistent que par la crainte où l'on est de ne pouvoir les abolir sans soulever les peuples, toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, sans allumer des guerres longues et cruelles, et sans occasionner enfin de ces séditions qui, toujours hasardeuses pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues et calmées que par des hommes d'un caractère ferme et d'un esprit vaste.

C'est donc en affoiblissant la stupide vénération des peuples pour les loix et les usages anciens, qu'on met les souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la désolent, et qu'on leur fournit les moyens d'assurer la durée des empires.

Maintenant, lorsque les intérêts d'un état sont changés ; et que des loix, utiles lors de sa fondation, lui sont devenues nuisibles ; ces mêmes loix, par le respect que l'on conserve toujours pour elles, doivent nécessairement entraîner l'état à sa ruine. Qui doute que la destruction de la république Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix, et que cet aveugle respect n'ait forgé les fers

dont César chargea sa patrie ? Après la destruction de Carthage, lorsque Rome atteignoit au faîte de la grandeur, les Romains, par l'opposition qui se trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs et leurs loix, devoient appercevoir la révolution dont l'empire étoit menacé ; et sentir que, pour sauver l'état, la république en corps devoit se presser de faire dans les loix et le gouvernement, la réforme qu'exigeoient les tems et les circonstances, et sur-tout se hâter de prévenir les changemens qu'y vouloit apporter l'ambition personnelle, la plus dangereuse des législatrices. Aussi les Romains auroient-ils eu recours à ce remède, s'ils avoient eu des idées plus nettes sur la morale. Instruits par l'histoire de tous les peuples, ils auroient apperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier degré d'élévation, ne pouvoient les y soutenir ; qu'un empire est comparable au vaisseau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il est en danger de périr, si, pour se parer du naufrage, le pilote habile et prudent ne change promptement de manœuvre : vérité politique qu'avoit connue Locke, qui, lors de l'établissement de sa législation à la Caroline, voulut que ses loix n'eussent de force que pendant un siècle, que, ce tems expiré, elles devinssent nulles, si elles n'étoient de nouveau examinées et confirmées par la nation. Il sentoit qu'un gouvernement guerrier ou commerçant supposoit des loix différentes ; et qu'une législation propre à favoriser

le commerce et l'industrie, pouvoit devenir un jour funeste à cette colonie, si ses voisins venoient à s'aguerrir, et que les circonstances exigeassent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on fasse aux fausses religions l'application de cette idée de Locke, l'on sera bientôt convaincu de la sottise et de leur inventeur et de leurs sectateurs. Quiconque en effet, dégagé de tout préjugé, examine indistinctement toutes les religions, sent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'esprit vaste et profond d'un législateur, mais de l'esprit étroit d'un particulier? qu'en conséquence, ces différentes religions n'ont jamais été fondées sur la base des loix et le principe de l'utilité publique, principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ses applications à toutes les diverses positions où peut successivement se trouver un peuple, est le seul principe que doit admettre celui qui veut, à l'exemple des Anastase, des Ripperda, des Thamas-Kouli-Kan et des Gehan-Guir, tracer le plan d'une nouvelle religion, et la rendre utile aux hommes. Si, dans la composition des fausses religions, on eût toujours suivi ce plan, on auroit conservé à ces religions tout ce qu'elles ont d'utile; on n'eût point détruit le Tartare ni l'Elisée; le législateur en eût toujours fait, à son gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, selon la force plus ou moins grande de son imagination. Ces religions, simplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuisible, n'eussent point courbé les esprits

sous le joug honteux d'une sotte crédulité ; et que de crimes, que de superstitions eussent disparu de la terre ! On n'eût point vu l'habitant de la Grande-Java (1), persuadé, à la plus légère incommodité, que l'heure fatale est venue, se presser de rejoindre le Dieu de ses pères, implorer la mort et consentir à la recevoir ; les prêtres eussent vainement voulu lui extorquer un pareil consentement, pour l'étrangler ensuite de leurs propres mains, et se gorger de sa chair. La Perse n'eût point nourri cette secte abominable de Dervis qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ses principes, qui leva une main homicide sur un Sophi, et plongea le poignard dans le sein d'Amurath. Des Romains, aussi superstitieux que des Nègres, (2) n'eussent pas réglé leur courage sur l'appétit des poulets sacrés. Enfin, les religions n'auroient pas, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guer-

(1) A l'orient de Sumatra.

(2) Lorsque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un lievre, une corneille ou quelqu'autre animal timide, c'est, disent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de sa frayeur : ils le combattent alors avec intrépidité. Mais s'ils ont entendu le chant du coq à quelqu'autre heure que l'heure ordinaire ; ce chant, disent-ils, est le présage certain d'une défaite, à laquelle ils ne s'exposent jamais. Si le chant du coq est, à-la-fois, entendu des deux camps, il n'est point de courage qui y tienne, les deux armées se débandent et fuient. Au moment que le sauvage de la Nouvelle-Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un songe ou l'aboiement d'un chien suffit pour le faire retourner sur ses pas.

res (1) longues et cruelles que les Sarrasins firent d'abord aux Chrétiens ; que, sous les drapeaux des Omar et des Hali, ces mêmes Sarrasins se firent entr'eux, et qui, sans doute, firent inventer la fable dont se servit un prince de l'Indoustan pour réprimer le zèle indiscret d'un Iman.

Soumets-toi, lui disoit l'Iman, à l'ordre du Très-Haut. La terre va recevoir sa sainte loi, la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perse, la Syrie, l'Asie entière subjuguées, l'aigle romaine foulée au pied des fidèles, et le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces signes certains, reconnois la vérité de ma religion, et plus encore la sublimité de l'Alcoran, à la simplicité de ses dogmes, à la douceur de notre loi. Notre Dieu n'est point un Dieu cruel ; il s'honore de nos plaisirs. C'est, dit Mahomet, en respirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuses caresses de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur et s'élance plus rapidement vers le ciel. Insecte couronné, lutteras-tu long-tems contre ton Dieu ? Ou-

(1) Les passions humaines ont quelquefois allumé de semblables guerres dans le sein même du christianisme ; mais rien de plus contraire à son esprit, qui est un esprit de désintéressement et de paix ; à sa morale, qui ne respire que la douceur et l'indulgence ; à ses maximes, qui prescrivent par-tout la bienfaisance et la charité ; à la spiritualité des objets qu'il présente ; à la sublimité de ses motifs ; enfin à la grandeur et à la nature des récompenses qu'il propose. (Note ajoutée, qui n'est pas dans l'édition in-4°. grand papier.)

vre les yeux, vois les superstitions et les vices dont ton peuple est infecté : le priveras-tu toujours des lumières de l'Alcoran ?

Iman, répondit le prince, il fut un tems où, dans la république des castors, comme dans mon empire, l'on se plaignit de quelques dépots volés, et même de quelques assassinats : pour prévenir les crimes, il suffisoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes et d'établir quelques maréchaussées. Le sénat des castors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jettant la vue sur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup : Prenons exemple sur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti, habité et régi par un être plus puissant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme ; que le peuple des castors s'y soumette. Persuadons-lui qu'un génie est, par l'ordre de ce Dieu, mis en sentinelle sur chaque planete ; que de-là, contemplant nos actions, il s'occupe à dispenser les biens aux bons et les maux aux méchans : cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il se tait, on consulte, on délibère ; l'idée plaît par sa nouveauté, on l'adopte ; voilà la religion établie, et les castors vivant d'abord comme frères. Cependant, bientôt après, il s'éleve une grande controverse. C'est la loutre, disent les uns ; c'est le rat musqué, répondent les autres, qui, le premier, présenta à Michapour les grains de sable dont il forma la terre. La dispute s'échauffe ; le peuple se partage ? on en vient aux

injures, des injures aux coups; le fanatisme sonne la charge. Avant cette religion, il se commettoit quelques vols et quelques assassinats: la guerre civile s'allume; et la moitié de la nation est égorgée. Instruit par cette fable, ne prétends donc point ô cruel Iman! ajouta ce prince indien, me prouver la vérité et l'utilité d'une religion qui désole l'univers.

Il résulte de ce chapitre que, si le législateur étoit autorisé, conséquemment aux principes ci-dessus établis, à faire dans les loix, dans les coutumes et les fausses religions, tous les changemens qu'exigent les tems et les circonstances, il pourroit tarir la source d'une infinité de maux, et, sans doute, assurer le repos des peuples, en étendant la durée des empires.

D'ailleurs, que de lumières ces mêmes principes ne répandroient-ils pas sur la morale, en nous faisant appercevoir la dépendance nécessaire qui lie les mœurs aux loix d'un pays, en nous apprenant que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation? Qui doute que, plus assidus à cette étude, les moralistes ne pussent alors porter cette science à ce haut dégré de perfection que les bons esprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, et peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puisse jamais atteindre (1).

(1) En vain diroit-on, que ce grand œuvre d'une excellente législation n'est point celui de la sagesse humaine, que ce projet est

Si, dans presque tous les gouvernemens, toutes les loix, incohérentes entre elles, semblent être l'ouvrage du pur hasard, c'est que, guidés par des vues et des intérêts différens, ceux qui les font s'embarassent peu du rapport de ces loix entre elles. Il en est de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines isles: des paysans veulent vuider leur champ des pierres, des herbes et des limons inutiles; pour cet effet, il les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, chariés par les courans, s'amonceler autour de quelques roseaux, s'y consolider, et former enfin une terre ferme.

C'est cependant à l'uniformité des vues du législateur, à la dépendance des loix entre elles, que tient leur excellence. Mais pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe simple, telle que celui de l'utilité du public, c'est-à-dire, du plus grand nombre d'hommes soumis à la même forme de gouvernement: principe dont personne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité; principe qui renferme toute la morale et la législa-

---

une chimere. Je veux qu'une aveugle et longue suite d'évenemens dépendans tous les uns des autres, et dont le premier jour du monde développa le premier germe, soit la cause universelle de tout ce qui a été, est et sera: en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, si, dans cette longue chaîne d'évenemens, sont nécessairement compris les sages et les fous, les lâches et les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas aussi la découverte des vrais principes de la législation, auxquels cette science devra sa perfection, et le monde son bonheur?

tion

tion, que beaucoup de gens répetent sans l'entendre, et dont les législateurs même n'ont encore qu'une idée superficielle, du moins si l'on en juge par le malheur de presque tous les peuples de la terre (1).

CHAPITRE XVIII.

De l'esprit, considéré par rapport aux siècles et aux pays divers.

J'AI prouvé que les mêmes actions, successivement utiles et nuisibles dans des siecles et des pays divers, étoient tour-à-tour estimées ou méprisées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des intérêts des peuples et les changemens arrivés dans ces mêmes intérêts produisent des révolutions dans leurs goûts, occasionnent la création ou l'anéantissement subit et total de certains genres d'esprit, et le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réci-

(1) Dans la plûpart des empires de l'Orient, on n'a pas même d'idée du droit public et du droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les peuples sur ce point, s'exposeroit presque toujours à la fureur des tyrans qui désolent ces malheureuses contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs sujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes, ils sont en droit d'attendre du prince, et le contrat tacite qui le lie à ses peuples. Quelque raison qu'à cet égard ces princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que sur le desir pervers de tyranniser leurs sujets.

proque, qu'en fait d'esprit, les siècles et les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Proposition dont je vais, dans les deux chapitres suivans, prouver la vérité par des exemples.

CHAPITRE XIX.

L'estime pour les différens genres d'esprit est, dans chaque siècle, proportionné à l'intérêt qu'on a de les estimer.

POUR faire sentir l'extrême justesse de cette proportion, prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis jusqu'aux romans de nos jours, ce genre a successivement éprouvé mille changemens. En veut-on savoir la cause? Qu'on se demande pourquoi les romans les plus estimés il y a trois cent ans, nous paroissent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules; et l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les passions, les usages et les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent souvent d'un siècle à l'autre; ce changement doit donc en occasionner dans le genre de ses romans et de son goût: une nation est donc, par l'intérêt de son amusement, presque toujours forcée de mépriser dans un siecle ce

qu'elle admiroit dans le siècle précédent (1). Ce que je dis des romans peut s'appliquer à presque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement sentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'esprit des siècles d'ignorance à l'esprit de notre siècle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les ecclésiastiques étoient alors les seuls qui sussent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages et de leurs sermons. Qui les lira n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (2) et ceux du P. Bourdaloue, qu'entre le

(1) Ce n'est pas que ces anciens romans ne soient encore agréables à quelques philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un peuple considéré dans un certain siecle et une certaine forme de gouvernement. Ces philosophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux romans, l'un écrit par un Sybarite et l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractere et l'esprit d'une nation par le genre de roman qui la séduit. Ces sortes de jugemens sont d'ordinaire assez justes : un politique habile pourroit, avec ce secours, assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes qui lit les romans, moins pour s'instruire que pour s'amuser, ne les considere pas sous ce point de vue, et ne peut, en conséquence, en porter le même jugement.

(2) Dans un des sermons de ce Menot, il s'agit de la promesse du Messie. « Dieu, dit-il, avoit, de toute éternité, déterminé l'in-» carnation et le salut du genre humain, mais il vouloit que de » grands personnages, tels que les saints peres, le demandassent. » Adam, Enos, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noë, après l'a-» voir inutilement sollicité, s'aviserent de lui envoyer des ambassa-» deurs. Le premier fut Moïse, le second David, le troisieme Isaïe, » et le dernier l'église. Ces ambassadeurs n'ayant pas mieux réussi

chevalier du Soleil et *la princesse de Cleves.* Nos mœurs ayant changé, nos lumières s'étant augmentées, l'on se moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du sermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoissance des trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, et donne, en conséquence, de l'argent aux moines, débitoit gravement en chaire, *qu'au seul son de l'argent qui tombe dans le tronc ou dans le bassin, et qui fait* tin, tin, tin, *toutes*

» que les patriarches eux-mêmes, ils crurent devoir députer des » femmes. Madame Eve se présenta la premiere, à laquelle Dieu » fit réponse : *Eve, tu as péché, tu n'es pas digne de mon fils.* » Ensuite, madame Sara qui dit : *O Dieu, aide-nous.* Dieu lui dit : » *Tu t'en es rendue indigne par l'incrédulité que tu marquas, lors-* » *que je t'assurai que tu serois mere d'Isaac.* La troisieme fut ma- » dame Rébecca ; Dieu lui dit : *Tu as fait, en faveur de Jacob,* » *trop de tort à Esaü.* La quatrieme, madame Judith, à qui Dieu » dit : *Tu as assassiné.* La cinquieme, madame Esther, à qui il dit : » *Tu as été trop coquette ; tu perdois trop de tems à t'attifer pour* » *plaire à Assuérus.* Enfin, fut envoyée la chambriere, de l'âge » de quatorze ans, laquelle, tenant la vue basse et toute honteuse, » s'agenouilla, puis vint à dire : *Que mon bien aimé vienne dans* » *mon jardin, afin qu'il y mange du fruit de ses pommes*, et le jar- » din étoit le ventre virginal. Or, le fils ayant ouï ces paroles, il » dit à son pere : *Mon pere, j'ai aimé celle-ci dès ma jeunesse, et* » *je veux l'avoir pour mere.* A l'instant, Dieu appele Gabriel, et » lui dit : *O Gabriel, va-t-en vite en Nazareth, à Marie, et lui* » *présente de ma part ces lettres.* Et le fils y ajouta : *Dis-lui de la* » *mienne que je la choisis pour ma mere. Assure-la*, dit ensuite » le Saint-Esprit, *que j'habiterai en elle, qu'elle sera mon temple ;* » *et remets-lui ces lettres de ma part* ». Tous les autres sermons de ce Menot sont à-peu-près dans le même goût.

les ames du purgatoire se prennent tellement à rire, qu'elles font ha, ha, ha, hi, hi, hi (1)?

Dans la simplicité des siècles d'ignorance, les objets se présentent sous un aspect très-différent de celui sous lequel on le considère dans les siècles éclairés. Les tragédies de la passion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à présent scandaleuses. Il en seroit de même de presque toutes les questions subtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des disputes en règle pour savoir si Dieu est habillé ou nud dans l'hostie, si Dieu est tout puissant, s'il a le pouvoir de pêcher; si Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille; et mille autres questions encore plus extravagantes (2).

(1) Dans ces tems, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec ses paroissiens, pour savoir aux frais de qui l'on paveroit l'église; ce curé, lorsque le juge étoit prêt à le condamner, s'avisa de citer ce passage de Jérémie: *Paveant illi, et ego non paveam.* Le juge ne sut que répondre à la citation: il ordonna que l'église seroit pavée aux dépens des paroissiens.

Il y eut un tems, dans l'église, où la science et l'art d'écrire furent regardés comme des choses mondaines, indignes d'un chrétien. On dit même, à ce sujet, que les anges fouettèrent Saint-Jérôme pour avoir voulu imiter le style de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'est pour l'avoir mal imité.

(2) *Utrum Deus potuerit supponitare mulierem, vel diabolum, vel asinum, vel silicem, vel cucurbitam; et, si supposuisset cucurbitam, quemadmodum fuerit concionatura, editura miracula, et quonammodo fuisset fixa cruci.* Apolog. p. Hérodot. tome III, p. 127.

Tout, jusqu'aux miracles, portoit, dans ce tems d'ignorance, l'empreinte du mauvais goût du siècle (1).

(1) Quelque chose qu'on dise en faveur des siecles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les philosophes, ou contre les académies de province. Ceux qui les composent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, répliquera-t-on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'agriculture, les enregistrer dans le rôle des laboureurs, lorsqu'on entretient tant de mendians, de soldats, d'artisans de luxe et de domestiques, c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces: or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philosophiques*, dit l'abbé de Fleury, *ne peuvent jamais nuire*. Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute Hume, que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs loix et leur police. L'esprit est comme le feu; il agit en tout sens: il y a peu de grands politiques et de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences et les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne sait ni l'art d'écrire, ni celui de raisonner, puisse se donner de bonnes loix, et s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siecles d'ignorance? Solon, Lycurgue, et ce Pythagore qui forma tant de législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très-utiles. Je dirai de plus, que, si l'on considere les savans simplement comme des commerçans; et si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies et aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut assurer que cette espèce de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état.

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres* (1), j'en choisis un, opéré en faveur d'un moine. « Ce moine revenoit d'une mai-
» son dans laquelle il s'introduisoit toutes les nuits.
» Il avoit, à son retour, une tiviere à traverser:
» Satan renversa le bateau, et le moine fut noyé,
» comme il commençoit l'invitatoire des matines de
» la Vierge. Deux diables se saisissent de son ame,
» et sont arrêtés par deux anges qui la reclament en
» qualité de chrétienne. Seigneurs anges, disent les
» diables, il est vrai que Dieu est mort pour ses
» amis, et ce n'est pas une fable; mais celui-ci étoit
» du nombre des ennemis de Dieu: et, puisque nous
» l'avons trouvé dans l'ordure du péché, nous al-
» lons le jetter dans le bourbier de l'enfer; nous se-
» rons bien récompensés de nos prévôts. Après bien
» des contestations, les anges proposent de porter le
» différend au tribunal de la Vierge. Les diables ré-
» pondent qu'ils prendtont volontiers Dieu pour
» juge, parce qu'il jugeoit selon les loix: mais,
» pour la Vierge, disent-ils, nous n'en pouvons es-
» pérer de justice: elle briseroit toutes les portes de
» l'enfer, plutôt que d'y laisser un seul jour celui
» qui, de son vivant, a fait quelques révérences à
» son image. Dieu ne la contredit en rien; elle peut

(1) *Histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome XVIII.*

» dire que la pie est noire, et que l'eau trouble est » claire; il lui accorde tout : nous ne savons plus » où nous en sommes? d'un ambesas elle fait un ter- » ne, d'un double-deux un quine, elle a le dez et » la chance : le jour que Dieu en fit sa mère, fut » bien fatal pour nous ».

L'on seroit, sans doute, peu édifié d'un tel miracle; et l'on riroit pareillement de cet autre miracle; tiré des *lettres édifiantes et curieuses, sur la visite de l'évêque d'Halicarnasse*, et qui m'a paru trop plaisant pour résister au desir de la placer ici.

Pour prouver l'excellence du baptême, l'auteur raconte « qu'autrefois, dans le royaume d'Armenie, » il y eut un Roi qui avoit beaucoup de haine contre » les chrétiens; c'est pourquoi il persécuta la reli- » gion d'une manière bien cruelle. Il méritoit bien » que Dieu l'eût alors puni : cependant Dieu, infi- » niment bon, qui ouvrit le cœur à saint Paul pour » le convertir lorsqu'il persécutoit les fidèles, ou- » vrit aussi le cœur à ce Roi pour qu'il connût la » sainte religion. Aussi arriva-t-il que le Roi tenant » son conseil dans le palais, avec les Mandarins, » pour délibérer sur les moyens d'abolir entièrement » la religion chrétienne dans le royaume, le Roi et » les Mandarins furent aussi-tôt changés en cochons. » Tout le monde accourut aux cris de ces cochons, » sans savoir qu'elle pouvoit être la cause d'une chose » aussi extraordinaire. Alors il y eut un chrétien, » nommé Grégoire, qui avoit été mis à la question

» le jour de devant, qui accourut au bruit, et qui
» reprocha au Roi sa cruauté envers la religion. Au
» discours que fit Grégoire, les cochons s'arrêtèrent,
» et s'étant tus, ils levèrent le museau en haut pour
» écouter Grégoire, lequel interrogea tous les co-
» chons en ces termes : Désormais êtes-vous résolus
» de vous corriger ? A cette demande, tous les co-
» chons firent un coup de tête, et crièrent, *ouen*,
» *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient dit oui. Grégoire,
» reprit ainsi la parole : Si vous êtes résolus de vous
» corriger, si vous vous repentez de vos péchés,
» et que vous veuilliez être baptisés pour observer
» la religion parfaitement, le Seigneur vous regarde-
» ra dans sa miséricorde, sinon, vous serez malheu-
» reux dans ce monde et dans l'autre. Tous les co-
» chons frappèrent la tête, firent la révérence et crié-
» rent, *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient voulu
» dire qu'ils le desiroient ainsi. Grégoire, voyant
» les cochons humbles de cette sorte, prit de l'eau-
» bénite, et baptisa tous les cochons : et il arriva
» sur le champ un grand miracle ; car, à mesure
» qu'il baptisoit chaque cochon, aussi-tôt il se chan-
» geoit en une personne plus belle qu'auparavant ».

Ces miracles, ces sermons, ces tragédies et ces questions théologiques, qui maintenant nous paroîtroient si ridicules, étoient et devoient être admirées dans les siècles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'esprit du tems, et que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La

grossière imbécillité de la plupart d'entre eux ne leur permettoit pas de connoître la sainteté et la grandeur de la religion ; dans presque toutes les têtes, la religion n'étoit, pour ainsi dire, qu'une superstition et qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philosophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuste qu'on soit envers les sciences, quelque corruption qu'on les accuse d'introduire dans les mœurs, il est certain que celles de notre clergé sont maintenant aussi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins si l'on consulte, et l'histoire, et les anciens prédicateurs. Maillard et Menot, les plus célèbres d'entre eux, ont toujours ce mot à la bouche : *Sacerdotes religiosi concubinarii.* « Damnés ; » infames, s'écrie Maillard, dont les noms sont » inscrits dans les registres du diable ; larrons, vo- » leurs, comme dit saint Bernard ; pensez-vous que » les fondateurs de vos bénéfices vous les aient don- » nés pour ne faire autre chose que de vivre à pot » et à cuiller avec des filles, et jouer au glic? Et » vous, messieurs les gros abbés, avec vos béné- » fices, qui nourrissez chevaux, chiens, et filles, » demandez à saint Etienne s'il a eu paradis pour » mener une telle vie, faisant grande chere, étant » toujours parmi les festins et banquet, et don- » nant les biens de l'église et du crucifix aux filles de » joie » (1).

(1) Ce Maillard, qui déclamoit de cette maniere contre le clergé, n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ses confreres.

Je ne m'arrêterai pas d'avantage à considérer ces siècles grossiers, où tous les hommes superstitieux et braves, ne s'amusoient que des contes des moines et des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance et la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie, les auteurs, quoique nés dans des siècles différens, écrivoient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connoissance. Il n'est point de goût, ni, par conséquent, de révolutions de goût chez des peuples encore barbares ; ce n'est, du moins, que dans les siècles éclairés qu'elles sont remarquables. Or, ces sortes de révolutions y sont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouverne-

---

On l'appeloit le *docteur gomorrhéen*. On avoit fait contre lui cette épigramme, qui me paroît assez bien tournée pour le tems.

Nostre maistre Maillard tout partout met le nez,
Tantost va chez le Roi, tantost va chez la Royne ;
Il fait tout, il sait tout, et à rien n'est idoine ;
Il est grand orateur, poëte des mieux nés,
Juge si bon qu'au feu mille en a condamnés,
Sophiste aussy aigu que les fesses d'un moine.
Mais il est si meschant, pour n'estre que chanoine,
Qu'auprès de luy sont saincts le diable et les damnés.
Si se fourrer par-tout à la gloire il le repute,
Pourquoy, dedans Poissy, n'est-il à la dispute ?
Il dit qu'à grand regret il en est éloigné ;
Car Beze il eust vaincu, tant il est habile homme.
Pourquoy donc n'y est-il ? il est embesoigné
Après les fondemens pour rebastir Sodome.

ment, dans les mœurs, les loix, et la position d'un peuple. Il est donc une dependance secretement établie entre le goût d'une nation et ses intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles des Atrides, n'allumeroit plus, en nous, les mêmes transports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs, et l'on verra que cette difference d'impression tient à la différence de notre religion, de notre police, avec la police et la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la vengeance : cette passion, mise aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favorisoit ce culte. Dans un siècle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colère, la fureur et la trahison, étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'affront : c'est ainsi qu'on entretenoit, dans le cœur des citoyens, une crainte respective et salutaire, qui suppléoit au défaut de police. La peinture de cette passion étoit donc trop analogue au besoin, au préjugé des peuples anciens pour n'y être pas considérée avec plaisir.

Mais, dans le siècle où nous vivons, dans un tems où la police est, à cet égard, fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne sommes plus asservis aux mêmes préjugés, il est évident qu'en consultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une passion, qui, loin de main-

tenir la paix et l'harmonie dans la société, n'y occasionneroit que des désordres et des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies, pleines de ces sentimens mâles et courageux qu'inspire l'amour de la patrie, ne feroient-elles plus sur nous que des impressions légères? c'est qu'il est très-rare que les peuples allient une certaine espèce de courage et de vertu avec l'extrême soumission; c'est que les Romains devinrent bas et vils si-tôt qu'ils eurent un maître, et qu'enfin, comme dit Homère.

> L'affreux instant qui met un homme libre aux fers,
> Lui ravit la moitié de sa vertu première.

D'où je conclus que les siècles de liberté, dans lesquels s'engendrent les grands hommes et les grandes passions, sont aussi les seuls où les peuples soient vraiment admirateurs des sentimens nobles et courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illustre poëte? c'est qu'on sortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces tems de troubles où les esprits, encore échauffés du feu de la sédition, sont plus audacieux, plus estimateurs des sentimens hardis, et plus susceptibles d'ambition; c'est que les caractères que Corneille donne à ses héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient, par conséquent, plus analogues à l'esprit du siècle, qu'ils ne le seroient maintenant, qu'on rencontre peu de

héros (1), de citoyens et d'ambitieux, qu'un calme heureux a succédé à tant d'orages, et que les volcans de la sédition sont de toutes parts éteints.

Comment un artisan habitué à gémir sous le faix de l'indigence et du mépris, un homme riche et même un grand seigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le saint respect que l'Egyptien a pour ses Dieux, et le nègre pour son Fétiche, seroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose?

De pareils sentimens doivent leur paroître fous et gigantesques; ils n'en pourroient admirer l'élévation, sans avoir souvent à rougir de la bassesse des leurs : c'est pourquoi, si l'on en excepte un petit nombre d'esprits et de caractères élevés, qui conservent encore pour Corneille une estime raisonnée et sentie, les autres admirateurs de ce grand poëte l'estiment moins par sentiment que par préjugé et sur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit nécessairement amener des révolutions dans son goût. D'un siècle à l'autre, un peuple est différemment frappé des mêmes objets, selon la passion différente qui l'anime.

(1) Les guerres civiles sont un malheur auquel on doit souvent de grands hommes.

Il en est des sentimens des hommes comme de leurs idées : si nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Salluste, être affectés que des passions qui nous affectent nous-mêmes fortement (1)

Pour être touché de la peinture de quelque passion, il faut soi-même en avoir été le jouet.

Supposons que le berger Tircis et Catilina se rencontrent, et se fassent réciproquement confidence des sentimens d'amour et d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas se communiquer l'impression différente qu'excitent en eux les différentes passions dont ils sont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de si séduisant le pouvoir suprême, et le second, ce que la conquête d'une femme a de si flatteur. Or, pour faire aux différens genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitans n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement le mot de patrie et de citoyen, on ne plaît au public qu'en présentant sur le théâtre des passions convenables à des particuliers; telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles : il est certain que des ames fières et hardis, des ambitieux, des politiques, des vieil-

(1) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il est capable de faire lui-même, il rejette le reste comme inventé.

lards ou des gens chargés d'affaires, sont peu touchés de la peinture de cette passion : et c'est précisément la raison pour laquelle les pièces de théâtre n'ont de succès pleins et entiers que dans les états républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie et de la liberté, sont, si je l'ose dire, des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissemens. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus, en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les particuliers. Or, parmi les passions de cette espèce, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie sur un besoin de la nature, ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfère-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre siècle ou un pays différent, tel que l'Angleterre, auroit vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine foiblesse de caractère, suite nécessaire du luxe et du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force et de toute élévation dans l'ame, nous fait déjà préférer les comédies aux tragédies, qui ne sont plus maintenant que des comédies d'un style élevé, et dont l'action se passe dans les palais des Rois.

C'est

C'est l'heureux accroissement de l'autorité souveraine, qui, désarmant la sédition, avilissant la condition des bourgeois, a dû presque entièrement les bannir de la scène comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air et du grand monde, lesquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, et sont proprement les bourgeois du siècle.

On voit donc qu'en des tems différens, certains genres d'esprit font sur le public des impressions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les estimer. Or, cet intérêt public est quelquefois, d'un siècle à l'autre, assez différent de lui-même, pour occasionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantissement subit de certains genres d'idées et d'ouvrages ; tels sont tous les ouvrages de controverse, ouvrages maintenant aussi ignorés qu'ils étoient et devoient être autrefois connus et admirés.

En effet, dans un tems où les peuples, partagés sur leur croyance, étoient animés de l'esprit de fanatisme ; où chaque secte, ardente à soutenir ses opinions, vouloit, armée de fer ou d'argumens, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers ; les controverses étoient, premièrement, quant au choix du sujet, des ouvrages trop généralement intéressans, pour n'être pas universellement estimés : d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins de la part de certains hérétiques, avec toute l'a-

dresse et l'esprit imaginables; car enfin, pour persuader aux nations des contes de *Peau d'âne* et de la *Barbe bleue*, comme sont la plupart des hérésies (1), il étoit impossible que les controversistes n'employassent, dans leurs écrits, toute la souplesse, la force et les ressources de la logique, que leurs ouvrages ne fussent des chef-d'œuvres de subtilité, et peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que, tant par l'importance de la matière, que par la manière de la traiter, les controversistes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus estimables.

Mais dans un siècle où l'esprit de fanatisme a presque entièrement disparu; où les peuples et les Rois, instruits par les malheurs passés, ne s'occupent plus des disputes théologiques; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermissent de jour en jour, ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverse péruvienne, dans laquelle on examineroit si Manco-Capac est ou n'est pas fils du soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait passé sous nos yeux, qu'on se rappelle le fanatisme avec lequel on disputoit sur la prééminence

(1) *Voyez l'histoire des hérésies, par Saint Epiphane.* (Note ajoutée.)

des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres sur ce sujet : et c'est l'indifférence avec laquelle on a considéré cette dispute, qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre de la Motte et du savant abbé Terrasson; dissertations qui, regardées, à juste titre, comme des chef-d'œuvres et des modèles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différens siècles, qu'on doit attribuer la création et l'anéantissement de certains genres d'idées et d'ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changemens journellement arrivés dans les mœurs, les passions et les goûts d'un peuple, peut cependant assurer à certains genres d'ouvrages l'estime constante de tous les siècles.

Pour cet effet, il faut se rappeller que le genre d'esprit le plus estimé dans un siècle et dans un pays, est souvent le plus méprisé dans un autre siècle et dans un autre pays; que l'esprit, par conséquent, n'est proprement que ce qu'on est convenu de nommer esprit. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passagères, et les autres durables. On peut donc réduire à deux espèces toutes les différentes sortes d'esprits : l'une, dont l'utilité momentanée est dépendante des chan-

gemens survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations et les préjugés d'un peuple, n'est, pour ainsi dire, qu'un *esprit de mode* (1) : l'autre, dont l'utilité éternelle, inaltérable, indépendante des mœurs et des gouvernemens divers, tient à la nature même de l'homme, est, par conséquent, toujours invariable, et peut être regardée comme le vrai esprit, c'est-à-dire, comme l'esprit le plus desirable.

Tous les genres d'esprit réduits ainsi à ces deux espèces, je distinguerai, en conséquence, deux différentes sortes d'ouvrages.

Les uns sont faits pour avoir un succès brillant et rapide ; les autres, un succès étendu et durable. Un roman satyrique où l'on peindra, par exemple, d'une manière vraie et maligne, les ridicules des grands, sera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans les cœurs le sentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands et les petits : ces derniers saisissent donc, avec tout le plaisir et la sagacité possibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces grands paroissent

(1) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme et des choses : je comprends, par conséquent, sous ce même mot, les ouvrages qui nous paroissent les plus durables : telles sont les religions ; qui, successivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des siecles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide et brillant, mais peu étendu et peu durable : peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naissance ; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du souvenir des hommes les ridicules anciens et les auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits, cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de justifier ses mépris pour les grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chûte de ces sortes d'ouvrages dont la célébrité souvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel est le genre de réussite que doivent avoir les romans satyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphysique, son succès ne peut être le même : le desir de s'instruire, toujours plus rare et moins vif que celui de censurer, ne peut fournir, dans une nation, ni un si grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs si passionnés. D'ailleurs, les principes de ces sciences, avec quelque clarté qu'on les présente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer considérablement le nombre.

Mais si le mérite de cet ouvrage de morale ou de metaphysique est moins rapidement senti que celui d'un ouvrage satyrique, il est plus généralement

reconnu ; parce que des traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent nécessairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, et même les conserver dans chaque siècle. Tout ouvrage qui ne tire son mérite que de la finesse des observations faites sur la nature de l'homme et des choses, ne peut cesser de plaire en aucun tems

J'en ai dit assez pour faire connoître la vraie cause des différentes espèces d'estime attachées aux différens genres d'esprit : s'il reste encore quelque doute sur ce sujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-dessus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité,

Veut-on savoir, par exemple, quels seroient les divers succès de deux écrivains, dont l'un se distingueroit uniquement par la force et la profondeur de ses pensées, et l'autre par la manière heureuse de les exprimer? conséquemment à ce que j'ai dit, la réussite du premier doit être plus lente, parce qu'il est beaucoup plus de juges de la finesse, des graces, des agrémens d'un tour ou d'une expression, et enfin de toutes les beautés de style, qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus, et plus brillans que durables. Il en est deux causes : la première, c'est qu'un ouvrage, traduit d'une langue dans une autre,

perd toujours dans la traduction, la fraîcheur et la force de son coloris, et ne passe, par conséquent, aux étrangers que dépouillé des charmes du style, qui, dans ma suppostion, en faisoient le principal agrément : la seconde, c'est que la langue vieillit insensiblement; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs; et qu'un ouvrage, enfin dépourvu, dans le pays même où il a été composé, des beautés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conserver à son auteur qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier, il faut aux graces de l'expression, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut soutenir l'épreuve du tems, et sur-tout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuset le plus propre à séparer l'or pur du clinquant. Aussi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens poëtes, le mépris injuste que quelques gens raisonnables ont conçu pour la poésie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit: c'est qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les siècles et les pays divers, il en est qui, plus vivement et plus généralement intéressans pour l'humanité, doivent avoir des succès plus prompts et plus grands. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeller, que parmi les hommes, il en est peu qui n'aient éprouvé quelque passion, que la plupart d'entre eux sont moins frappés de la

profondeur d'une idée que de la beauté d'une description; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, presque tous, plus senti que vu, mais plus vu que réfléchi (1); qu'ainsi la peinture des passions doit être plus généralement agréable, que la peinture des objets de la nature; et la description poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philosophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant infiniment moins curieux de la connoissance de la botanique, de la géographie et des beaux arts, que de la connoissance du cœur humain, les philosophes excellens en ce dernier genre doivent être plus généralement connus et estimés que les botanistes, les géographes et les grands critiques. Aussi, de la Motte (qu'il me soit permis de le citer pour exemple) eût-il été, sans contredit, plus généralement estimé, s'il eût appliqué à des sujets plus intéressans la même finesse, la même élégance et la même netteté qu'il a portées dans ses discours sur l'ode, la fable et la tragédie.

Le public, content d'admirer les chef-d'œuvres des grands poëtes, fait peu de cas des grands critiques; leurs ouvrages ne sont lus, jugés et appréciés que par les gens de l'art auxquels ils sont utiles. Voilà la vraie

(1) Voilà pourquoi, dans la Grèce, dans Rome, et dans presque tous les pays, le siecle des poëtes a toujours annoncé et précédé celui des philosophes.

cause du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation et le mérite de la Motte.

Voyons maintenant quels sont les ouvrages qui doivent, au succès rapide et brillant, unir le succès étendu et durable.

On n'obtient à la fois ces deux espèces de succès que par des ouvrages, où, conformément à mes principes, l'on a su joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels sont certains genres de poëmes, de romans, de pièces de théâtre, et d'écrits moraux ou politiques : sur quoi il est bon d'observer que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du tems et du pays où ils sont faits, ne conservent, aux yeux de la postérité, que les seules beautés communes à tous les siècles et à tous les pays; et qu'Homère, par cette raison, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de son tems. Mais cette perte, et, si je l'ose dire, ce déchet en mérite, est plus ou moins grand, selon que les beautés durables qui entrent dans la composition d'un ouvrage, et qui y sont toujours inégalement mêlangées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins sur ces dernières. Pourquoi les *Femmes savantes* de l'illustre Molière sont-elles déjà moins estimées que son *Avare*, *son Tartuffe* et son *Misantrhope*? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pièces, l'on n'a point, en consequence, déterminé le degré d'estime qui leur est dû : mais l'on a éprouvé qu'une

comédie, telle que l'*Avare*, dont le succès est fondé sur la peinture d'un vice toujours subsistant, et toujours nuisible aux hommes, renfermoit nécessairement, dans ses détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce sujet, c'est-à-dire, de beautés durables; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes savantes*, dont la réussite n'est appuyée que sur un ridicule passager, ne pouvoit étinceler que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce sujet, et peut-être plus propres à faire des impressions vives sur le public, n'en pouvoient faire d'aussi durables. C'est pourquoi l'on ne voit guères, chez les différentes nations, que les pièces de caractère passer, avec succès, d'un théâtre à l'autre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que l'estime accordée aux divers genres d'esprit, est, dans chaque siècle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

CHAPITRE XX.

De l'esprit considéré par rapport aux différens pays.

CE que j'ai dit des siècles divers, je l'applique aux pays différens, et je prouve que l'estime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'esprit, est, chez les différens peuples, toujours l'effet de la forme diffé-

rente de leur gouvernement, et, par conséquent, de la diversité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence est-elle si fort en estime chez les républicains ? c'est que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carrière des richesses et des grandeurs. Or, l'amour et le respect que tous les hommes ont pour l'or et les dignités, doit nécessairement se réfléchir sur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non seulement l'éloquence, mais encore toutes les sciences, qui, telles que la politique, la jurisprudence, la morale, la poésie, et la philosophie, peuvent servir à former des orateurs.

Dans les pays despotiques, au contraire, si l'on fait peu de cas de cette même espèce d'éloquence, c'est qu'elle ne mène point à la fortune; c'est qu'elle n'est, dans ces pays, de presque aucun usage, et qu'on ne se donne pas la peine de persuader lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe ? c'est qu'une république pauvre et petite, qui ne pouvoit opposer que ses vertus et sa valeur à la puissance redoutable des Perses, devoit mépriser tous les arts, propres à amollir le courage, qu'on eût, peut-être, avec raison déifié à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la science militaire, qu'à Rome et dans la Grece

on n'en avoit pour cette même science? c'est que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement et par leur position physique, moins besoin de grands généraux que d'habiles négocians; c'est que l'esprit de commerce, qui nécessairement amène à sa suite le goût de luxe et de molesse, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or et de l'industrie, doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre et même pour le courage: vertu que, chez un peuple libre, soutient long-tems l'orgueil national; mais qui, s'affoiblissant néanmoins de jour en jour, est, peut-être, la cause éloignée de la chûte ou de l'asservissement de cette nation. Si les écrivains célèbres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke et des Adisson, ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'est qu'il est impossible qu'on ne fasse très-grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'esprit peut éclairer le public sur ses véritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément, à Londres, des gens instruits; rencontre plus difficile à faire en France, non que le climat anglois, comme on l'a prétendu, soit plus favorable à l'esprit que le nôtre: la liste de nos hommes célèbres, dans la guerre, la politique, les sciences et les arts, est peut-être plus nombreuse que la leur. Si les seigneurs anglois sont, en général, plus éclairés que les nôtres,

c'est qu'il sont forcés de s'instruire ; c'est qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir sur la leur, il en ont, à cet égard, un très-considérable sur nous ; avantage qu'ils conserveront jusqu'à ce que le luxe ait entièrement corrompu les princes de leur gouvernement, les ait insensiblement pliés au joug de servitude, et leur ait appris à préférer les richesses aux talens. Jusqu'aujourd'hui, c'est, à Londres, un mérite de s'instruire ; à Paris, c'est un ridicule. Ce fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que le duc d'Orléans, régent, interrogeoit sur le caractère et le génie différent des nations de l'Europe : *La seule manière*, lui dit l'étranger, *de répondre à votre altesse royale, est de lui répéter les premières questions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communement sur le compte d'un homme qui se présente daus le monde. En Espagne*, ajouta-il, *on demande* : est-ce un grand de la première classe ? *En Allemagne* : peut-il entrer dans les chapitres ? *En France* : est-il bien à la cour ? *En Hollande :* combien a-t-il d'or ? *En Angleterre* : quel homme est-ce ?

Le même intérêt général qui, dans les états républicains et ceux dont la constitution est mixte, préside à la distribution de l'estime, est aussi, dans les empires soumis au despotisme, le distributeur unique de cette même estime. Si, dans ces gouvernemens, l'on fait peu de cas de l'esprit, et si l'on a plus de considération à Ispahan, à Constantinople, pour l'eunuque,

l'Icoglan ou le Bacha, que pour l'homme de mérite; c'est qu'en ces pays on n'a nul intétêt d'estimer les grands hommes : ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles et desirables, mais aucun des particuliers, dont l'assemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on sent que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude et de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talens ? les grands talens sont toujours suspects aux gouvernemens injustes : les talens n'y procurent ni les dignités, ni les richesses. Or, les richesses et les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux, les seuls qui soient réputés vrais biens, et soient universellement desirés. Envain diroit-on, qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs : ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'acteur, et qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le spectateur les contemple : c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les pays où les honneurs et les richesses sont le prix des grands talens; aussi les pays despotiques sont-ils, par la raison contraire, toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que l'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernemens infiniment plus sages et plus éclairés, la possession de l'or est presque tou-

jours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages universels, se croient supérieurs (1) à l'homme de talent, se félicitent, d'un ton superbement modeste, d'avoir préféré l'utile à l'agréable, et d'avoir, au défaut d'esprit, fait, disent-ils, emplette de bon sens, qui, dans la signification qu'ils attachent à ce mot, est le vrai, le bon et le suprême esprit ! De telles gens doivent toujours prendre les philosophes pour des spéculateurs visionnaires, leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles, et l'ignorance pour un mérite.

Les richesses et les dignités sont trop généralement desirées, pour qu'on honore jamais les talens chez les peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un tems que, pour exceller en quelque genre que ce soit, il

(1) Séduits par leur propre vanité et les éloges de mille flatteurs, les moindres d'entre eux se croyent, du moins, fort au-dessus de quiconque n'est pas supérieur en son genre. Ils ne sentent pas qu'il en est des gens d'esprit comme des coureurs : Un tel, disent-ils entre eux, ne court pas. Cependant, ce n'est ni l'impotent, ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la course.

Si l'on se tait sur la médiocrité d'esprit de la plupart de ces gens si vains de leurs richesses, c'est que l'on ne songe point même à les citer Le silence, sur notre compte, est toujours un mauvais signe ; c'est que l'on n'a point à se venger de notre supériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

faudroit employer à des études opiniâtres et continues? pour obtenir la faveur des grands, à quelles flatteries, à quelles bassesses ne doit-il pas se plier? s'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expose aux dédains d'un Muphti ou d'une Sultane; en France, aux bontés outrageante d'un grand seigneur (1) ou d'un homme en place, qui, méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien, le regardera comme un homme inutile à l'état, incapable d'affaires sérieuses, et tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs, secrètement jaloux de la réputation des gens de mérite (2), et sensible à leur censure, l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faste, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans sa maison. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette passion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaisir, s'avilisse jusqu'à ce

---

(1) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens, mais à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogene, on apperçoit la vanité.

(2) « En entrant dans le monde, disoit un jour le président » de Montesquieu, on m'annonça comme un homme d'esprit, et » je reçus un accueil assez favorable des gens en place: mais, » lorsque, par le succès des *Lettres persannes*, j'eus, peut-être, » prouvé que j'en avois, et que j'eus obtenu quelqu'estime de la » part du public, celle des gens en place se réfroidit, j'essuyai » mille dégoûts. Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement blessés de » la réputation d'un homme célebre, c'est pour s'en venger qu'ils » l'humilient; et qu'il faut soi-même mériter beaucoup d'éloges, » pour supporter patiemment l'éloge d'autrui ».

point?

point, quiconque est né pour illustrer son siècle, est toujours en garde contre les grands; il ne se lie du moins qu'avec ceux dont l'esprit et le caractère, faits pour estimer les talens et s'ennuyer dans la plupart des sociétés, y recherchent, y rencontrent l'homme d'esprit avec le même plaisir que se rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la première vue.

Le caractère propre à former les hommes illustres, les expose donc nécessairement à la haine, ou, du moins, à l'indifférence des grands et des hommes en place, et sur-tout chez des peuples, tels que les orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement et par leur religion, croupissent dans une honteuse ignorance, et tiennent, si je l'ose dire, le milieu entre l'homme et la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'estime pour le mérite est, dans l'Orient, fondé sur le peu d'intérêt que les peuples ont d'estimer les talens; pour faire mieux sentir la puissance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous soient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié selon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la dissertation; pourquoi le ton nous en paroît insupportable : et l'on sentira que la dissertation est pénible et fatiguante; que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins besoin d'instruction que d'amusement, ils ne desirent, en général, que

la sorte d'esprit qui les rend agréables dans un souper; qu'ils doivent, en conséquence, faire peu de cas de l'esprit de raisonnement; et ressembler tous, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarrassé des raisonnemens qu'un homme sage apportoit en preuve de son opinion, s'écria vivement : *Ah! Monsieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la paresse. Si, dans la conversation, l'on ne se sert que de phrases décousues et hyperboliques; si l'exagération est devenue l'éloquence particulière de notre siècle et de notre nation; si l'on n'y fait nul cas de la justesse et de la précision des idées et des expressions, c'est que nous ne sommes nullement intéressés à les estimer. C'est par ménagement pour cette même paresse que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un instinct supérieur à toute connoissance raisonnée, et enfin comme un sentiment vif et prompt du bon et du mauvais; sentiment qui nous dispense de tout examen, et réduit toutes les règles de la critique aux deux seuls mots de *délicieux* ou de *détestable*. C'est à cette même paresse que nous devons aussi quelques-uns des avantages que nous avons sur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait desirer, dans les ouvrages, une netteté qui supplée à cette incapacité d'attention : nous sommes des enfans qui voulons, dans nos lectures, être toujours soutenus par la lisière de l'ordre.

Un auteur doit donc maintenant se donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ses lecteurs, il doit souvent répéter d'après Alexandre : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Or, la nécessité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, supérieurs aux écrivains anglois : si ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'est que leurs lecteurs y sont moins sensibles, et que des esprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent suppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une science telle que la métaphysique, doit nous donner quelques avantages sur nos voisins. Si l'on a toujours appliqué à cette science le ptoverbe : *Point de merveille sans voile*, et si ces ténèbres l'ont rendue long-tems respectable, maintenant notre paresse n'entreprendroit plus de les percer ; son obscurité la rendroit méprisable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle est encore revêtue, qu'on la dégage des nuages mystérieux qui l'environnent. Or, ce desir, qu'on ne doit qu'à la paresse, est l'unique moyen de faire une science de choses de cette même métaphysique, qui jusqu'à présent n'a été qu'une science de mots. Mais, pour satisfaire, sur ce point, le goût du public, il faut, comme le remarque l'illustre historiographe de l'académie de Berlin, « que les esprits, brisant les entraves d'un » respect trop superstitieux, connoissent les limites » qui doivent éternellement séparer la raison de la » religion ; et que les examinateurs, follement révoltés

» contre tout ouvrage de raisonnement, ne condam-
» nent plus la nation à la frivolité ».

Ce que j'ai dit suffit, je pense, pour nous découvrir en même tems la cause de notre amour pour les historiettes et les romans, de notre habileté en ce genre, de notre supériorité dans l'art frivole, et cependant assez difficile de dire des riens, et enfin de la préférence que nous donnons à l'esprit d'agrément sur tout autre genre d'esprit; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'esprit comme divertissant, à l'avilir en le confondant avec le pantomime; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimble, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition est, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens; il ne leur reste que celle du plaisir. Entre les plaisirs, celui de l'amour est le plus vîf; pour en jouir, il faut se rendre agréable aux femmes: dès que le besoin d'aimer se fait sentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureusement, il en est des amans comme de ces insectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent; ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, si les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités et de graces, que de force et de justesse dans les idées, nos esprits, se modelant sur les leurs,

doivent, en conséquence, se ressentir des mêmes vices.

Il n'est que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'est de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur esprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choses, si l'on avoit l'amour pour précepteur, et que la main de la beauté jettât dans notre ame les semences de l'esprit et de la vertu. Le second moyen (et ce n'est pas certainement celui que je conseillerois,) ce seroit de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte et l'adoration perpétuelle de leurs amans. Alors les faveurs des femmes, devenues plus communes, paroîtroient moins précieuses, alors les hommes, plus indépendans, plus sages, ne perdroient près d'elles que les heures consacrées aux plaisirs de l'amour, et pourroient, par conséquent, étendre et fortifier leur esprit par l'étude et la méditation. Chez tous les peuples et dans tous le pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des Romaines ou des Sultannes; le milieu entre ces deux parties est le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-dessus prouve que c'est à la diversité des gouvernemens, et, pár conséquent, des intérêts des peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caractères, de leur génie et de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'estime générale; si, par exem-

ple, la science militaire est, chez presque tous les peuples, regardée comme la première, c'est que le grand capitaine est, presqu'en tous les pays, l'homme le plus utile, du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle et inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, sans contredit, aux hommes célèbres dans les sciences, les loix, les lettres et les beaux arts, la préférence sur le plus grand capitaine du monde : d'où je conclus que l'intérêt général est, dans chaque nation, le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, que les nations ont pour leurs mœurs, leurs usages et leurs caractères différens.

CHAPITRE XXI.

Le mépris respectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité.

IL en est des nations comme des particuliers, si chacun de nous se croit infaillible, place la contradiction au rang des offenses, et ne peut estimer ni admirer dans autrui que son propre esprit, chaque nation n'estime pareillement dans les autres que les idées analogues aux siennes ; toute opinion contraire est donc entre elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup d'œil rapide sur l'univers. Ici, c'est l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorsque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'est l'Arabe, qui, persuadé de l'infaillibité de son Calife, rit de la sotte crédulité du Tartare, qui croit le grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'est le Nègre, qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une masse immense de divinités, et se moque de la disette où nous sommes de Dieux; tandis que le Musulman, de son côté, nous accuse d'en reconnoître trois. Plus loin, ce sont les habitans de la montagne de Bata: ils sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou rôti, est un saint; ils se moquent, en conséquence, de l'Indien: Quoi de plus ridicule, lui disent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, et d'imaginer que, si la vache, dont on tire la queue, vient à pisser et qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond, ce moribond est un saint, quoi de plus absurde aux Bramines, que d'exiger de leurs nouveaux convertis, que, pendant six mois, ils se tiennent, pour toute nourriture, à la fiente de vache (1)?

(1) *Théâtre de l'idolâtrie, par Abraham Roget.*

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, est réputée sainte et sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui, généralement, ait plus de réputation de sainteté. Il paroît que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache est fort ancienne en Orient.

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs et de coutumes qu'est fondé le mépris respectif des nations. C'est par ce motif (1) que l'habitant d'Antioche méprisoit jadis, dans l'empereur Julien, cette simplicité de mœurs et cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de religion, et, par conséquent, d'opinion, déterminoit, dans le même tems, des chrétiens, plus zélés que justes, à noircir, par les plus infâmes calomnies, la mémoire d'un prince qui, diminuant les impôts, rétablissant la discipline militaire, et ranimant la vertu expirante des Romains, a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands Empereurs (2).

Qu'on jette les yeux de toutes parts; tout est plein de ces injustices. Chaque nation, convaincue qu'elle seule possède la sagesse, prend toutes les autres pour folles, et ressemble assez au Marianois (3), qui, persuadé que sa langue est la seule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne savent pas parler.

S'il descendoit du ciel un sage, qui, dans sa con-

---

(1) Blessé de nos mépris, « Je ne connois de sauvage, dit le » Caraïbe, que l'Européen qui n'adopte aucun de mes usages ». *De l'orig. et des mœurs des Caraïbes, par La Borde.*

(2) On grava à Tarse sur le tombeau de Julien : *Ci gît Julien, qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent Empereur et un vaillant guerrier.*

(3) *Voyages de la compagnie des indes hollandoises.*

duite, ne consultât que les lumières de la raison, ce sage passeroit universellement pour fou. Il seroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtissiers accuseroient, devant un tribunal d'enfans, d'avoir défendu les pâtés et les tartelettes, et qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuieroit-il ses opinions sur les démonstrations les plus fortes; toutes les nations seroient, à son égard, comme ce peuple de bossus, chez lequel, disent les fabulistes indiens, passa un Dieu beau, jeune et bien fait: ce Dieu, ajourent-ils, entre dans la capitale; il s'y voit environné d'une multitude d'habitans; sa figure leur paroît extraordinaire: les ris et les brocards annoncent leur étonnement; on alloit pousser plus loin les outrages, si, pour l'arracher à ce danger, un des habitans, qui sans doute avoit vu d'autres hommes que des bossus, ne se fût tour-à-coup écrié: Eh! mes amis, qu'allons-nous faire? n'insultons point ce malheureux contrefait: si le ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair; pleins de reconnoissance pour les immortels, allons au temple en rendre graces aux Dieux. Cette fable est l'histoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ses défauts, et méprise les qualites contraires: pour réussir dans un pays, il faut être porteur de la bosse de la nation chez laquelle on voyage.

Il est, dans chaque pays, peu d'avocats qui plaident la cause des nations voisines, et peu d'hommes

qui reconnoissent en eux le ridicule dont ils accusent l'étranger, et qui prennent exemple sur je ne sais quel Tartare qui fit, à ce sujet, adroitement rougir le grand Lama lui-même de son injustice.

Ce Tartare avoit parcouru le nord, visité les pays des Lappons, et même acheté du vent de leurs sorciers (1). De retour en son pays, il raconte ses aventures : le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, disoit-il, l'esprit humain n'est-il pas capable ! que de coutumes bisarres ! quelle crédulité dans les Lappons ! sont-ce des hommes ? oui, vraiment, répondit le Tartare ; apprends même quelque chose de plus étrange ; c'est que ces Lappons, si ridicules avec leurs sorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie, répond le grand Lama, oses-tu bien prononcer ce blasphême, et comparer ma religion avec la leur ? Père éternel, reprit le Tartare, avant que l'imposition sacrée de ta main sur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te représenterai, que, par tes ris, tu ne dois pas engager tes sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil sévere de l'examen et du doute se portoit sur tous les objets de la croyance humaine, qui sait si ton culte même seroit à l'abri des railleries de l'incrédule ? Peut-être que ta

(1) Les Lappons ont des sorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud, délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

sainte urine et tes saints excrémens (1), que tu distribues en présent aux princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même saveur, n'en saupoudreroient-ils plus leurs ragoûts, et n'en mêleroient-ils plus dans leurs sausses. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Visthnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent et l'avenir, tu nous l'as répété souvent; c'est au talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité et ta puissance sur la terre: sans la soumission entière à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de ténèbres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu sais que les Lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde: qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulité humaine; et que, sans elle, l'examen, toujours impie, ne prît les Lamas pour des sorciers Lappons qui vendent du vent aux sots qui l'achètent? excuse donc, ô Fo vivant! les discours que dicte l'intérêt de ton culte; et que la Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance et la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ses vues, paroît se servir pour te soumettre la terre.

Peu d'hommes font, à cet exemple, sentir à leur

(1) On donne au grand Lama le nom de *père éternel*. Les princes sont friands de ses excrémens. *Histoire générale des voyages, tome VII.*

nation le ridicule dont elle se couvre au yeux de la raison, lorsque, sous un nom étranger, elle rit de sa propre folie : mais il est encore moins de nations qui sussent profiter de pareils avis. Toutes sont si scrupuleusement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de sages qu'à ceux *qui*, comme dit Fontenelle, *sont fous de la folie commune.* Quelque bisarre que soit une fable, elle est toujours crue de quelques nations ; et quiconque en doute est traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida, où l'on adore le serpent, quel homme oseroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, disent-ils, insulta à la divinité du serpent (1) et le mangea. Un saint Marabou, ajoutent-ils, s'en apperçoit, en porte ses plaintes au Roi. Sur le champ arrêt de mort contre tous les cochons: exécution s'en suit; et la race en alloit être anéantie, lorsque les peuples représentent au Roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juste de punir tant d'innocens: ces remontrances suspendent la colère du prince; on appaise le grand Marabou, le massacre cesse, et les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être plus respectueux envers la Divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le serpent sait allumer la colère des Rois, pour se venger des impies; que l'univers reconnoisse sa divinité, à son temple, à son sacrificateur, à l'ordre de Marabou,

(1) *Voyages de Guinée et de la Cayenne, par le père Labat.*

destiné à le servir, enfin aux vierges consacrées à son culte. Si, retiré au fond de son sanctuaire, le Dieu serpent, invisible aux yeux même du Roi, ne reçoit ses demandes et ne rend ses réponses que par l'organe des prêtres, ce n'est point aux mortels à porter sur ces mystères un œil profane : leur devoir est de croire, de se prosterner et d'adorer.

En Asie, au contraire, lorsque les Perses, tout souillés (1) du sang des serpens immolés au Dieu du bien, couroient au temple des mages se vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés, pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu? Plus une opinion est folle, plus il est honnête et dangereux d'en démontrer la folie.

Aussi, Fontenelle a-t-il toujours répété que, *s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.* En effet si la découverte d'une seule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les prisons de l'inquisition, à quel supplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes (2)?

Parmi les lecteurs raisonnables qui rient dans cet

---

(1) Beausobre. *Histoire du manichéisme.*

(2) Penser, dit Aristipe, c'est s'attirer la haine irréconciliable des ignorans, des foibles, des superstitieux et des hommes corrompus, qui, tous, se déclarent hautement contre tous ceux qui veulent saisir, dans les choses, ce qu'il y a de vrai et d'essentiel.

instant de la sottise de l'esprit humain, et qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en est-il aucun qui, dans le siecle de ce philosophe, n'en eût sollicité la mort. Ils eussent alors eu des opinions différentes : et dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare et fanatique attachement pour nos opinions ? combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre ? attachement cependant, dont il seroit également juste, utile et facile de se défaire.

Pour apprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sottises humaines, de se rappeller que ce fut six cens ans aprés l'établissement des universités qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire (1), que son siecle persécuta, et mit ensuite au rang des demi-Dieux, pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires ; vérité, dont peu de gens sentent toute l'étendue ; pour la plûpart des hommes, les principes ne renferment point de conséquence.

Quelque soit la vanité des hommes, il est certain que, s'ils se rappelloient souvent de pareils faits, si, comme Fontenelle, ils se disoient souvent à eux-mêmes : *Personne n'echappe à l'erreur, serois-je le seul homme infaillible ? ne seroit-ce pas dans les*

(1) *Descartes.*

choses même que je soutiens avec le plus de fanatisme que je me tromperois ? Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit, ils seroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adversaires, plus à portée d'appercevoir la vérité ; ils seroient plus doux, plus tolérans, et sans doute auroient une moins haute opinion de leur sagesse. Socrate répétoit souvent : *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.* On sait tout dans notre siecle, excepté ce que Socrate savoit. Les hommes ne se surprennent si souvent en erreur, que par ce qu'ils sont ignorans, et qu'en général leur folie la plus incurable, c'est de se croire sages.

Cette folie, commune à toutes les nations, et produite en partie par leur vanité, leur fait non-seulement mépriser les mœurs et les usages différens des leurs, mais leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la supériorité que quelques-unes d'entre elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature, les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

LA vanité est encore le principe de cette erreur; et quelle nation peut triomphet d'une pareille erreur? Supposons, pour en donner un exemple, qu'un François, accoutumé à parler assez librement, à rencontrer çà et là quelques hommes vraiment citoyens, quitte Paris et debarque à Constantinople; quelle idée se formera-t-il des pays soumis au despotisme? lorsqu'il considèrera l'avilissement où s'y trouve l'humanité, qu'il appercevra partout l'empreinte de l'esclavage; qu'il verra la tyrannie infecter de son soufle les germes de tous les talens et de toutes les vertus, porter l'abrutissement, la crainte servile et la dépopulation du Caucase jusqu'à l'Egypte; qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans son serrail, tandis que le Persan bat ses troupes et ravage ses provinces, le tranquille Sultan, indifférent aux calamités publiques, boit son sorbet, caresse ses femmes, fait étrangler ses bachas et s'ennuie. Frappé de la lacheté et de la servitude de ces peuples, à la fois animé du sentiment de l'orgueil et de l'indignation, quel François ne se croira pas d'une nature

ture supérieure au Turc? en est-il beaucoup qui sentent que le mépris pour une nation est toujours un mépris injuste? que c'est de la forme plus ou moins heureuse des gouvernemens que dépend la supériorité d'un peuple sur un autre? et qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponse qu'un perse fit à un soldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lacheté de sa nation: Pourquoi m'insulter, lui disoit-il? sache qu'il n'est plus de nation, partout où l'on reconnoît un maître absolu. Un Roi est l'ame universelle d'un état despotique; c'est son courage ou sa foiblesse qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs sous Cyrus, si nous sommes vaincus sous Xerxès, c'est que Cyrus eut à fonder le trône où Xerxès s'est assis en naissant; c'est que Cyrus eut, en naissant, des égaux; c'est que Xerxès fut toujours environné d'esclaves: et les plus vils, tu le sais, habitent les palais des Rois. C'est donc la lie de la nation que tu vois aux premiers postes; c'est l'écume des mers qui s'est élevée sur leur surface. Reconnois l'injustice de tes mépris. Et si tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xerxès pour maître; tu seras le lâche et moi le héros.

Rappellons-nous le moment où le cri de la guerre avoit reveillé toutes les nations de l'Europe, où son tonnerre se faisoit entendre du nord au midi de la France (1): supposons qu'en ce moment un répu-

(1) Dans la dernière guerre, lorsque les ennemis entrèrent en Provence.

blicain, encore tout échauffé de l'esprit de citoyen, arrive à Paris, et se présente dans la bonne compagnie; quelle surprise pour lui de voir chacun y traiter avec indifférence les affaires publiques, et ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une histoire galante ou d'un petit chien!

Frappé, à cet égard, de la différence qui se trouve entre notre nation et la sienne, il n'est presque pas d'Anglois, qui ne se croye un être d'une nature supérieure; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles, et la France pour le royaume Babiole: ce n'est pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'est non-seulement à la forme de leur gouvernement que ses compatriotes doivent cet esprit de patriotisme et d'élévation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres, mais qu'ils le doivent encore à la position physique de l'Angleterre.

En effet, pour sentir que cette liberté, dont les Anglois sont si fiers, et qui renferme réellement le germe de tant de vertus, est moins le prix de leur courage qu'un don du hasard, considérons le monde infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre; et l'on sera convaincu que, si les mers, en embrassant cet empire, ne l'eussent rendu inaccessible aux peuples voisins, ces peuples, en profitant des divisions des Anglois, ou les eussent subjugués, ou du moins eussent fourni à leurs Rois des moyens de les asservir, et qu'ainsi leur liberté n'est point le fruit de leur sagesse. Si, comme ils le prétendent,

ils ne la tenoient que d'une fermeté et d'une prudence particulière à leur nation, après le crime affreux commis dans la personne de Charles I, n'auroient-ils pas tiré de ce crime le parti le plus avantageux? auroient-ils souffert que, par des services et des processions publiques, on mît au rang des martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, et dont le supplice, nécessaire au monde, devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de soumettre les peuples à une autorité arbitraire et tyrannique? Tout Anglois sensé conviendra donc que c'est à la position physique de son pays qu'il doit sa liberté; que la forme de son gouvernement ne pourroit subsister telle qu'elle est en terre ferme, sans être infiniment perfectionnée; et que l'unique et légitime sujet de son orgueil se réduit au bonheur d'être né insulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera sans doute un pareil aveu, mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à sa vanité les entraves de la raison : plus d'équité dans ses jugemens supposeroit une suspension d'esprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours, au rang des dons de la nature, les vertus qu'il tient de la forme de son gouvernement. L'intérêt de sa vanité le lui conseillera : et qui résiste au conseil de l'intérêt?

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit, considéré par rapport aux pays divers, c'est que l'intérêt est le dispensateur unique de l'estime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes et leurs genres d'esprit différens.

La seule objection qu'on puisse opposer à cette conclusion, est celle-ci : Si l'intérêt, dira-t-on, étoit le seul dispensateur de l'estime accordée aux différens genres de science et d'esprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'est-elle pas la plus honorée? pourquoi le nom des Descartes, des Newton est-il plus célèbre que ceux des Nicole, des La Bruyere et de tous les moralistes, qui, peut-être, ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'esprit? c'est, répondrai-je, que les grands physiciens ont par leurs découvertes, quelquefois servi l'univers, et que la plupart des moralistes n'ont été, jusqu'à présent, d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter, sans cesse, qu'il est beau de mourir pour la patrie? un apophthegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les moralistes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves et vertueux, le tems et l'esprit qu'ils ont perdu à composer des maximes sur la vertu. Lorsqu'Omar écrivoit aux Syriens : *J'envoie contre vous des hommes aussi avides de la mort que vous l'êtes des plaisirs ;* alors les Sarrasins, trompés par les prestiges de l'ambition et de la crédulité, ne voyoient dans le ciel que le partage de la valeur et

de la victoire; et, dans l'enfer, que celui de la lâcheté et de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatisme, et ce sont les passions, et non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les moralistes devoient le sentir, et savoir que, semblable au sculpteur, qui d'un tronc d'arbres, fait un Dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des héros, des génies et des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre-le-Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur législation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs loix, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des loix, dit le Sultan Mahmouht, est toujours la preuve de l'ignorance du législateur. La récompense, la punition, la gloire et l'infamie, soumises à ses volontés, sont quatre espèces de divinités avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public, et créer des hommes illustres en tous les genres.

Toute l'étude des moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses et de ces punitions, et les secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier sans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes seroient nécessités à la vertu; et la félicité des nations seroit un bienfait de la morale : or, qui doute

que, dans cette supposition, cette science ne fût infiniment honorée, et que les écrivains excellens en ce genre, ne fussent, du moins, par l'équitable et reconnoissante postérité, mis au rang des Solon, des Licurgue et des Confucius ?

Mais, repliquera-t-on, l'imperfecion de la morale et la lenteur de ses progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux moralistes, et les efforts d'esprit nécessaires pour perfectionner cette science. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préside donc pas à la distribution de l'estime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut dans les obstacles insurmontables qui se sont, jusqu'à présent, opposés à l'avancement de la morale, chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a, jusqu'à présent, regardé une science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, et que, par conséquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.

CHAPITRE XXIII.

Des causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la morale.

SI la poésie, la géométrie, l'astronomie, et généralement toutes les sciences tendent plus ou moins

rapidement à leur perfection, lorsque la morale semble à peine sortir du berceau; c'est que les hommes, forcés, en se rassemblant en société, de se donner et des loix et des mœurs, ont dû se faire un système de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait, l'on a cessé d'observer; aussi nous n'avons, pour ainsi dire, que la morale de l'enfance du monde; et comment la perfectionner?

Pour hâter les progrès d'une science, il ne suffit pas que cette science soit utile au public : il faut que chacun des citoyens qui composent une nation, trouve quelqu'avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à-dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puissant, ce dernier, indifférent au progrès des autres sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'est le premier élevé au-dessus de ses concitoyens; le tyran, qui les a foulés à ses pieds, le fanatique, qui les y tient prosternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes espèces de scélérats; forcés par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien senti que leur puissance n'avoit pour fondement que l'ignorance et l'imbécillité

humaine : aussi ont-ils toujoure imposé silence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs et tous leurs droits, et les eût armées contre l'injustice.

Mais, repliquera-t-on, si dans les premiers siècles du monde, lorsque les despotes tenoient les nations asservies sous un sceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale; principes qui, les soulevant contre les tyrans, eussent fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance : aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime; que, remis d'un consentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conserve; que la gloire et le bonheur d'une nation, réfléchi sur le souverain, ajoute à sa grandeur et à sa félicité : quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'opposent encore aux progrès de la morale.

Ce ne sont plus les Rois, mais deux autres espèces d'hommes puissans. Les premiers sont les fanatiques, et je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux : ceux-ci sont les soutiens des maximes de la religion; ceux-là en sont les destructeurs : les uns sont amis (1) de l'humanité; les autres doux au-

(1) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les Scythes à Alexandre : *Tu n'es donc pas Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes?* Si les chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du

dehors et barbares au-dedans, ont la voix de Jacob et les mains d'Esaü : indifférens aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils font, mais seulement sur ce qu'ils croient; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité (1). Ils haïssent mortellement, disoit la Reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe, et leur intérêt les y nécessite : ambitieux, hypocrites et discrets, ils sentent que, pour asservir les peuples, ils doivent les aveugler; aussi ces impies crient-ils sans cesse à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les nations; toute vérité nouvelle leur est suspecte; ils ressemblent aux enfans que tout effraie dans les ténèbres.

La seconde espèce d'hommes puissans, qui s'opposent aux progrès de la morale, sont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en est qui, naturellement portés au vrai, ne sont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils sont paresseux, et qu'ils voudroient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner. Il en est d'autres qu'animent des motifs dangéreux, et ceux-ci sont les plus

---

Moloch Carthaginois, auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répeté que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de sa fausseté; combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de rétorquer contre eux cet argument ? parmi nous, que de prêtres de Moloch!

(1) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

à craindre ; ce sont des hommes dont l'esprit est dépourvu de talens, et l'ame de vertus, auxquels, pour être de grands scélérats, il ne manque que du courage : incapables des vues élevées et neuves, ces derniers croient que leur considération tient au respect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions et les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (1) contre lui les passions et les préjugés même qu'ils méprisent, et ne cessent d'effaroucher les foibles esprits par le mot de *nouveauté*.

---

(1) L'intérêt est toujours le motif caché de la persécution : nul doute que l'intolérance ne soit, chrétiennement et politiquement, un mal. On n'en est point à se repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces disputes, dira-t-on, sont dangereuses. Oui, quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force l'autre à prendre les armes. Que le magistrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait est prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérans. Mais replique-t-on, cette tolérance convenable à certains gouvernemens, seroit peut-être funeste à d'autres : les Turcs dont la religion est une religion de sang, et le gouvernement une tyrannie, ne sont-ils pas encore plus tolérans que nous ? On voit des églises à Constantinople, et point de mosquées à Paris ; ils ne tourmentent point les Grecs sur leur croyance ; et leur tolérance n'allume point de guerre.

A considérer cette question en qualité de chrétien, la persécution est un crime. Presque par-tout, l'évangile, les apôtres et les peres prêchent la douceur et la tolérance. Saint Paul et Saint Chrysostôme disent qu'un évêque doit s'acquitter de sa place, en gagnant les hommes par la persuasion, et non par la contrainte ; les évêques, ajoutent-ils, ne regnent que sur ceux qui le veulent, bien différens, en cela, des rois qui regnent sur ceux qui ne le veulent pas.

Comme si les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du

---

On condamna, en Orient, le concile qui avoit consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération Saint Basile ne donna-t-il pas, dans le quatrieme siecle de l'église, lorsqu'on agitoit la question de la divinité du Saint-Esprit? question qui causoit, alors, tant de trouble. Ce Saint, dit Saint Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Esprit, consentit, alors, qu'on ne donnât point la titre de Dieu à la troisieme personne de la Trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés; s'ils accusèrent Saint Basile de trahir la vérité par son silence; cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célebres et les plus pieux de ce tems-là, entr'autres par le grand Saint Athanase, que l'on ne soupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait est détaillé dans Tillemont, *vie de Saint Bazile*, art. 63, 64 et 65. Cet auteur ajoute que le concile écuménique de Constantinople approuva la conduite de Saint Basile en l'imitant.

Saint Augustin dit qu'on ne doit ni condamner, ni punir celui qui n'a pas de Dieu la même idée que nous; à moins, dit-il, que ce ne fut par haine pour Dieu; ce qui est impossible. Saint Athanase, dans ses épîtres *adt soli arios*, *tome I*, *p.* 855, dit que les persécutions des Ariens sont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, est de persuader, et non de contraindre; il faut prendre exemple sur le Sauveur, qui laisse à chacun la liberté de le suivre. Il dit plus haut, p. 830, que pour faire adopter ses opinions, le diable, pere du mensonge, a besoin de haches et de coignées; mais le Sauveur est la douceur même: il frappe; si on ouvre, il entre; si on le refuse, il se retire. Ce n'est point avec des épées, des dards, des prisons, des soldats, et enfin à main armée, qu'on enseigne la vérité, mais par la voix de la persuasion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raisons.

vice, qu'on ne pût être vertueux sans être imbécille; que la morale en démontrât la nécessité; et que l'étude de cette science devînt, par conséquent, funeste à l'univers; ils veulent qu'on tienne les peuples prosternés devant les préjugés reçus, comme devant les crocodiles sacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale? c'est à nous seuls, disent-ils, qu'il faut la révéler; nous seuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépositaires: que le reste des humains soit enveloppé des ténèbres du préjugé; l'état naturel de l'homme est l'aveuglement.

Assez semblables à ces médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abusèrent de la crédulité de quelques prélats pour excommunier un remède dont les secours sont si prompt et si salutaires, ils abusent de la crédulite de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité stupide et séduite pourroit, sous un gouvernement moins sage, traîner au supplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels sont les moyens dont se sont servi ces deux espèces d'hommes pour imposer silence aux esprits éclairés. En vain, pour leur résister, s'appuyeroit-

---

Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on en rit, on ne le persécute point. Le feu et les gibets ont souvent servi d'argumens aux théologiens, ils ont à cet égard, donné prise sur eux aux hérétiques et aux incrédules. Jésus-Christ ne faisoit violence à personne; il disoit seulement: *Voulez-vous me suivre?* l'intérêt n'a pas toujours permis à ses ministres d'imiter sa modération.

on de la faveur publique. Lorsqu'un citoyen est animé de la passion de la vérité et du bien général, je sais qu'il s'exhale toujours de son ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, et que ce public devient son protecteur : mais comme sous le bouclier de la reconnoissance et de l'estime publique, on n'est pas à l'abri des persécutions de ces fanatiques; parmi les gens sages, il en est très-peu d'assez vertueux pour oser braver leur fureur.

Voilà quels obstacles insurmontables se sont, jusqu'à présent, opposés aux progrès de la morale, et pourquoi cette science, presque toujours inutile, a, conséquemment à mes principes, toujours mérité peu d'estime.

Mais ne peut-on faire sentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale? et ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette science, en honorant davantage ceux qui la cultivent? l'importance de la matière au risque d'une digression, m'engage à traiter ce sujet.

CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la morale.

IL suffit, pour cet effet, de lever les obstacles que mettent à ses progrès les deux espèces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réussir est de les démasquer, de montrer, dans les protecteurs de l'igno-

rance, les plus cruels ennemis de l'humanité; d'apprendre aux nations que les hommes sont, en général, encore plus stupides que méchans; qu'en les guérissant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices; et que s'opposer, à cet égard, à leur guérison, c'est commettre un crime de lèze-humanité.

Tout homme qui, dans l'histoire, considère le tableau des misères publiques, s'apperçoit bientôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a versé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier: Heureuse la nation où, du moins, les citoyens ne se permettroient que des crimes d'intérêt! combien l'ignorance les multiplie-t-elle! que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels (1)! Cependant l'homme

(1) Un roi du Mexique, dans la consécration d'un temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cent huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, *tome VI*, *p.* 56.

Dans l'Inde, les Brachmanes de l'école de Niagam profiterent de leur faveur auprès des princes, pour faire massacrer les Baudhistes dans plusieurs royaumes: ces Baudhistes sont athées et les autres déistes. Balta fut le prince qui fit répandre le plus de sang: pour se purifier de ce crime, il se brûla en grande solemnité sur la côte d'Oricha. Il est à remarquer que ce furent les déistes qui firent couler le sang humain. *Voyez les lettres du P. Ponse, jésuite.*

Les prêtres de Meroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaisoit, un courier au Roi, pour lui ordonner de mourir. *Voyez Diodore.*

Quiconque tue le roi de Sumatra est élu roi. C'est, disent les peuples, par cet assassinat que le ciel déclare ses volontés. Char-

est fait pour être vertueux : en effet, si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement la force, et dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice, il est évident que la justice est, par sa nature, toujours armée du pouvoir nécessaire pour réprimer le vice et nécessiter les hommes à la vertu.

Si le crime audacieux et puissant met si souvent à la chaîne la justice et la vertu, et s'il opprime les nations, ce n'est que par le secours de l'ignorance : c'est elle qui, cachant à chaque nation ses véritables intérêts, empêchent l'action et la réunion de ses forces, et met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance? l'on n'a point, jusqu'à présent, assez fortement insisté sur cette vérité; non qu'on doive ren-

---

din rapporte qu'il a entendu un prédicateur, qui, déclamant sur le faste des Sophis, disoit qu'ils étoient athées à brûler; qu'il s'étonnoit qu'on les laissât vivre; et que de tuer un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait, parmi nous, le même raisonnement?

C'est, sans doute, à la vue de tant de sang, répandu par le fanatisme, que l'abbé de Longuerue, si profond dans l'histoire, disoit, que, si l'on mettoit dans les deux bassins d'une balance, le bien et le mal que les religions ont fait, le mal l'emporteroit sur le bien. *Tome I, page* 11.

Ne prenez point de maison, dit, à ce sujet, une sentence persane, *dans un quartier dont le menu peuple soit ignorant ou dévot;*

verser en un jour tous les autels de l'erreur ; je sais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle : je sais même qu'en les détruisant, on doit respecter les préjugés, et qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir si le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, si les erreurs commencent à s'écouler, et si l'on apperçoit çà et là dans l'univers quelques isles où la vertu et la vérité puissent prendre terre pour se communiqer aux hommes.

Mais tant de précautions ne se prennent qu'avec des préjugés peu dangéreux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniser ? il faut, d'une main hardie, briser le talisman d'imbécillité auquel est attachée la puissance de ces génies mal-faisans ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'insensiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur et le plaisir sont les seuls moteurs de l'univers moral ; et que le sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jetter les fondemens d'une morale utile.

Comment se flatter de dérober aux hommes la connoissance de ce principe ? pour y réussir, il faut donc leur défendre de sonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire, où l'on voit

voit les peuples, de tous les siècles et de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité et à leur amusement. J'en prends à témoin, et ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyoit des esclaves et les donnoit en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate; et cette isle du Tibre où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes, vieux et malades, et les y laissoit périr dans le supplice de la faim : j'en atteste encore les débris de ces vastes et superbes arènes, où sont gravés les fastes de la barbarie humaine; où le peuple le plus policé de l'univers sacrifioit des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats; où les femmes accouroient en foule: où ce sexe, nourri dans le luxe, la mollesse et les plaisirs, ce sexe qui, fait pour l'ornement et les délices de la terre, semble ne devoir respirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, et mille autres pareils, sont trop avérés, pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause. Chacun sait qu'il n'est pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de son éducation produit la différence de ses sentimens, et le fait frémir au seul recit d'un spectacle que l'habitude lui eût, sans doute, rendu agréable, s'il fût né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur paresse à s'exa-

miner, et de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature, les sentimens humains dont ils seroient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la nature, comme le dit Pascal (1), et comme le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre premiere habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais supposons qu'on y réussît : quel avantage en retireroient les nations? on ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux; on n'en changeroit point les effets; les hommes ne seroient point autres qu'ils sont: cette ignorance ne leur seroit donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur seroit nuisible : c'est, en effet, à la connoissance du principe de l'amour de soi, que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent : cette connoissance, toute imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux peuples la nécessité d'armer de puissance la main des magistrats; elle a fait confusément appercevoir au législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle autre base, en effet, pourroit-on les appuyer? seroit-ce sur les principes de ces fausses religions, qui, dira-t-on, toutes

(1) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes naturels ne sont peut être que nos principes accoutumés.

fausses qu'elles sont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (1) ? mais la plupart de ces religions sont trop absurdes pour donner de pareils étais à la vertu. On ne l'appuiera pas non plus sur les principes de la religion chrétienne; non que la morale n'en soit excellente, que ses maximes n'élèvent l'ame jusqu'à la sainteté, et ne la remplissent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleste; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus sur la terre; et qu'un philosophe, qui, dans ses écrits, est toujours censé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondemens sur lesquels toutes les nations puissent également bâtir, et, par conséquent, l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. Il doit se tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel; maniés avec adresse par un législateur habile, suffisent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur religion, admettent le dogme de la nécessité, principe destructif de toute religion, et qui peuvent, en conséquence, être regardés comme des déistes, l'exemple des Chinois matérialistes (2). Celui des Saducéens qui

(1) Cicéron ne le pensoit pas; puisque tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

(2) Le P. Le Comte et la plûpart des jésuites conviennent que tous les lettrés sont athées. Le célebre abbé de Longuerue est de ce sentiment.

nioient l'immortalité de l'ame, et qui recevoient chez les Juifs le titre de justes par excellence ; enfin, l'exemple des Gymnosophistes, qui, toujours accusés d'athéisme, et toujours respectés pour leur sagesse et leur tetenue, remplissoient, avec la plus grande exactitude, les devoirs de la société ; tous ces exemples, et mille autres pareils, prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels, sont aussi efficaces, aussi propres à former des hommes vertueux, que ces peines et ces plaisirs éternels qui, considérés dans la perspective de l'avenir, font communément une impression trop foible pour y sacrifier des plaisirs criminels, mais présens.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel? ils n'inspirent aucune de ces pieuses et saintes cruautés que condamne (1)

---

(1) Lorsque Bayle dit que la religion, humble, patiente et bienfaisante dans les premiers siecles, est devenue depuis une religion ambitieuse et sanguinaire ; qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste ; qu'elle appele les bourreaux, invente des supplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la revolte, anime les conspirations, et enfin ordonne le meurtre des princes ; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion ; et les chrétiens n'ont que trop souvent été des hommes. Lorsqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance : leur nombre et leur crédit s'étant accrus, ils prêcherent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet ; que, si les chrétiens ne détrônerent point les Néron et les Dioclétien, ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit, mais ils n'en avoient pas la force : aussi faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les Empereurs détruisirent le paganisme, qu'ils combattirent les hérésies,

notre religion, cette loi d'amour et d'humanité, mais dont ses ministres ont fait si souvent usage; cruautés qui seront à jamais la honte des siècles passés, l'horreur et l'étonnement des siècles à venir.

De quelle surprise, en effet, ne doit point être saisi, et le citoyen vertueux, et le chrétien pénétré de cet esprit de charité tant recommandé dans l'évangile, lorsqu'il jette un coup d'œil sur l'univers passé! il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatisme, et s'abreuver de sang humain (1). Ici ce sont des chrétiens libres, comme le prouve Warburton, d'exercer leur culte, s'il n'eussent pas voulu détruire celui des idoles, qui, par leur intolérance, excitent la persécution des païens (2).

---

qu'ils prêchèrent l'évangile aux Frisons, aux Saxons et dans tout le Nord.

Tous ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes de la meilleure religion.

(1) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison, c'est de se créer des Dieux cruels; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense se les rendre propices; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ses ennemis; son ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commisération lui paroîtroit un sacrilege.

Pour calmer la colere des Néréides, des peuples policés attachent Andromede au rocher; pour appaiser Diane et s'ouvrir la route de Troie, Agamemnon, lui-même, traîne Iphigénie à l'autel, Caïchas la frappe et croit honorer les Dieux. (Note ajoutée.)

(2) Les païens n'accuserent pas d'abord les chrétiens d'assassinats ni d'incendies, mais ils les convainquirent, dit Tacite, du crime d'insociabilité; crime, ajoute l'historien, qui leur fut toujours com-

Là, ce sont de différentes sectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres, qui déchirent l'empire de Constantinople : plus loin, s'élève en Arabie une religion nouvelle ; elle commande aux Sarrasins de parcourir la terre, le fer et la flamme à la main. Aux irruptions de ces barbares, on voit succéder la guerre les infidèles : sous l'étendard des croisés, des nations entières désertent de l'Europe pour inonder l'Asie, pour exercer sur leur route les plus affreux brigandages, et courir s'ensevelir dans les sables de l'Arabie et de l'Egypte. C'est ensuite le fanatisme qui met les armes à la main des princes chrétiens ; il ordonne aux catholiques le massacre des hérétiques ; il fait reparoître sur la terre ces tortures inventées par les phalaris, les Busiris et les Néron ; il dresse, il allume, en Espagne, les buchers de l'inquisition, tandis que les pieux Espagnoles quittent leurs ports, traversent les mers, pour planter la croix et la désolation en Amérique (1). Qu'on jette les yeux sur le

---

mun avec les Juifs, gens qui étoient opiniâtrement attachés à leur croyance, et qui, pénétrés de l'esprit de fanatisme, portoient aux autres nations une haine implacable. Plusieurs auteurs cités dans Grotius, en portent le même témoignage. Abdas, évêque de Perse, renversa un temple de mages ; et son fanatisme excita une longue persécution contre les chrétiens, et des guerres cruelles entre les Romains et les Perses.

(1) Aussi, dans une épître, qu'on suppose adressée à Charles-quint on fait ainsi parler un Américain :

> . . . Ce n'est point nous qui sommes les barbares :
> Ce sont, Seigneur, ce sont vos Cortez vos Pizarres,
> Qui, pour nous mettre au fait d'un système nouveau,
> Assemblent, contre nous, le prêtre et le bourreau.

nord, le midi, l'orient et l'occident du monde, partout l'on voit le couteau sacré de la religion levé sur le sein des femmes, des enfans, des vieillards; et la terre fumante des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Etre-Suprême, n'offrir de toutes parts que le vaste, le dégoûtant et l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, et quel chrêtien, si son ame tendre est remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile, s'il est sensible aux plaintes des malheureux, et s'il a quelquefois essuyé leurs larmes, ne seroit point, à ce spectacle, touché de compassion pour l'humanité (1), et n'essaieroit point de fonder la probité, non sur des principes aussi respectacles que ceux de la religion, mais sur des principes dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont les motifs d'intérêt personnel?

---

(2) C'est à l'occasion de la persécution, que Thémiste le sénateur, dans un écrit adressé à l'empereur Valens, lui dit: « Est-ce » un crime de penser autrement que vous? si les chrétiens sont di- » visés entr'eux, les philosophes le sont bien. La vérité a une infi- » nité de faces, sous lesquelles on peut l'envisager. Dieu a gravé » dans tous les cœurs du respect pour ses attributs; mais chacun » est le maître de témoigner ce respect de la manière qu'il croit la » plus agréable à la divinité; personne n'est en droit de le gêner » sur ce point ».

Saint Grégoire de Naziance estimoit beaucoup ce Thémiste, c'est à lui qu'il écrit: « Vous êtes le seul, ô Thémiste! qui luttiez contre » la décadence des lettres: vous êtes à la tête des gens éclairés; » vous savez philosopher dans les plus hautes places, joindre l'étude » au pouvoir, et les dignités à la science ».

Sans être contraire aux principes de notre religion, ces motifs suffisent pour nécessiter les hommes à la vertu. La religion des païens, en peuplant l'Olympe de scélérats, étoit, sans contredit, moins propre que la nôtre à former des hommes : qui peut, cependant, douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ? qui peut nier que les maréchaussées n'aient désarmé plus de brigands que la religion ? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stylet et du poison ? et que, dans les tems où la dévotion est plus ardente et la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (1) que dans les siècles où la dévotion s'attiédit et la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes loix (2) qu'on

---

(1) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! la Saint-Barthelemi, l'assassinat de Henri III, le massacre des Templiers, etc, etc, en sont la preuve.

(2) Eusebe, *Préparation évangélique, liv. VI, chap.* 10, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras, lex est quâ cædes, scortatio, furtum et simulacrorum cultus omnis prohibetur ; quare, in amplissimâ regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* « Chez les Seres, la loi défend le meurtre, la forni- » cation, le vol et toute espèce de culte religieux, de sorte » que, dans cette vaste région, on ne voit ni temple, ni adul- » tère, ni maquerelle, ni fille de joie, ni voleur, ni assassin,

peut former des hommes vertueux. Tout l'art du législateur consite donc à forcer les hommes, par le

---

» ni empoisonneur «. Preuve que les loix suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples, qui, sans idées de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, et plus ou moins heureusement, selon l'habileté plus ou moins grande de leur législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'évangile, n'avoient, dit le P. Jobien, jésuite, ni autels, ni temples, ni sacrifices, ni prêtres : ils avoient seulement chez eux quelques fourbes, nommés *Macanas* qui prédisoient l'avenir. Ils croyent cependant un enfer et un paradis : l'enfer est une fournaise où le diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge : le paradis est un lieu plein de coco, de sucre et de femmes. Ce n'est ni le crime, ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis ; ceux qui meurent d'une mort violente ont l'enfer pour partage, et les autres le paradis. Le P. Jobien ajoute qu'au sud des isles Mariannes, sont trente-deux isles, habitées par des peuples qui n'ont absolument ni religion, ni connoissance de la Divinité, et qui ne s'occupent qu'à boire, manger, etc.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employé à leur conversion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni sacrifices, ni idée de la Divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croyent que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril, d'où sortirent les hommes. Ce Longuo est le premier agent ; il avoit fait la terre sans montagnes, qui, selon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premières créatures ; elle répandit beaucoup de maux sur la terre : elle se croyoit très belle, mais, ayant vu le soleil, elle alla se cacher, et ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoissent aucune Divinité. *Lettres édif. recueil* 24.

Les Gisgues, selon le P. Cavassy, ne reconnoissent aucun être

sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain; et préliminairement savoir que les hommes, sensibles pour eux seuls, indifférens pour les autres, ne sont nés ni bons, ni méchans, mais prêts à être l'un ou l'autre, selon qu'un interêt commun les réunit ou les divise; que le sentiment de préférence que chacun éprouve pour soi, sentiment auquel est attaché la conservation de l'espèce, est gravé par la nature d'une manière ineffaçable (1); que la sensibilité physique a produit en nous l'amour du plaisir et la haine de la douleur; que le plaisir et la douleur ont ensuite déposé et fait éclorre dans tous les cœurs le germe

---

distinct de la matière, et n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée: leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croyent toujours vivans: ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le P. Pons, jésuite, il est une secte de Brachmanes, qui pense que l'esprit s'unit à la matière et s'y embarasse, que la sagesse, qui purifie l'ame, et qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit, par le moyen de l'analyse. Or, l'esprit, selon ces Brachmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités: *Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'est point.* Lorsque l'esprit sera délivré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'esprit à se dégager de ses formes, les religions ne font que serrer les liens dans lesquels il s'embarrasse.

(1) Le soldat et le corsaire desirent la guerre, et personne ne leur en fait un crime. On sent qu'à cet égard leur intérêt n'est point assez lié à l'intérêt général.

de l'amour de soi, dont le développement a donné naissance aux passions, d'où sont sortis tous nos vices et toutes nos vertus.

C'est par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les passions, dont l'arbre défendu n'est, selon quelques Rabbins, qu'une ingénieuse image, portent également sur leur tige les fruits du bien et du mal; qu'on apperçoit le méchanisme qu'elles emploient à la production de nos vices et de nos vertus; et qu'enfin un législateur découvre le moyen de nécessiter les hommes à la probité, en forçant les passions à ne porter que des fruits de vertu et de sagesse.

Or, si l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous est interdit par les deux espèces d'hommes puissans, cités ci-dessus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale seroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la stupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité, de leur arracher le sceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, et dont ils se servent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'observerai que ce moyen simple et facile dans la spéculation, est très-difficile dans l'exécution; non qu'il ne naisse des hommes qui, à des esprits vastes et lumineux, unissent des ames fortes et vertueuses. Il est des hommes qui, persuadés qu'un citoyen sans courage est un citoyen sans vertu, sentent que les biens et la vie même d'un particulier ne sont, pour

ainsi dire, entre ses mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de restituer, lorsque le salut du public l'exige : mais de pareils hommes sont toujours en trop petit nombre pour éclairer le public ; d'ailleurs, la vertu est toujours sans force, lorsque les mœurs d'un siècle y attachent la rouille du ridicule. Aussi la morale et la législation, que je regarde comme une seule et même science, ne feront-elles que des progrès insensibles.

C'est uniquement le laps du tems qui pourra rappeller ces siècles heureux, désignés par les noms d'Astrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblême de la perfection de ces deux sciences.

CHAPITRE XXV.

De la probité, par rapport à l'univers.

S'IL existoit une probité par rapport à l'univers ; cette probité ne seroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or, il n'est point d'action qui puisse immédiatement influer sur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuse, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus sensible que la pierre, jettée dans l'océan, n'en produit sur les mers, dont elle élève nécessairement la surface.

Il n'est donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui se réduiroit au desir constant et habituel du bonheur des hommes, et, par conséquent, au vœu simple et vague de la félicité universelle, je dis que cette espèce de probité n'est encore qu'une chimère platonicienne. En effet, si l'opposition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle; si les paix conclues entre les nations, ne sont proprement que des trèves comparables au tems qu'après un long combat deux vaisseaux prennent pour se ragréer et recommencer l'attaque; si les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes et leur commerce qu'aux dépens de leurs voisins; enfin, si la félicité et l'agrandissement d'un peuple est presque toujours attaché au malheur et à l'affoiblissement d'un autre; il est évident que la passion du patriotisme, passion si desirable, si vertueuse et si estimable dans un citoyen, est, comme le prouve l'exemple des Grecs et des Romains, absolument exclusive de l'amour universel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette espèce de probité, que les nations, par des loix et des conventions réciproques, s'unissent entre elles, comme les familles qui composent un état; que l'intérêt particulier des nations fût soumis à un intérêt plus général; et qu'enfin l'amour de la patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour universel: supposition qui ne se réalisera de long-

tems. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; et c'est en ce point que l'esprit diffère de la probité.

En effet, si les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur universel, et si les influences de sa vertu ne peuvent sensiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire, il n'en est pas ainsi de ses idées: qu'un homme découvre un spécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (1).

D'ailleurs, en matière d'esprit, comme en matière de probité, l'amour de la patrie n'est point exclusif de l'amour universel. Ce n'est point aux dépens de ses voisins qu'un peuple acquiert des lumières: au contraire, plus les nations sont éclairées, plus elles se réfléchissent réciproquement d'idées, et plus la force et l'activité de l'esprit universel s'augmente. D'où

(1) Aussi l'esprit est-il le premier des avantages, et peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes, que la vertu d'un particulier. C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre, par conséquent, les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que, même le roman de cette législation, n'est pas encore fait, et qu'il s'écoulera bien des siècles avant qu'on en réalise la fiction: mais enfin, en s'armant de la patience de l'abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable existera.

Il faut bien que les hommes sentent confusément que l'esprit est le premier des dons, puisque l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité, et non de son esprit.

je conclus que, s'il n'est point de probité relative à l'univers, il est du moins certains genres d'esprit qu'on peut considérer sous cet aspect.

CHAPITRE XXVI.

De l'esprit par rapport à l'univers

L'ESPRIT, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus desirable. Il n'est aucun tems où l'espèce d'idées, réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées, auquel une nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est, pour chaque nation, un tems de stupidité et d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, et toujours ridicules aux yeux de la postérité; ces siècles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un poëte, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les misères et le supplice de la servitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en est d'instructives; ce sont celles qui appartien-

nent à certains genres de science et d'art : mais il en est aussi d'agréables ; telles sont, premièrement, les idées et les sentimens admirés dans certains morceaux d'Homère, de Virgile, de Corneille, du Tasse, de Milton, dans lesquels, comme je l'ai déjà dit, ces illustres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un siècle en particulier, mais à celle de l'humanité ; telles sont, en second lieu, les grandes images dont ces poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce soit, il est des beautés propres à plaire universellement, je choisis ces mêmes images pour exemple : et je dis que la grandeur est, dans les tableaux poétiques, une cause universelle de plaisir (1), non que tous les

---

(1) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cause étrangére à leur grandeur. C'est, le plus souvent, parce que ces tableaux se trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet désagréable. Sur quoi j'observerai qu'il est trés-rare, à la lecture d'une description poétique, de recevoir uniquement l'impression pure que doit faire sur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainsi qu'à la beauté des objets auxquels ils sont le plus communément unis ; c'est à cette cause qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts et de nos enthousiasmes injustes. Un proverbe usité dans les places publiques, fût-il d'ailleurs excellent, nous paroît toujours bas, parce qu'il se lie nécessairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en servent.

Peut-on douter que, par la même raison, les contes d'esprits et de revenans ne redoublent pendant la nuit aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt ? Que, sur les Pyrénées, au milieu des dé-

hommes

hommes en soient également frappés : il en est de même d'insensibles aux beautés de description comme aux charmes de l'harmonie, et qu'il seroit, à cet égard, aussi injuste qu'inutile de vouloir désabuser : ils ont, par leur insensibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaisir qu'il n'éprouvent pas ; mais ces hommes sont en petit nombre.

En effet, soit que le desir habituel et impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force et d'élévation à nos idées ; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue et plus agréable ; soit enfin quelque autre cause, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la resserre ; qu'elle

---

serts, des abîmes et des rochers, l'imagination frappée de l'estampe du combat des tyrans, ne croie y reconnoître les montagnes d'Ossa et de Pélion, et ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géans ? Qui doute que le souvenir de ce bocage, décrit par les Camoëns, où les nymphes, nues, fugitives, et poursuivies par les desirs ardens, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles se confondent, où l'on n'entend enfin, que le murmure des soupirs de l'amour heureux ; qui doute, dis-je, que le souvenir d'une description si voluptueuse, n'embellisse à jamais tous les bocages ?

Voilà la raison pour laquelle il est si difficile de séparer du plaisir total que nous recevons à la présence d'un objet, tous les plaisirs particuliers qui sont, pour ainsi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils se trouvent unis.

se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaste plaine, à s'étendre sur la surface des mers, à se perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui est grand a droit de plaire aux yeux et à l'imagination des hommes: cette espèce de beauté l'emporte, dans les descriptions, infiniment sur toutes les autres beautés qui, dépendantes, par exemple, de la justesse des proportions, ne peuvent être ni aussi vivement, ni aussi généralement senties, puisque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, si l'on oppose aux cascades que l'art proportionne, aux souterrains qu'il creuse, aux terrasses qu'il élève, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creusées dans l'Etna, les masses énormes de rochers entassés sans ordre sur les Alpes; ne sent-on pas que le plaisir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude et grossière que la nature met dans tous ses ouvrages, est infiniment supérieur au plaisir qui résulte de la justesse des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit sur une montagne, pour y contempler le firmament: quel est le charme qui l'y attire? est-ce la symmétrie agréable dans laquelle les astres sont rangés? Mais, ici, dans la voie lactée, ce sont des soleils sans nombre amoncelés, sans ordre, les uns sur les

autres; là, ce sont de vastes déserts. Quelle est donc la source de ses plaisirs? l'immensité même du ciel. En effet, quelle idée se former de cette immensité, lorsque des mondes enflammés ne paroissent que des points lumineux semés çà et là dans les plaines de l'Erher, lorsque des soleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y sont apperçus qu'avec peine? L'imagination qui s'élance de ces dernières sphères, pour parcourir tous les mondes possibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vastes et immesurables concavités des cieux; se plonger dans le ravissement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entière, sans cependant la fatiguer? C'est aussi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit si inférieur à la nature; ce qui, en termes intelligibles, ne signifie rien autre chose, sinon que les grands tableaux nous paroissent préférables aux petits.

Dans les arts susceptibles de ce genre de beautés, tels que la sculpture, l'architecture et la poésie, c'est l'énormité des masses qui place le colosse de Rhodes et les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'est la grandeur des descriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte et la plus sublime. Aussi son sujet, peu fertile en beautés d'une autre espèce, l'étoit-il infiniment en beautés de descriptions. Devenu, par ce sujet, l'architecte du paradis terrestre, il avoit à rassembler, dans le court espace du jardin d'Eden,

toutes les beautés que la nature a dispersées sur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même sujet, sur les bords de l'abyme informe du chaos, il avoit à en tirer cette matière première propre à former l'univers, à creuser le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les soleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, et cette fraîcheur printanière dont sa vive imagination embellit la nature nouvellement éclose. Il avoit donc non-seulement à nous présenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs et les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, sont encore deux causes universelles de plaisir.

Il en est de l'imagination comme de l'esprit : c'est par la contemplation et la combinaison, soit des tableaux de la nature, soit des idées philosophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur esprit, les poëtes et les philosophes parviennent également à exceller dans des genres très-différens, et dans lesquels il est également rare, et, peut-être, également difficile de réussir.

Quel homme, en effet, ne sent pas que la marche de l'esprit humain doit être uniforme, à quelque science ou à quelque art qu'on l'applique ? Si, pour plaire à l'esprit, dit Fontenelle, il faut l'occuper sans le fatiguer ; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes et premières,

dont la nouveauté, l'importance et la fécondité fixent fortement son attention; si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit un, simple, et, par conséquent, facile à embrasser, et où la variété se trouve identifiée à la simplicité (1); c'est pareillement à la triple combinaison de la grandeur, de la nouveauté, de la variété et de la simplicité dans les tableaux, qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la description d'un grand lac nous est agréable, celle d'une mer calme et sans bornes nous est, sans doute, plus agréable encore; son immensité est pour nous la source d'un plus grand plaisir. Cependant, quelque beau que soit ce spectacle, son uniformité devient bientôt ennuyeuse. C'est pourquoi, si enveloppée de nuages noirs, et portée par les aquilons, la tempête, personnifiée par l'imagination du poëte, se détache du midi en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la succession rapide, simple et varié des tableaux effrayans que présente le bouleversement des mers, ne fasse, à chaque instant, sur notre imagination, des impressions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe sans nous fatiguer, et ne nous plaise, par conséquent, davantage? Mais, si la nuit vient

(1) Il est bon de remarquer que la simplicité, dans un sujet et dans une image, est une perfection relative à la foiblesse de notre esprit.

encore redoubler les horreurs de cette même tempête, et que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine et ceintre l'horizon, soient à l'instant éclairées par les lueurs répétées et réfléchies des éclairs et des foudres; qui doute que cette mer obscure, changée tout-à-coup en une mèr de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur et à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination? Aussi l'art du poëte, considéré purement comme descripteur, est de n'offrir à la vue que des objets en mouvement; et même de frapper, s'il peut, dans ses descriptions, plusieurs sens à la fois. La peinture du mugissement des eaux, du sifflement des vents et des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur secrète, et, par conséquent, au plaisir que nous fait éprouver le spectacle d'une mer en furie? Au retour du printems, lorsque l'aurore descend dans les jardins, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet instant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiseaux, le murmure des cascades, n'augmentent-ils pas encore le charme des bosquets enchantés? Tous les sens sont autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos ames: plus on en ouvre à la fois, plus il y pénètre de plaisir.

On voit donc que, s'il est des idées généralement utiles aux nations comme instructives, (telles sont celles qui appartiennent directement aux sciences,)

il en est aussi d'universellement utiles comme agréables ; et que, différent, en ce point, de la probité, l'esprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La conclusion de ce discours, c'est que, tant en matière d'esprit qu'en matière de morale, c'est toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnoissance qui loue, la haine ou la vengeance qui méprise. L'intérêt est donc le seul dispensateur de leur estime : l'esprit, sous quelque point de vue qu'on le considère, n'est donc jamais qu'un assemblage d'idées neuves, intéressantes, et, par conséquent, utiles aux hommes, soit comme instructives, soit comme agréables.

DISCOURS TROISIEME.

Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

CHAPITRE PREMIER.

JE vais examiner, dans ce discours, ce que peuvent sur l'esprit, la nature et l'éducation : pour cet effet je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature.*

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos sens : or, les sens sont les sources de toutes nos idées; privés d'un sens, nous sommes privés de toutes les idées qui y sont relatives; un aveugle né n'a, par cette raison, aucune idée des couleurs : il est donc évident que, dans cette signifiation, l'esprit doit être considéré comme un don de la nature.

Mais si l'on prend ce mot dans une acception différente; si l'on suppose qu'entre les hommes bien confotmés, doués de tous leurs sens, et dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes différences, et des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns

soient organisés pour être stupides, et les autres pour être spirituels, la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes, sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns sont foibles et délicats, lorsque les autres sont forts et robustes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, ordonner des différences dans la manière uniforme dont la nature opère.

Ce raisonnement, il est vrai, n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des astronomes qui concluroient que le globe de la lune est habité, parce qu'il est composé d'une matière à peu prés pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même, il doit cependant paroître démonstratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation, et, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend simplement celle qu'on reçoit dans les même lieux et par les mêmes maîtres; en ce sens, l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais si l'on donne à ce mot une signification plus vraie et plus étendue, et qu'on y comprenne géné-

ralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je dis que personne ne reçoit la même éducation ; parce que chacun a, si je l'ose dire, pour précepteurs, et la forme du gouvernement sous lequel il vit, et ses amis, et ses maîtresses, et les gens dont il est entouré, et ses lectures, et enfin le hasard, c'est-à-dire, une infinité d'évènemens dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement et les causes. Or, ce hasard a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains objets sous nos yeux, nous occasionne, en conséquence, les idées les plus heureuses, et nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hasard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorsque les jardiniers en faisoient jouer les pompes : ce fut lui qui inspira ces jardiniers, lorsque, ne pouvant élever les eaux au-dessus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demandèrent la cause à Galilée, et piquèrent par cette question, l'esprit et la vanité de ce philosophe : ce fut ensuite sa vanité, mise en action par ce coup du hasard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ses méditations, jusqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la pésanteur de l'air, trouvé la solution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paisible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune passion, c'est pareillement le hasard qui, l'attirant sous

une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, et donna à ce philosophe la première idée de son système : c'est réellement de ce fait dont il partit, pour examiner si la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent sur sa surface. C'est donc au hasard que les grands génies ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chûte d'une pomme !

Je sens qu'on ne peut d'abord, sans quelque peine, attribuer de si grands effets à des causes si éloignées et si petites en apparence (1). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique comme dans le moral, les plus grands évènemens sont souvent l'effet des causes presqu'imperceptibles. Qui doute qu'Ale-

(1) On lit dans l'année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chûte, sa jaquette se retrousse ; un dindon lui donne plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé : et de-là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette disette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages ; de-là, sa satyre contre les femmes, contre Lulli, Quinaut, et contre toutes les poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons occasionna-t-elle l'aversion secrete qu'il eut toujours pour les jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit, peut-être, sa satyre sur l'équivoque, son admiration pour Arnaud, et son épître sur l'amour de Dieu ; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie et toute la suite de nos idées.

xandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perse, à l'instituteur de la phalange macédonienne? que le chantre d'Achille, animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la destruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII? que les pleurs de Véturie n'aient désarmé Coriolan, n'aient affermi la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volsques, n'aient occasionné ce long enchaînement de victoires qui changèrent la face du monde; et que ce ne soit, par conséquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit sa situation présente? que de faits pareils (1) ne pourroit-on pas citer? Gustave, dit l'abbé de Vertot, parcouroit vainement les provinces de la Suede, il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalicarlie. Les montagnards, quoique prévenus par sa bonne mine, par la grandeur de sa taille et la force apparente de son corps, ne se fussent cependant pas déterminés à le suivre, si, le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'eussent remarqué que le vent du nord avoit toujours soufflé. Ce coup

(1) Dans la minorité de Louis XIV, lorsque ce prince étoit prêt de se retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremont, le conseil de Turenne qui le retint à Paris, et qui sauva la France. Cependant un conseil si important, ajoute cet illustre auteur, fit moins d'honneur à ce général, que la défaite de cinq cent cavaliers. Tant il est vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des causes qui paroissent éloignées et petites.

de vent leur parut un signe certain de la protection du ciel, et l'ordre d'armer en faveur du héros. C'est donc le vent du nord qui mit la couronne de Suede sur la tête de Gustave.

La plupart des événemens ont des causes aussi petites : nous les ignorons, parce que la plupart des historiens les ont ignorés eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il esr vrai qu'à cet égard l'esprit peut réparer leurs omissions ; la connoissance de certains principes supplée facilement à la connoissance de certains faits. Ainsi sans m'arrêter davantage à prouver que le hasard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne pense, je conclurai de ce que je viens de dire, que, si l'on comprend sous le mot d'*éducation* généralement tout ce qui sert à notre instruction, ce même hasard doit nécessairement y avoir la plus grande part; et que personne n'étant exactement placé dans le même concours de circonstances, personne ne reçoit précisément la même éducation.

Ce fait posé, qui peut assurer que la différence de l'éducation ne produise la différence qu'on remarque entre les esprits ? que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espèce dont le germe, indestructible et absolument le même, n'étant jamais semé exactement dans la même terre, ni précisément exposé aux mêmes vents, au même soleil, aux mêmes pluies, doit, en se développant, prendre nécessairement une infinités de formes différentes. Je

pourrois donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle n'auroit rien que de vague, et qu'elle se réduiroit, pour ainsi dire, à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, et la ramener à des principes plus certains et plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples, remonter jusqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'esprit, et se rappeller que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, et observer les ressemblances et les différences, c'est-à-dire les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, et de capacité d'attention.

CHAPITRE II.

De la finesse des sens.

LA plus ou moins grande perfection des organes, des sens, dans laquelle se trouve nécessairement comprise celle de l'organisation intérieure, puisque je ne juge ici de la finesse des sens, que par leurs effets, seroit-elle la cause de l'inégalité d'esprit des hommes?

Pour raisonner avèc quelque justesse sur ce sujet, il faut examiner si le plus ou le moins de finesse des sens donne à l'esprit ou plus d'étendue, ou plus de cette justesse qui, prise dans sa vraie signification, renferme toutes les qualités de l'esprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit, si les hommes, quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choisis le sens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées, et je dis qu'à des yeux différens, si les mêmes objets paroissent plus ou moins grands ou petits, brillans ou obscurs; si la toise, par exemple, est aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, et l'ébene moins noire qu'aux yeux de tel autre; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets: la toise, en conséquence, paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied; la neige, le plus blanc de tous les corps; et l'ébene, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux; et qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue, on arrivera toujours au même résultat; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation, tant extérieure

qu'intérieure, ne peut en rien influer sur la justesse de nos jugemens.

Je dirai de plus, que si l'on distingue l'étendue de la justesse de l'esprit, le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le sens de la vue pour exemple, n'est il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion des autres, un homme doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans sa mémoire. Or, il est très-peu de ces objets imperceptibles par leur petitesse, qui, considérés, précisément avec la même attention, par des yeux aussi jeunes et aussi exercés, soient apperçus des uns et échappent aux autres; mais la difference que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organisés, c'est-à-dire, dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut (1), fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons des hommes doués d'une même capacité, d'attention, d'une mémoire également étendue;

---

(1) Je ne prétends parler, dans ce chapitre que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens, et qui, d'ailleurs, ne sont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la stupidité, ordinairement produites, l'une, par le décousu de la mémoire, et l'autre, par le défaut total de cette faculté.

enfin,

enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens : dans cette hypothèse, celui qui sera doué de la vue la plus fine, pourra sans contredit, placer dans sa mémoire et comparer entre eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue, et capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, est il encore certain que le second pourra remplacer, par des faits historiques, les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue, ne lui aura pas permis d'appercevoir, et qu'il pourra completer, si l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or, de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin, peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre ; et si, d'ailleurs, ces deux hommes sont égaux en tout, ils doivent par conséquent, faire autant de combinaisons, et par ma supposition, avoir autant d'esprit, puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées et des combinaisons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conséquence, qu'influer sur le genre de leur esprit, faire de l'un un peintre, un botaniste, et de l'autre un historien et un politique ; mais elle ne peut en rien influer sur l'étendue de leur esprit. Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit, et dans ceux qui ont le plus de

premièrement, examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence : et supposant cette différence effective, il faut, secondement, savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feroient sur nous que des impressions insensibles, et pareilles, à peu près, à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un ouvrage. Il est donc certain que, pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes, il en est beaucoup, comme saint Augustin et Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui, ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le desir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits et d'idées dans leur souvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire est presque entièrement factice : aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'usage journalier qu'on en fait ; 2°. de l'attention avec laquelle on considère les objets qu'on y veut imprimer, et qui, vus sans attention, comme je viens de le dire, n'y

laisseroient qu'une trace légère et prompte à s'effacer ; et, 3°. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire ; et cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées, à ne charger, par conséquent, sa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la manière dont on les considère, conservent entre eux assez de rapport pour se rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes réprésentations des mêmes objets à la mémoire sont, pour ainsi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément qu'ils s'y représentent plus souvent (1). D'ailleurs, cet ordre si propre à rappeller les mêmes objets à notre souvenir, nous donne l'explication de tous les phénomènes de la mémoire ; nous apprend que la sagacité d'esprit de l'un, c'est-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme est frappé d'une vérité, dépend souvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement présens à la mémoire, que la lenteur d'esprit d'un autre à cet égard, est, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la saisir, en appercevoir tous les rapports, sans rejetter toutes les premières idées qui se présentent à son souvenir, sans bouleverser tout le magasin de sa mé-

(1) La mémoire, dit Locke, est une table d'airain remplie de caracteres que le tems efface insensiblement, si l'on n'y repasse quelquefois le burin.

moire, pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs pensées, en réveillent un grand nombre dans leur esprit : c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horizon de leurs idées. C'est donc à l'ordre qu'on doit souvent la sagacité de son esprit, et toujours l'étendue de sa mémoire : c'est aussi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive absolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les langues et l'histoire, qui, par le secours de l'ordre chronologique, imprime et conserve facilement dans sa mémoire des mots, des dates et des faits historiques, ne peut souvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonstration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un paysage qu'il aura long-tems considéré : en effet, ces sortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reste des faits ou des idées dont il a rempli sa mémoire, ils ne peuvent s'y représenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conséquent, s'y conserver long-tems.

Telle est la cause productrice de toutes les différentes espèces de mémoire, et la raison pour laquelle ceux qui savent le moins dans un genre, sont

ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire est, pour ainsi dire, un phénomène de l'ordre; qu'elle est presque entièrement factice; et qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes, fût entièrement l'ouvrage de la nature, et fût aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence; je dis qu'elle ne pourroit en rien influer sur l'étendue de leur esprit, 1°. parce que le grand esprit, comme je vais le montrer, ne suppose pas la très-grande mémoire; et, 2°. parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit.

Avant de prouver la première de ces propositions, il faut observer que, si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'esprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en restreint la signification au seul souvenir des noms, des dates, des lieux et des personnes pour lesquelles les gens d'esprit sont sans curiosité, et se trouvent souvent sans mémoire. Mais, en comprenant dans la signification de ce mot, le souvenir ou des idées,

ou des images, ou des raisonnemens, aucun d'eux n'en est privé : d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différens, tels que Locke et Milton ; examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke, et si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse, ou par la lecture d'Aristote, de Gassendi, ou de Montaigne, ce philosophe ait apperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées, on sentira que, pour déduire tout son système de cette première idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation ; que la mémoire la moins étendue suffisoit pour contenir tous les objets, de la comparaison desquels devoit résulter la certitude de ses principes, pour lui en développer l'enchaînement, et lui faire, par conséquent, mériter et obtenir le titre de grand esprit.

A l'égard de Milton, si je le regarde sous le point de vue où, de l'aveu général, il est infiniment supérieur aux autres poëtes ; si je considère uniquement la force, la grandeur, la vérité, et enfin la nouveauté de ses images poétiques ; je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque

grandes, en effet, que soient les compositions de ses tableaux (telle est celle où, réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matière terrestre, il peint le terrein de l'enfer brûlant d'un feu solide, comme le lac brûloit d'un feu liquide ;) quelque grandes, dis-je, que soient ses compositions, il est évident que le nombre des images hardies, et propres à former de pareils tableaux, doit être extrêment borné ; que, par conséquent, la grandeur de l'imagination de ce poëte est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui, lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination, la lui a fait appercevoir, et dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais et bien proportionnés, et dans le choix constant de ces expressions fortes qui sont, pour ainsi dire, les couleurs de la poésie, et par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poésie angloise (1). Cette traduction, et les exemples précé-

(1) C'est une jeune fille que l'amour éveille et conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux dieux. Son ame, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant, au plaisir de contempler les beautés de la nature,

dens, prouveront, je crois, à ceux qui décomposeront les ouvrages des hommes illustres, que le grand

---

et du lever de l'astre qui doit ramener près d'elle l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi :

« Déjà le soleil dore la cime de ces chênes antiques, et les flots » de ces torrens précipités, qui mugissent entre les rochers, sont » brillantés par sa lumiere. J'apperço's déjà le sommet de ces mon- » tagnes *velues* d'où s'élancent ces voûtes, qui, à demi jettées » dans les airs, offrent un abri formidable au solitaire qui s'y re- « tire. Nuit, acheve de replier tes voiles. Feux follets qui égarez le » voyageur incertain, retirez-vous dans les fondrieres et les fanges » marécageuses : et toi, Soleil, dieu des cieux, qui remplis l'air d'une » chaleur vivifiante, qui semes les perles de la rosée sur les fleurs » de ces prairies, et qui rends la couleur aux beautés variées de la » nature, reçois mon premier hommage ; hâte ta course : ton retour » m'annonce celui de mon amant. Libres de soins pieux qui le re- » tiennent encore aux pieds des autels, l'amour va bientôt le ra- » mener aux miens. Que tout se ressente de ma joie ! que tout bé- » nisse le lever de l'astre qui nous éclaire ! fleurs, qui renfermez » dans votre sein les odeurs que la froide nuit y condense, ouvrez » vos calices ; exhalez dans les airs vos vapeurs embaumées. Je ne » sais si la voluptueuse ivresse, qui remplit mon ame, embellit » tout ce que mes yeux apperçoivent ; mais le ruisseau qui ser- » pente dans les contours de ces vallées, m'enchante par son mur- » mure. Le zéphir me caresse de son souffle. Les plantes *ambrées*, » pressées sous mes pas, portent à mon odorat des bouffées de par- » fums. Ah ! si le bonheur daigne quelquefois visiter le séjour des » mortels, c'est, sans doute, en ces lieux qu'il se retire.... Mais » quel trouble secret m'agite ? déjà l'impatience mêle son poison aux » douceurs de mon attente ; déjà ce vallon a perdu de ses beautés. » Là, la joie est-elle donc si passagere ? nous est elle aussi facile- » ment enlevée que le duvet léger de ces plantes l'est par le souffle » du zéphir ? c'est en vain que j'ai recours à l'espérance flatteuse : » chaque instant accroît mon trouble.... Il ne vient point !... Qui » le retient loin de moi ? quel devoir plus sacré que celui de calmer » les inquiétudes d'une amante ?... Mais, que dis-je ? fuyez, soup-

esprit ne suppose point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un est absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si

---

» cons jaloux, injurieux à sa fidélité, et faits pour éteindre sa tendresse. Si la jalousie croît près de l'amour, elle l'étouffe, si on ne l'en détache : c'est le lierre, qui, d'une chaîne verte, environne, mais dessèche le tronc qui lui sert d'appui. Je connois trop mon amant pour douter de sa tendresse. Il a, comme moi, loin de la pompe des cours, cherché l'asyle tranquille des campagnes : la simplicité de mon cœur et de ma beauté l'ont touché ; mes voluptueuses rivales le rappeloient vainement dans leurs bras. Seroit-il séduit par les avances d'une coquetterie qui ternit, sur les joues d'une jeune fille, la neige de l'innocence et l'incarnat de la pudeur, et qui les peint du blanc de l'art et du fard de l'effronterie ; que sais-je ? son mépris pour elle n'est, peut-être, qu'un piége pour moi. Puis-je ignorer les préjugés des hommes, et l'art qu'ils emploient pour nous séduire ? nourris dans le mépris de notre sexe, ce n'est point nous, c'est leurs plaisirs qu'ils aiment. Les cruels qu'ils sont ! ils ont mis au rang des vertus, et les fureurs barbares de la vengeance, et l'amour forcené de la patrie ; et jamais, parmi les vertus, ils n'ont compté la fidélité ! c'est sans remords qu'ils abusent l'innocence. Souvent leur vanité contemple, avec délices, le spectacle de nos douleurs. Mais, non ; éloignez-vous de moi, odieuses pensées ; mon amant va se rendre en ces lieux. Je l'ai mille fois éprouvé : dès que je l'apperçois, mon ame agitée se calme ; j'oublie souvent de trop justes sujets de plainte ; près de lui, je ne sais qu'être heureuse.... Cependant, s'il me trahissoit ; si, dans le moment que mon amour l'excuse, il consommoit, entre les bras d'une autre, le crime de l'infidélité : que toute la nature s'arme pour ma vengeance ! qu'il périsse !... Que dis-je ? clémens, soyez sourds à mes cris ; terre, n'ouvre point tes gouffres profonds ; laisse ce monstre marcher le tems prescrit sur ta brillante surface. Qu'il commette encore de nouveaux crimes, qu'il fasse couler encore les larmes des amantes trop crédules : et, si le ciel les venge et le punit, que ce soit, du moins, à la prière d'une autre infortunée, etc »

l'ignorance fait languir l'esprit faute de nourriture, la vaste érudition, par une surabondance d'aliment, l'a souvent étouffé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur tems deux hommes qui veulent se rendre supérieurs aux autres, l'un en esprit, et l'autre en mémoire.

Si l'esprit n'est qu'un assemblage d'idées neuves; et si toute idée neuve n'est qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets; celui qui veut se distinguer par son esprit, doit nécessairement employer la plus grande partie de son tems à l'observation des rapports divers que les objets ont entre eux, et n'en consommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans sa mémoire. Au contraire, celui qui veut surpasser les autres en étendue de mémoire, doit, sans perdre son tems à méditer et à comparer les objets entre eux, employer les journées entières à, sans cesse, emmagasiner de nouveaux objets dans sa mémoire. Or, par un usage si différent de leur tems, il est évident que le premier de ces deux hommes doit être aussi inférieur en mémoire au second, qu'il lui sera supérieur en esprit: vérité qu'avoit vraisemblablement apperçue Descartes, lorsqu'il dit que, pour perfectionner son esprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-seulement le très-grand esprit ne suppose pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, et prouver que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes communément bien organisés, sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, est, à cet égard, assez favorisé de la nature, si le magasin de sa mémoire est capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant sans cesse entre eux, il puisse toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ses idées, et, par conséquent, donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent se comparer en eux de tant de manières, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; et si, parmi les hommes que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux et de personnes, et enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son es-

prit ; et qu'ainsi, loin de regatder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette dernière inégalité est uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, et qui, tels que les dates, les noms des lieux, des pesonnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, sans pouvoir ptoduire ni idée neuve, ni idée interressante pour le public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillans dans les collèges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'est que la comparaison et l'application heureuse des règles du Despautere, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la suite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le public; et c'est pourquoi l'on est rarement grand homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'ai fait voir que ce n'est point de la perfection plus ou moins grande, et des organes des sens, et de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des esprits. On n'en peut donc chercher la cause que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'est l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugemens vrais ou faux; et que c'est enfin à cette attention que nous devons presque toutes nos idées; il est, dira-t-on, évident que c'est de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur esprit.

En effet, si le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indisposition, suffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention suivie, c'est, sans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainsi dire, insensibles, et, par conséquent, à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, et leur inégale disposi-

tion à l'esprit ? d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement, il n'est cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, et qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention sur leur état, ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit, ni, par conséquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés ; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles et délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains et robustes qui s'appliquent aux arts et aux sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude et de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légères et fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes, à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit, paroît entièrement dépendre, et des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, et du

choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, et enfin, des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidens nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes, est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu, jusqu'à présent, déterminer l'espèce de tempérament le plus propre à former des gens de génie; et ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances; cependant, comme cette question est fort importante, il faut, pour la résoudre avec précision, examiner si le défaut d'attention est dans les hommes, ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un desir trop foible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés, sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, et peuvent concevoir

les

les premières propositions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premières propositions, a la puissance physique de les entendre toutes : en effet, en géométrie comme en toutes les autres sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on saisit une vérité, dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque proposition de géométrie que ce soit ; et si, par le secours de l'ordre et par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familières et assez habituellement présentes pour se les rappeller sans peine ; il s'ensuit que chacun à la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique ; et qu'après s'être élevé, de propositions en propositions, et d'idées analogues en idées analogues, jusqu'à la connoissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propositions, tout homme peut concevoir la centième avec la même facilité que la seconde qui est aussi distante de la premiere que la centième l'est de la quatrevingt-dix-neuvième.

Maintenant, il faut examiner si le degré d'attention nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique, ne suffit pas pour la découverte

de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le lecteur d'observer avec moi la marche que tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoissance est étrangère à la plupart des hommes; je le prends dans la morale, et je me propose ce problème: *Pourquoi les conquêtes injustes ne déshonorent-elles point autant les nations, que les vols déshonorent les particuliers ?*

Pour résoudre ce problême moral, les idées qui se présenteront les premières à mon esprit, sont les idées de justice qui me sont les plus familières: je la considérerai donc entre particuliers, et je sentirai que des vols, qui troublent et renversent l'ordre de la société, sont, avec justice, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la justice entre citoyens; cependant, à la vue de tant de guerres injustes, entreprises de tous les tems par des peuples qui font l'admiration de la terre, je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice considérée par rapport à un particulier, ne sont point applicables aux nations: ce soupçon sera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon, j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familières: je rappellerai à ma

mémoire, et j'en rejetterai successivement une infinité d'idées, jusqu'au moment où j'appercevrai que, pour résoudre cette question, il faut d'abord se former des idées nettes et générales de la justice; et, pour cet effet, remonter jusqu'à l'établissement des sociétés, jusqu'à ces tems reculés où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice considérée par rapport aux citoyens, ne seroient pas applicables aux nations.

Tel sera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai, en conséquence, les hommes absolument privés de la connoissance des loix, des arts, et à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que, trop foibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes, instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, et de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes, ainsi rassemblés et devenus bientôt ennemis par le desir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, durent s'armer pour se les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes et lui dressa des embû-

ches pour lui reprendre les mêmes biens ; que la force et l'adresse furent, par conséquent, les premiers titres de propriété ; que la terre appartint premièrement au plus fort, et ensuite au plus fin ; que ce fût d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout : mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur seroit point avantageuse, et que les sociétés ne pourroient subsister, si, à leurs premières conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force et de l'adresse, et tous, en général, se garantissent réciproquement la conservation de leur vie et de leurs biens, et s'engageassent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions ; que ce fut ainsi que, de tous les intérêts des particuliers, se forma un intérêt commun, qui dût donner aux différentes actions les noms de justes, de permises et d'injustes, selon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines : je vois que, sans la sensibilité à la douleur et au plaisir physique, les hommes sans desirs, sans passions, également indifférens à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel ; que, sans intérêt personnel, ils ne se fussent point rassemblés en société, n'eussent point fait entre eux de conventions, qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conséquent point d'actions

justes ou injustes; et qu'ainsi la sensibilité physique et l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice (1).

Cette vérité, appuyée sur cet axiome de jurisprudence: *L'intérêt est la mesure des actions des hommes*, et confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, selon que nos passions ou nos goûts particuliers sont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaisirs temporels qu'ils sont quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences: et j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu; et qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent, sans cesse, opposé la digue du déshonneur et du supplice: je vois donc que la peine et la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général; et j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne seroient observées par aucun, si les magistrats

(1) On ne peut nier cette proposition, sans admettre les idées innées.

n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les loix, violées par le plus grand nombre, seroient, avec justice, enfreintes par chaque particulier; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, si-tôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles sont nulles, et cessent d'être des loix; chacun rentre en ses premiers droits; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier, qui lui défend, avec raison, d'observer des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en seroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes; et que, faute de maréchaussée, les grands chemins fussent infestés de voleurs; que cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet; je dis qu'un homme pourroit non-seulement y voyager avec des armes et violer cette convention ou cette loi sans injustice, mais qu'il ne pourroit même l'observer sans folie.

Après que mon esprit est ainsi, de degrés en degrés, parvenu à se former des idées nettes et générales de la justice; après avoir reconnu qu'elle consiste dans l'observation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'est-à-dire, l'assemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reste à mon esprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la justice. Eclairé par les principes ci-dessus établis, j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont

point fait entre elles de conventions par lesquelles elles se garantissent réciproquement la possession des pays qu'elles occupent et des biens qu'elles possèdent. Si j'en veux découvrir la cause, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entre eux de ces sortes de conventions, parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt aussi pressant que les particuliers; parce que les nations peuvent subsister sans conventions entre elles, et que les sociétés ne peuvent se maintenir sans loix. D'où je conclus que les idées de la justice, considérée de nation à nation ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'église et les rois permettent la traite des nègres; si le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble et la dissention dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'Or ou le Sénégal, pour échanger contre des nègres les marchandises dont les Africains sont avides; si, par ce commerce, les Européens entretiennent sans remords des guerres éternelles entre ces peuples; c'est que, sauf les traités particuliers et des usages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'église et les rois pensent que les peuples sont, les uns à l'égard des autres, précisément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils eussent formé des sociétés, qu'ils connussent d'autres droits que la force et l'adresse, qu'il y eût entre eux

aucune convention, aucune loi, aucune propriété, et qu'il pût, par conséquent, y avoir aucun vol et aucune injustice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entre elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un assez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont presque jamais pu se maintenir par la force; et qu'ils ont, par conséquent, comme des loix sans force, dû souvent rester sans exécution.

Lorsqu'en appliquant aux nations les idées générales de la justice, mon esprit aura réduit la question à ce point, pour découvrir ensuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple, est moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la société; et pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes déshonorent moins une nation que les vols n'avilissent un particulier; il suffit de rappeller, à ma mémoire, la liste de tous les traités violés de tous les tems et par tous les peuples : alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, sans égard à ses traités, toute nation profitera des tems de trouble et de calamités pour attaquer ses voisins à son avantage, les conquérir, ou, du moins, les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque nation, instruite par l'histoire, peut considérer cette probabilité comme assez grande, pour se persuader que l'infraction d'un traité, qu'il est avantageux de violer, est une clause tacite de tous les traités qui ne sont pro-

prement que des trèves ; et qu'en saisissant, par conséquent, l'occasion favorable d'abaisser ses voisins, elle ne fait que les prévenir ; puisque tous les peuples, forcés de s'exposer au reproche d'injustice ou au joug de la servitude, sont réduits à l'alternative d'être esclaves ou souverains.

D'ailleurs, si, dans toute nation, l'état de conservation est un état dans lequel il est presque impossible de se maintenir ; et si le terme de l'agrandissement d'un empire doit, ainsi que le prouve l'histoire des Romains, être regardé comme un présage presque certain de sa décadence ; il est évident que chaque nation peut même se croire d'autant plus autorisée à ces conquêtes qu'on appelle injustes, que ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troisième, autant de sûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de sa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins sacré que l'exécution en est plus incertaine.

C'est lorsque mon esprit a percé jusqu'à cette dernière idée, que je découvre la solution du problême de morale que je m'étois proposé. Alors je sens que l'infraction des traités, et cette espèce de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le passé, garant en ceci de l'avenir, subsister jusqu'à ce que tous les peuples, ou, du moins, le plus grand nombre d'entre eux aient fait des conventions générales ; jusqu'à ce que les nations, conformé-

ment au projet de Henri IV, ou de l'abbé de Saint-Pierre, se soient réciproquement garanti leurs possessions, se soient engagés à s'armer contre le peuple qui voudroit en assujettir un autre, et qu'enfin le hasard ait mis une telle disproportion entre la puissance de chaque état en particulier et celle de tous les autres réunis, que ces conventions puissent se maintenir par la force, que les peuples puissent établir entre eux la même police qu'un sage législateur met entre les citoyens, lorsque, par la récompense attachée aux bonnes actions, et les peines infligées aux mauvaises, il nécessite les citoyens à la vertu, en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes, moins contraires aux loix de l'équité, et, par conséquent, moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problême moral résolu, si l'on observe la marche que mon esprit a tenue pour le résoudre, on verra que je me suis d'abord rappellé les idées qui m'étoient les plus familières; que je les ai comparées entre elles, observé leurs convenances et leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai ensuite rejetté ces idées; que je m'en suis rappellé d'autres, et que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présenté

les objets de la comparaison desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même; ce que je dis sur la manière de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, et qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit, lorsqu'il fait la découverte, ou suit simplement la démonstration d'une vérité, et examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, il est inutile de rappeller beaucoup d'objets à son esprit; c'est au maître à présenter aux yeux de son élève les objets propres à donner la solution du problême qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit, dans l'un et l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entre eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent: or, comme on ne peut, sans un hasard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la

découverte d'une vérité, et n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entre elles; il est évident que, pour faire une découverte, il faut rappeller à son esprit une multiude d'idées étrangères à l'objet de la recherche, et en faire une infinité de comparaisons inutiles, comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consommer infiniment plus de tems pour découvrir une vérité que pour en suivre la démonstration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si, pour s'en assurer, l'on observe l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire, son esprit est, à la fois, occupé du double soin, et de considérer ces figures, et de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles : d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, suffit pour découvrir une vérité. Il est vrai que, dans ce dernier cas l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, si tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, sont capables d'apprendre à lire et d'apprendre leur langue, ils sont tous capables non-seulement de l'attention

vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître les lettres, les rassembler, en former des syllabes, en composer des mots; ou pour unir dans sa mémoire des objets d'une nature différente, et qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le sentiment qu'ils expriment? Il est donc certain que, si, par la continuité d'attention, c'est-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver successivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils sont tous doués de la force et de la continuité d'attention nécessaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illustres.

Mais, dira-t-on, si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre, lorsque l'habitude ne les en a point rendu incapables; il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cause, si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation, attribuer cette attention plus ou moins facile?

Avant de répondre directement à cette objection, j'observerai que l'attention n'est pas étrangère à la nature de l'homme; qu'en général, lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter, c'est que

nous prenons la fatigue de l'ennui et de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'est point d'homme sans desirs, il n'est point d'homme sans attention. Lorsque l'habitude en est prise, l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence ou la crainte? l'attention est alors une peine. Est-ce l'espoir du plaisir? l'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer; l'un est un procès-verbal, l'autre est la lettre d'une maîtresse: qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le second? conséquemment à cette observation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire, pour cet effet, de supposer en eux aucune différence d'organisation: il suffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or, si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différens, il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense, on ne leur propose pas réellement la même récompense; et que, s'ils sont forcées de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conséquence plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problème d'une attention plus

ou moins facile, sans avoir recours au mystère d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent. Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organisation des hommes, je dis qu'en supposant en eux un desir vif de s'instruire, desir dont tous les hommes sont susceptibles, il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire : or ; tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention lorsque par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, sur-tout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poëmes, les plus singulières situations de leurs romans, et les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils

les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard, ou met sous leurs yeux, ou présente à leur mémoire, et de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers, ces situations frappantes et ces grandes idées philosophiques; idées que l'esprit conçoit toujours avec plus de promptitude et de facilité parce qu'elles sont plus vraies et plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont pour ainsi dire, le trait du génie; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du tems et de la patience, et ce qu'on appelle le travail du manœuvre; il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hasard, qui présente à tous les hommes de ces idées heureuses dont celui-là seul profite, qui, sensible à la gloire, est attentif à les saisir. Si le hasard est, dans presque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes; et si, dans les sciences spéculatives, sa puissance est moins sensiblement apperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Aussi ne sont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention; et peut-on assurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la manière de les exprimer, et l'art de passer d'un sujet à l'autre (1), est, sans contredit, beaucoup plus fatigante? et qu'enfin la plus pénible

(1) *Tantùm series juncturaque pollet.*

de

de toutes est celle que suppose la comparaison des objets qui ne nous sont point familiers ? C'est pourquoi le philosophe, capable de six ou sept heures des plus hautes méditations, ne pourra, sans une fatigue extrême d'attention, passer ces six à sept heures, soit à l'examen d'une procédure, soit à copier fidèlement et correctement un manuscrit; et c'est pourquoi les commencemens de chaque science sont toujours épineux. Aussi n'est ce qu'à l'habitude que nous avons de considérer certains objets, que nous devons non-seulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaison juste et rapide que nous faisons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup d'œil, le peintre apperçoit dans un tableau des défauts de dessein ou de coloris, invisibles aux yeux ordinaires; pourquoi le berger, accoutumé à considérer ses moutons, découvre entre eux des ressemblances et des différences qui les lui font distinguer; et pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matières que l'on a long-tems méditées. C'est à l'application, plus ou moins constante, avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-tems médités et longs à composer, en soient plus forts de choses, et que, dans les ouvrages d'esprit, comme dans la méchanique, on gagne en force ce que l'on perd en tems.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, je

répéterai donc que, si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, et si cette attention est précisément de l'espèce de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous par conséquent, sont doués d'une force et d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste, pour dernière preuve de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier discours, toujours accidentelle n'est point inhérente à la nature particulière de certains esprits; que tous nos faux jugemens sont l'effet, ou de nos passions, ou de notre ignorance: d'où il suit que tous les hommes sont, par la nature, doués d'un esprit également juste; et qu'en leur présentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugemens. Or, comme ce mot d'*esprit juste*, pris dans la signification étendue, renferme toutes sortes d'esprits, le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus, c'est que tous les hommes que j'appelle bien organisés, étant nés avec l'esprit juste, ils ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées (1).

---

(1) Il faut toujours se ressouvenir, comme je l'ai dit dans mon second discours, que les idées ne sont, en soi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que souvent la découverte d'une idée, qu'on appele petite, ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande,

Mais, repliquera-t-on, pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres ? c'est que l'étude est une petite peine ; c'est que pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà insinué, être animé d'une passion.

Dans la première jeunesse, la crainte des châtimens suffit pour forcer la jeunesse à l'étude : mais, dans un âge plus avancé, où l'on n'éprouve pas les mêmes traitemens. il faut alors, pour s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionné à la force de notre passion. Considérons les enfans : s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangère, c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils ; c'est-à-dire, et par la gourmandise, et par l'amour du jeu, et par le desir de faire connoître les objets de leur amour et leur aversion : or, des besoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangère dépendent, et de la méthode dont se servent les maîtres, et de la crainte qu'ils inspirent à

qu'il en faut quelquefois autant pour saisir finement le ridicule d'un homme, que pour apperçevoir le vice d'un gouvernement ; et que, si l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'est qu'on ne désigne jamais, par les épithetes de *hautes*, de *grandes* et de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéressantes.

leurs écoliers, et de l'intérêt que les parens prennent aux études de leurs enfans; on sent que des progrès dépendant de causes si variées qui agissent et se combinent si diversement, doivent, par cette raison, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend, peut-être du desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais, dira-t-on, ce desir est l'effet d'une passion; or, si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions, il s'ensuit que l'esprit doit, en conséquence, être considéré comme un don de la nature.

C'est à ce point, véritablement délicat et décisif, que se réduit toute cette question. Pour la résoudre, il faut connoître et les passions et leurs effets, et entrer, à ce sujet, dans un examen profond et détaillé.

CHAPITRE V.

Des forces qui agissent sur notre ame.

L'EXPÉRIENCE seule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que la paresse est naturelle à l'homme, que l'attention le fatigue et le peine (1); qu'il gravite, sans cesse, vers le repos,

(1) Les Hottentots ne veulent ni raisonner, ni penser: *Penser*, disent-ils, *est le fléau de la vie.* Que de Hottentots parmi nous! Ces peuples sont entierement livrés à la paresse: pour se sous-

comme les corps vers un centre; qu'attiré, sans cesse, vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit à chaque instant repoussé par deux sortes de forces qui contre-balancent en lui celles de la paresse et de l'inertie, et qui lui sont communiquées, l'une par les passions fortes, et l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui est, dans l'univers, un ressort plus général et plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'est, sans contredit, la moindre; mais enfin, c'en est une. Le désir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs vifs, toujours attachés à la satisfaction des besoins physiques, fût rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc par des impressions toujours nouvelles, être à chaque instant avertis de notre existence; parce que chacun de ces avertissemens est pour nous un

---

traire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser et pour travailler; ils se laisseroient plutôt mourir de faim que de faire la cassave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout: ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils passent le reste du tems à rêver dans leurs hamacs. Veut-on acheter leur lit? ils le vendent le matin à bon marché; ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

plaisir. Voilà pourquoi le Sauvage, dès qu'il a satisfait ses besoins, court au bord d'un ruisseau, où la succession rapide des flots qui se poussent l'un l'autre, font à chaque instant sur lui des impressions nouvelles : voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos ; voilà pourquoi l'on dit proverbialement : *Le feu fait compagnie*, c'est-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'est ce besoin d'être remué, et l'espèce d'inquiétude que produit dans l'ame l'absence d'impression, qui contient, en partie, le principe de l'inconstance et de la perfectibilité de l'esprit humain, et qui, le forçant à s'agiter en tous sens, doit, après la révolution d'une infinité de siècles, inventer, perfectionner les arts et les sciences, et enfin amener la décadence du goût (1).

En effet, si les impressions nous sont d'autant plus agréables qu'elles sont plus vives, et si la durée d'une même impression en émousse la vivacité, nous devons donc être avides de ces impressions neuves, qui produisent dans notre ame le plaisir de la surprise : les artistes, jaloux de nous plaire et

(1) C'est, peut-être, en comparant la marche lente de l'esprit humain avec l'état de perfection où se trouvent maintenant les arts et les sciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, sur ce plan, un nouveau système de chronologie, du moins aussi ingénieux que ceux qu'on a jusqu'à présent donnés : mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de finesse et de sagacité d'esprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

d'exciter en nous ces sortes d'impressions, doivent donc, après avoir en partie épuisé les combinaisons du beau, y substituer le singulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve, et, par conséquent, plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cause de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui, et qu'elle est quelquefois l'activité de ce principe (1), qu'on jette sur les hommes un œil observateur, et l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir et penser la plupart d'entre eux; que c'est pour s'arracher à l'ennui, qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes, et, par conséquent, désagréables, les hommes re-

(1) L'ennui, il est vrai, n'est pas ordinairement fort inventif: son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises, et sur-tout pour nous faire acquérir de grands talens. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede, de Milton; et l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce ressort opere souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les princes, les entraîner dans les combats; et, quand le succès favorise leurs premieres entreprises, il en peut faire des conquérans. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII, le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour et de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, si l'ennui peut faire un héros de cette espece, il ne fera jamais ni de César ni de Cromwel: il faloit une grande passion pour leur faire faire les efforts d'esprit et de talent nécessaires pour franchir l'espace qui les séparoit du trône.

cherchent avec le plus grand empressement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'est ce desir qui fait courir le peuple aux exécutions, et les gens du monde au théâtre; que c'est ce même motif qui, dans une dévotion triste et jusques dans les exercices austères de la pénitence, fait souvent chercher aux vieilles femmes un remède à l'ennui : car Dieu, qui, par toutes sortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, se sert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'est sur-tout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile universel.

Dans les cours, autour du trône, c'est la crainte de l'ennui, jointe au plus foible degré d'ambition, qui fait, des courtisans oisifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits desirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petitesse de leurs passions; qui fait des Séjan, et jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, suffit pour s'élever jusqu'à ces postes où l'on jouit, à la vérité, du privilége d'être insolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles sont, si je l'ose dire, et les forces actives, et les forces d'inertie qui agissent sur notre ame. C'est pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général

nous souhaitons d'être remués, sans nous donner la peine de nous remuer : c'est par cette raison que nous voudrions tout savoir, sans nous donner la peine d'apprendre : c'est pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raison, qui, dans tous les cas, nous imposeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur présente (1); et pourquoi enfin porté, par le flux et reflux

(1) La crédulité dans les hommes est, en partie, l'effet de leur paresse. On a l'habitude de croire une chose absurde : on en soupçonne la fausseté ; mais, pour s'en assurer pleinement, il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen ; on veut se l'épargner, et l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette situation de l'ame, des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion, nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnemens ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple tiré de la relation du Tunquin, par Marini, Romain. « On » vouloit, dit cet auteur, donner une religion aux Tunquinois, on » choisit celle du philosophe Rama, nommé Thic-ca au Tunquin. » Voici l'origine ridicule qu'on lui donne et qu'ils croient ».

« Un jour, la mere du Dieu Thic-ca vit, en songe, un éléphant » blanc, qui s'engendroit myatérieusement dans sa bouche, et lui » sortoit par le côté gauche. Le songe fait, il se réalise, elle ac- » couche de Thic-ca. Aussi-tôt qu'il voit le jour, il fait mourir sa » mere, fait sept pas, marquant le ciel avec un doigt, et la terre » avec l'autre. Il se glorifie d'être l'unique saint, tant dans le ciel » que sur la terre. A dix-sept ans, il se marie à trois femmes; à » dix-neuf, il abandonne ses femmes et son fils, se retire sur une » montagne, où deux démons, nommés A-la-la et Ca-la-la, lui » servent de maîtres. Il se présente ensuite au peuple, en est reçu, » non comme docteur, mais en qualité de pagode ou d'idole. Il a » quatre-vingt mille disciples, entre lesquels il en choisit cinq cens; » nombre qu'il réduit ensuite à cent, puis à dix, qui sont appelés

des préjugés, tantôt vers la sagesse et tantôt vers la folie, raisonnable ou fou par hasard, l'esclave de

---

» les dix grands. Voilà ce qu'on raconte aux Tunquinois et ce qu'ils » croient, quoiqu'avertis, par une tradition sourde, que ces dix » grands étoient ses amis, ses confidens, et les seuls qu'il ne trom- » pât point; qu'après avoir prêché sa doctrine pendant quarante » neuf ans, se sentant près de sa fin, il assembla tous ses disci- » ples, et leur dit: *Je vous ai trompés jusqu'à ce jour; je ne* » *vous ai débité que des fables: la seule vérité que je puisse vous* » *enseigner, c'est que tout est sorti du néant, et que tout doit y* » *rentrer. Je vous conseille cependant de me garder le secret, de* » *vous soumettre extérieurement à ma religion: c'est l'unique moyen* » *de tenir les peuples dans votre dépendance* ». Cette confession de foi de Thic-ca, au lit de la mort, est assez généralement aue au Tunquin, et cependant le culte de cet imposteur subsiste, par ce- qu'on croit volontiers ce qu'on est dans l'habitude de croire. Quel ques subtilités scholastiques, auxquelles la paresse donne toujours force de preuve, ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jetter des nuages sur cette confession, et entretenir les Tunquinois dans leur croyance. Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie et la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après sa naissance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, et que sa derniere transmigration fut en éléphant blanc: et c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des rois; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes; qu'on ne meurt dans celui- ci que pour renaître dans un autre; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre; et qu'après cette caravane, la roue retourne à son point et qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il sort pour la septieme fois, très-pur, très-parfait; et qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabilité, il se trouve en pos- session de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un pa- radis et un enfer, dont on se tire, comme dans la plûpart des

l'opinion est également insensé aux yeux du sage, soit qu'il soutienne une vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme, par hasard, la couleur qu'on lui présente.

On voit donc que ce sont les passions et la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame son mouvement, qui l'arrachent à la tendance quelle a naturellement vers le repos, et qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroisse cette proposition, comme, en morale ainsi qu'en physique, c'est tou-

---

fausses religions, en respectant les Bonzes, en leur faisant des charités et en bâtissant des monasteres. Ils racontent, au sujet du démon, qu'il eut un jour dispute avec l'idole du Tunquiu, pour savoir lequel des deux seroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit sous sa robe lui appartiendroit. L'idole fit faire une robe si grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en sorte que le démon fut obligé de se retirer sur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fuit dès qu'il voit l'enseigne de l'idole.

On ne sait si ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuses de notre religion: mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'est qu'il est une idole qui sauve les hommes, et qui satisfait pleinement pour leurs péchés; et que, pour mieux compatir aux miseres de l'homme, l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, et croient que leur Dieu s'est rendu visible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entr'eux. Mais la plûpart des Hottentots traitent ce dogme de vision, et prétendent que c'est faire jouer à leur Dieu un rôle indigne de sa majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte: ils disent que Dieu est bon, et qu'il ne se soucie pas de nos prieres.

jours sur des faits qu'il faut établir ses opinions : je vais, dans les chapitres suivans, prouver par des exemples, que ce sont uniquement les passions fortes qui font exécuter ces actions courageuses, et concevoir ces idées grandes qui sont l'étonnement et l'admiration de tous les siècles.

CHAPITRE VI.

De la puissance des passions.

Les passions sont, dans le moral, ce que, dans le physique, est le mouvement; il crée, anéantit, conserve, anime tout, et sans lui tout est mort : ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'Océan; l'orgueil, qui comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, élève les pyramides de Memphis, creuse le lac Mœris, et fond le colosse de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon dessinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de son jeune époux, lui découvrit le système de l'immortalité de l'ame. C'est l'enthousiasme de la reconnoissance qui mit au rang des Dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa aussi les religions, et les superstitions, qui toutes

n'ont pas pris leur source dans des passions aussi nobles que l'amour et la reconnoissance.

C'est donc aux passions fortes qu'on doit l'invention et les merveilles des arts : elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'esprit, et le ressort puissant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais avant que de passer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *passion forte*. Si la plupart des hommes parlent sans s'entendre, c'est à l'obscurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'est à cette cause (1) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle de la tour de Babel.

J'entens par ce mot de *passion forte*, une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur, que la vie nous soit insupportable sans la possession de

---

(1) Sous le mot *rouge*, par exemple, si l'on comprend depuis l'écarlate jusqu'au couleur de chair, supposons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, et l'autre que du couleur de chair, le premier dira, avec raison, que le *rouge* est une couleur vive; lorsque l'autre, au contraire, soutiendra que c'est une couleur tendre. Par la même raison, deux hommes peuvent, sans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puisque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté jusqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obstacles. Il en est du mot de *passion* comme de celui d'*esprit* : il change de signification selon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une société, composée de gens de peu d'esprit, est sûrement un sot : il n'en est pas ainsi de celui qui passe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de sa société prouve sa supériorité sur les hommes ordinaires. C'est un rhétoricien médiocre qui seroit le premier dans toute autre classe.

cet objet. Telle est l'idée qu'Omar se formoit des passions, lorsqu'il dit : *Qui que tu sois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche sans bien, puissant sans sujets, sujet sans maître ; ose mépriser la mort : les Rois trembleront devant toi, toi seul ne craindras personne.*

Ce sont, en effet, les passions seules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, et braver les dangers, la douleur, la mort et le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, élève, en présence de son armée, deux autels, l'un à l'impiété, l'autre à l'injustice, y sacrifie, et marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César, l'amour conjugal, uni à la passion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure à son mari, lui disant : *Brutus, tu médites et tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai, jusqu'à présent, fait aucune question indiscrette ; je savois cependant que notre sexe, foible par lui-même, se fortifioit par le commerce des hommes sages et vertueux, que j'etois fille de Caton et femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier de ma foiblesse. Tu vois l'essai de mon courage : juge si je suis digne de ton secret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'est la passion de l'honneur et le fanatisme philosophique qui pouvoient seuls, au milieu des sup-

plices, engager la pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents, pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa secte.

Lorsqu'accompagné de son gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, et qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demande le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains : C'est Sylla, lui dit-on: *Quoi ! Sylla les égorge, et Sylla vit encore ?* Le nom seul de Sylla, lui replique-t-on, désarme le bras de nos citoyens. *O Rome*, s'écrie alors Caton, *que ton destin est déplorable, si, dans la vaste enceinte de tes murs, tu ne renfermes pas un homme vertueux, et si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant !* A ces mots, se tournant vers son gouverneur : *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée ; je la cacherai sous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome est libre encore* (1).

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il point exécuté d'actions héroïques ? A la Chine, un Empereur, poursuivi par les armes vic-

(1) C'est ce même Caton, qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le pressoient, de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : « Laissons les oracles aux femmes, aux lâches et aux ignorans. L'homme de courage, independant des Dieux, sait vivre et mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse ou qu'il l'ignore ».

César, enlevé, par des pirates, conserve son audace, et les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

torieuses d'un citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mère, pour contraindre ce citoyen a désarmer. Député vers cette mère, un officier de l'Empereur vient le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un souris amer, *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, et les Rois à les rendre heureux ? il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle se frappe, et lui dit : *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant ; dis-lui qu'il venge sa nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager : il est maintenant libre d'être vertueux* (1)

(1) La passion du devoir animoit pareillement la mere d'Abdallah, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château, et pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla consulter sa mere sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse : *Mon fils, lorsque tu pris les armes contre la maison d'Ommiah, crus-tu soutenir le parti de la justice et de la vertu ?.. Oui*, lui répondit-il. *Eh bien*, répliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à délibérer ? ne sais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche ? veux-tu être le mépris des Ommiahs, et qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie et ton devoir, c'est la vie que tu as préférée ?*

Si

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme et de la gloire, déterminent les citoyens à des actions si courageuses, quelle constance et quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les sciences et les arts, et que Cicéron nomme des *héros paisibles ?* C'est le desir de la gloire, qui, sur la cime glacée des Cordelieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'astronome; qui, pour cueillir des plantes conduit le botanisme sur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des sciences dans l'Egypte, l'Ethiopie et jusques dans les Indes, pour y voir les philosophes les plus célèbres, et puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même passion n'avoit-elle pas sur Démosthène, qui, pour perfectionner sa prononciation, s'arrêtoit sur le rivage de la mer, où,

---

C'est cette même passion de la gloire, qui, lorsque l'armée romaine, mal vêtue et transie de froid, alloit se débander, amena au secours de Septime Sévere, le philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, et ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thrasea à faire quelques soumissions à Néron : « Quoi ! dit-il, pour prolonger ma vie de quelques jours, » je m'abaisserois jusques-là ? non. La mort est une dette : je veux » l'acquitter en homme libre, et non la payer en esclave ».

Dans un instant d'emportement, où Vespasien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse : « Vous ai-je dit que » je fusse immortel ? vous ferez votre métier de tyran, en me don- » nant la mort; moi, celui de citoyen, en la recevant sans trem- » bler ».

la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'est ce même desir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes Pythagoriciens l'habitude du recueillement et de la méditation, leur imposoit un silence de trois ans; qui, pour soustraire Démocrite (1) aux distractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités précises dont la découverte, toujours si difficile, est toujours si peu estimé des hommes: c'est par elle enfin que, pour se donner tout entier à la philosophie, Héraclite se détermine à céder à son frère cadet le trône d'Ephèse (2), où l'appelloit le droit d'aînesse; que, pour conserver toutes ses forces, l'athlète se prive des plaisirs de l'amour: c'est elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'espoir de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disoit plaisamment Boindin, d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration; qu'elles nous font braver les dangers, l

(1) Démocrite étoit né riche, mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit, et de vivre dans une honorable stupidité.

(2) Mison, fils du tyran de Chenes renonça pareillement au sceptre de son père; et, libre de toute charge, il se retiroit dans des lieux escarpés et solitaires, où, sans jamais parler à personne, il se nourrissoit de réflexions profondes.

douleur, la mort, et nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occasions délicates, ce sont elles seules qui, volant au secours des grands hommes, peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire et à faire.

Qu'on se rappelle, à ce sujet, la célèbre et courte harangue d'Annibal à ses soldats, le jour de la bataille du Tesin; et l'on sentira que sa haine pour les Romains et sa passion pour la gloire, pouvoient seules la lui inspirer : *Compagnons* leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'est aux Romains, non à vous, de trembler. Jettez les yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périssons tous, si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel signe plus sensible de la protection des Dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire et la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes passions n'animassent Sylla, lorsque, Crassus lui ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marses, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour escorte ton père, tes frères, tes parens, tes amis, qui, massacrés par les tyrans, crient vengeance et l'attendent de toi ?*

Lorque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'est l'orgueil et l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fière réponse; *Allez, ingrats; fuyez, lâches, je domp-*

terai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des sujets et des soldats partout où il y aura des hommes.

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au reste, ce n'est pas dans un art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit : ce sont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des ames froides, seroient semblables à la semence jettée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement notre attention sur l'objet de nos desirs, nous le fait considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes, et qui font, en conséquence, concevoir et exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles, et doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus simple, lorsque le plus grand paroît facile à l'ame forte : devant celle-ci les montagnes s'abaissent, lorsqu'aux yeux de celle-là les buttes se métamorphosent en montagnes.

Ce sont, en effet, les fortes passions, qui, plus

éclairées que le bon sens, peuvent seules nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible, que les gens sensés confondent presque toujours ensemble; parce que, n'étant point animés de passions fortes, ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres : proposition que je vais vous prouver, pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes, et montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes.

Fin du tome premier.

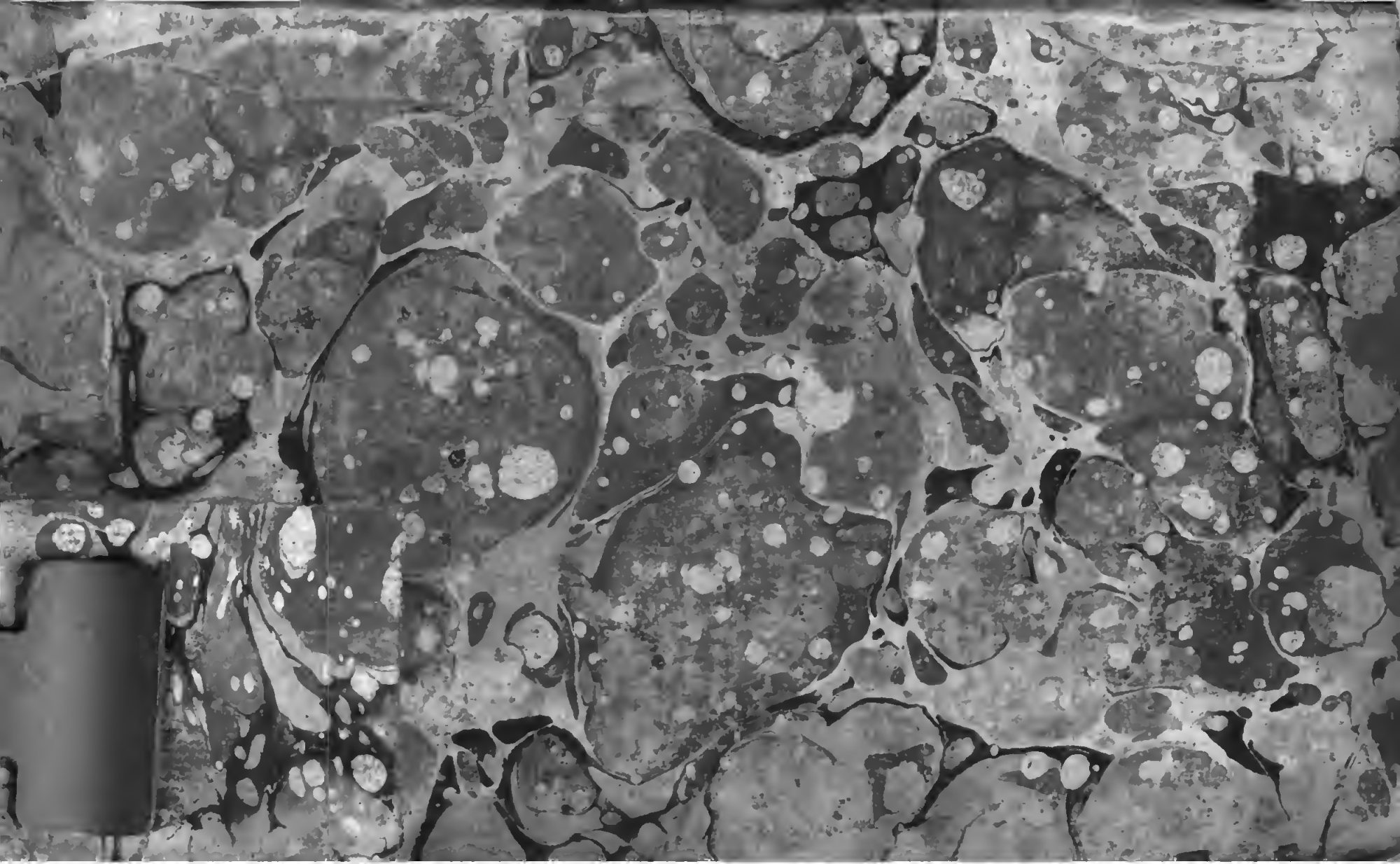
ŒUVRES
D'HELVETIUS.
TOME I.
DE L'ESPRIT.
Première partie.

ŒUVRES
D'HELVETIUS.
TOME II.
DE L'ESPRIT.
Seconde partie.

ŒUVRES
D'HELVETIUS.
TOME III.
DE L'HOMME.
Première partie.

ŒUVRES
D'HELVETIUS.
TOME IV.
DE L'HOMME.
Seconde partie.

ŒUVRES
D'HELVETIUS.
TOME V.
DE L'HOMME.
Troisième partie.

LE BONHEUR.
Poëme.

13856